

Le cañon des aigles

H. S. Murray

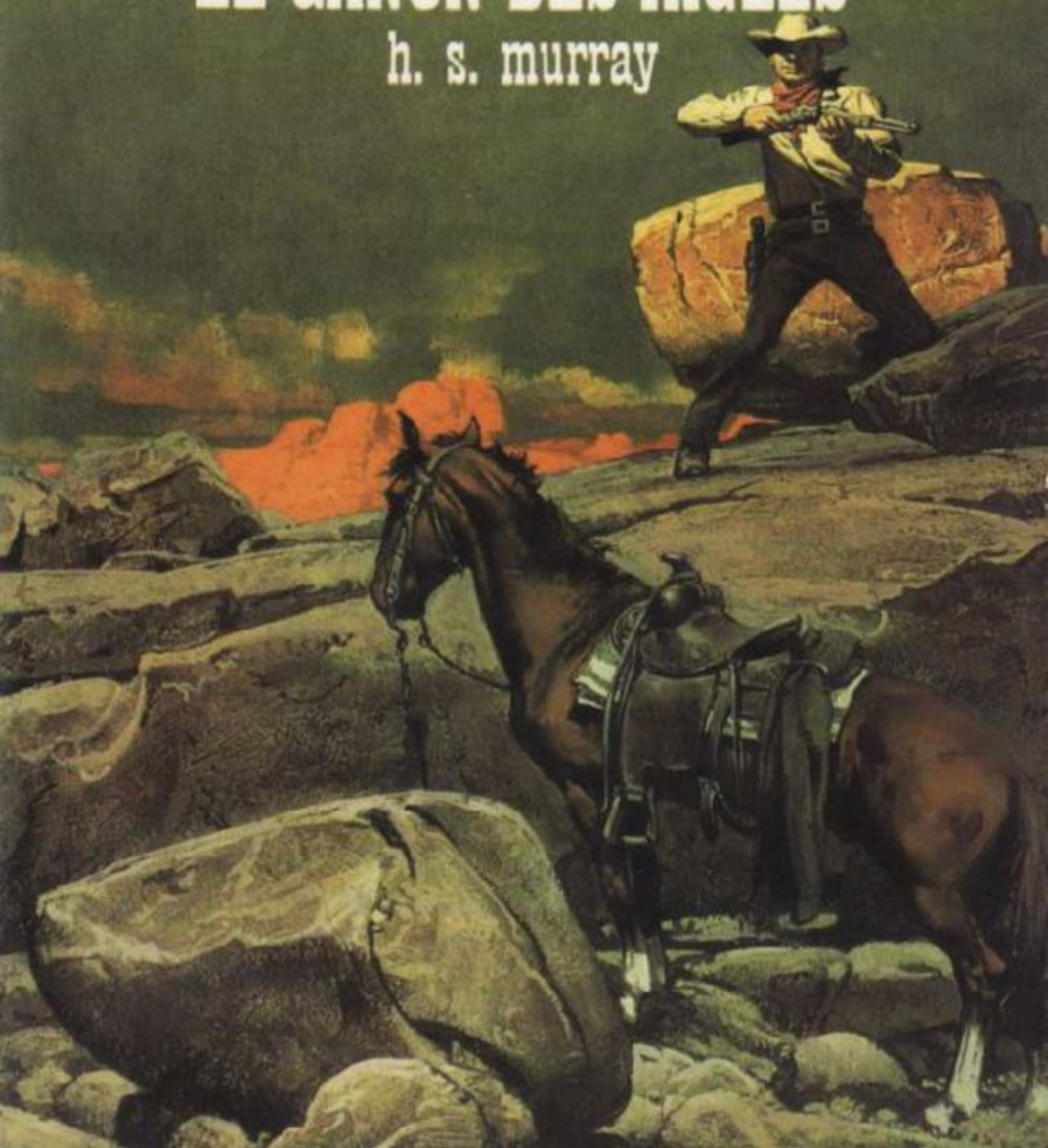
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

WESTERN

LE CAÑON DES AIGLES

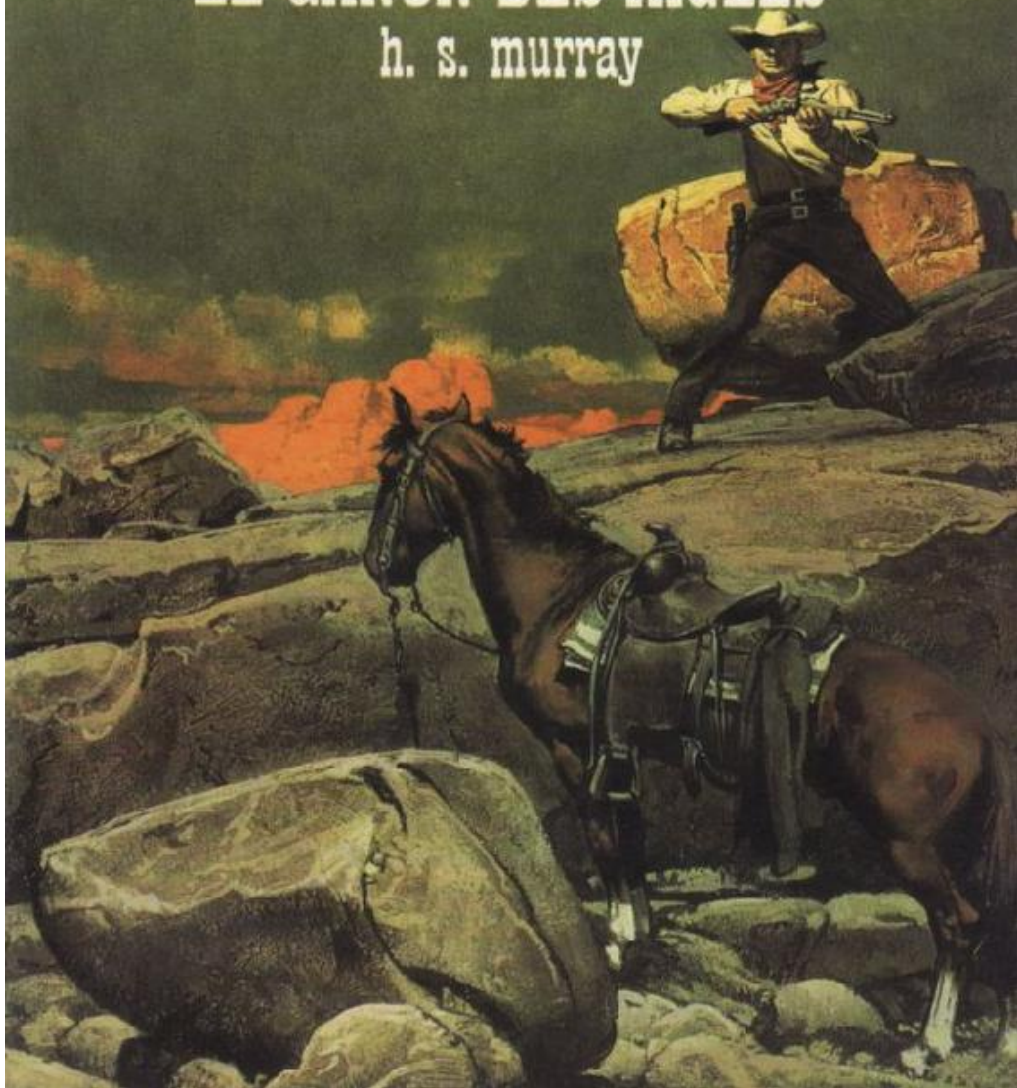
h. s. murray



WESTERN

LE CAÑON DES AIGLES

h. s. murray



H. S. MURRAY

LE CAÑON DES AIGLES

(The Renegades)

Traduit de l'américain par Jean-André REY

LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

n°36

CHAPITRE PREMIER

Charley et moi avions passé la plus grande partie de la journée à réparer la porte du corral endommagée par ce jeune cheval bai que papa avait dressé. Je me rappelle que, vers la fin de l'après-midi, maman nous avait appelés depuis la véranda, pour nous demander de venir planter un piquet pour soutenir sa corde à linge. Je revois encore ses mains rouges et humides en train de prendre la lessive dans le baquet, et je l'entends nous dire :

— Dépêchez-vous d'aller terminer votre travail, car il va bientôt être l'heure du souper.

Nous étions en train de retourner au corral lorsque nos regards se portèrent, au-delà des étables, vers la haute colline qui dominait la plaine. Le soleil couchant fit luire, en un éclair, la boucle d'un chapeau ou celle d'un ceinturon, puis nous aperçûmes plus distinctement le troupeau qui approchait.

— Voilà papa ! dit Charley.

Nous courûmes jusqu'à l'enclos, afin de mieux voir. Il y avait un grand nombre de veaux, mais très peu de vaches et de bœufs. C'est à cet instant que je compris qu'il se passait quelque chose de louche, et je fus confirmé dans mon opinion en apercevant Frank Orley et Jake Dawes. Ces deux-là travaillaient parfois pour mon père, mais maman ne les appréciait guère, et je me demandai comment elle allait réagir en les voyant apparaître, bien que ses protestations n'eussent jamais beaucoup d'effet sur le paternel.

— Ces veaux ne portent pas de marques ! s'écria soudain mon frère d'une voix empreinte d'une surexcitation inhabituelle.

Il était plus jeune que moi, et de tempérament beaucoup plus calme. Je n'eus pas le temps de lui répondre, car déjà le vieux nous interpellait.

— Ne restez donc pas là à bayer aux corneilles comme deux empaillés ! Charley, va chercher le fer à marquer qui se trouve dans l'étable. Et toi, Zip, allume du feu.

Il venait d'entrer au galop dans la cour, et son visage massif paraissait encore plus rouge que de coutume, tandis qu'il se penchait pour lancer un ordre à son vieux chien Crib. Il était clair que les bêtes venaient de loin et qu'elles avaient été menées bon train, car les

vaches et les veaux étaient presque épuisés. Et Crib devait avoir sérieusement talonné les bœufs, car j'en aperçus un qui saignait aux jarrets et un autre dont la queue portait la trace récente d'une morsure. Il connaissait son métier, le vieux Crib, et il le pratiquait sans douceur. Nous l'avions toujours soupçonné d'être croisé de coyote, peut-être même de loup, et, comme il est courant chez les chiens qui n'aboient pas, ses morsures n'avaient rien d'une caresse.

Je courus chercher du bois, car je sentais que mon père, dans l'humeur où il se trouvait, ne supporterait pas que nous flânions, Charley ou moi-même. Maman et Eileen sortirent de la maison au moment où il mettait pied à terre.

— Maman, m'écriai-je, tu devrais aller voir ces jolis petits veaux qui sont derrière l'étable.

— Que dis-tu ?

Ses yeux lui sortaient de la tête, tandis qu'elle poursuivait en regardant mon père :

— Tu as encore fait un coup semblable, après tout ce que tu m'avais promis, et alors que tu as failli te faire pincer la dernière fois ? Ne t'avais-je pas supplié d'abandonner cela et de mener une vie honnête ? Ne m'avais-tu pas juré de ne plus recommencer ?

Son accent irlandais reparaissait toujours quand elle était en colère, et elle paraissait en ce moment si bouleversée que je pouvais à peine comprendre ce qu'elle disait.

Je me demandai soudain pourquoi Mr Johnson, qui possédait ce grand ranch au-delà du fleuve, était venu un jour, il y avait de cela trois mois, escorté de quelques hommes armés jusqu'aux dents. Il avait pratiquement donné l'ordre à mon père de lui montrer la peau de bœuf qui était suspendue à un arbre derrière l'étable. Lorsque la bête avait été abattue et dépouillée, je m'étais demandé pourquoi mon père avait découpé et brûlé la partie de la peau portant la marque, avant de tailler dans le restant des lanières qui serviraient à confectionner des lasso.

Mr Johnson avait bien vu une peau suspendue, mais elle portait notre marque à nous. Il ne pouvait deviner que c'était celle d'un bœuf malade, tué deux semaines plus tôt, et que mon père avait pris la peine de le saigner avant de le dépouiller, afin que le cuir ne prît pas un aspect trop noir. Le paternel – je suis bien obligé de le reconnaître – avait plus d'un tour dans son sac et eût été capable de rouler une douzaine de Johnson. Je me rends compte maintenant que, s'il avait voulu être honnête, il aurait pu s'enrichir et épargner bien des soucis à ma mère et à ma sœur.

Mais, pour le moment, il ne semblait pas disposé à se laisser sermonner par sa femme, car il lui lança un coup d'œil furieux, repoussa son grand chapeau sur sa nuque et passa lentement sa main

sur sa bouche avant de déclarer :

— Tu vas me faire le plaisir de t'occuper de tes affaires. Il y a des tas de gens, dans ce pays, qui font exactement ce que je fais. Tous ces gros propriétaires s'imaginent trop facilement que les pauvres bougres n'ont pas le droit de vivre. Eh bien, que le diable les emporte ! La terre est à tout le monde, et je continuerai à mettre ma marque sur toutes les bêtes qui n'en portent pas déjà une.

— On ne marque pas un veau qui tête encore sa mère, répliqua maman avec un éclair de colère dans ses yeux bleus.

Mais mon père lui tint tête, et je me demandai s'il n'avait pas bu.

— Ceux que je ramène n'ont pas de mère ! Et je les marquerai.

Puis, se tournant brusquement vers moi :

— Est-ce que je ne t'ai pas dit d'aller faire du feu ?

— Au nom du Ciel, s'écria ma mère, ne peux-tu te contenter de perdre ton âme à toi sans encore déshonorer ta famille et causer la perte d'enfants innocents ? Je t'interdis d'aller allumer ce feu, Zip !

Je compris alors que le vieux avait bu, car, faisant un pas en direction de ma mère, il lui donna une violente poussée, l'envoyant choir contre le coffre à bois qu'elle heurta de la tête. Eileen, qui avait assisté en silence à cette scène, pâlit soudain et se mit à pleurer. Le vieux m'asséna alors une gifle si violente qu'il m'assomma à moitié et je m'effondrai au sol à mon tour.

C'est à ce moment-là que j'aurais dû me rebiffer, et, si j'avais eu seulement deux ans de plus, je lui aurais probablement rendu le coup qu'il m'avait porté. Hélas, nous étions habitués à le laisser agir à sa guise, surtout quand il avait un peu caressé la bouteille.

M'étant relevé, j'allai donc faire du feu comme il me l'avait ordonné. Mon père et les deux autres se mirent ensuite à marquer les veaux, puis ils tuèrent un bœuf que nous aidâmes à dépouiller.

Ce soir-là, nous allâmes nous coucher tard. Une fois, au cours de la nuit, je me réveillai et entendis pleurer ma mère. Le lendemain matin, au petit déjeuner, maman et Eileen ne touchèrent pas à la nourriture, et mon père ne prononça pas une parole. Il se contenta de manger de bon appétit, comme si rien ne s'était passé.

Le repas terminé, il alla seller son cheval et s'éloigna en compagnie de Frank et de Jake. Il resta une semaine absent, mais la chose n'était pas inhabituelle.

CHAPITRE II

Je pourrais dire qu'après cela la vie reprit son cours normal. Mais, en réalité, ce n'était qu'apparence. Mon père ne restait guère dans les parages, s'en allant tantôt seul, tantôt accompagné de Frank et de Jake, et toujours suivi de son fidèle Crib. Charley et moi aidions aux travaux du ranch, mais nous fréquentions aussi l'école. En fait, nous y allâmes jusqu'à la mort de Mr Howard.

Tous les enfants de la région de Meeteetse aimaient beaucoup Mr Howard. Il était venu, un jour, d'une ville de l'Est, et certains prétendaient qu'il était atteint de tuberculose, car il était maigre et pâle, et, parfois, il toussait. Quand il n'était pas à l'école, il passait son temps au *Silver Dollar*. Cependant, il n'avait jamais l'air d'être ivre, en dépit du nombre de verres qu'il ingurgitait. Je sais que maman l'appréciait énormément, car il était plus intelligent que les autres hommes de la région et avait de « bonnes manières », suivant l'expression qu'elle aimait à employer. Pourtant, elle ne pouvait s'empêcher de désapprouver son penchant pour la boisson. C'était un bon maître, d'ailleurs, et, quand il ne pouvait venir à bout de nous avec des paroles, il se servait de la baguette ou nous lançait à la tête le plus gros livre qui lui tombait sous la main.

— Vous avez maintenant devant vous, dans cette école, la seule chance de devenir un jour des hommes, à condition, toutefois, qu'on ne vous pende pas avant.

Et, pointant son index sur Charley et moi, ainsi que sur les petits Daly, il ajoutait :

— C'est surtout à vous que je fais allusion.

Puis, un jour, il mourut. Et ce fut la fin de nos études. Je n'irai pas jusqu'à dire que je regrettais de ne plus aller à l'école, et pourtant, je me demande ce que dirait Mr Howard s'il pouvait me voir en ce moment dans la cellule où je suis enfermé.

En dehors des Daly, nous fréquentions aussi un peu les Storefield. Mrs Storefield a toujours eu pour moi une grande affection, et ce pour la raison suivante. Un jour qu'elle était dehors à s'occuper des vaches, Gracie – qui n'était encore qu'un bébé – s'en était allée à quatre pattes jusqu'à l'abreuvoir dans lequel elle était tombée la tête la première. Il se trouva que j'arrivai précisément à cet instant pour venir

faire une commission de la part de maman qui voulait emprunter un morceau de savon, si je me souviens bien. J'entendis un petit cri semblable au bêlement d'un jeune agneau, et je vis la fillette qui se débattait dans l'eau. Aussi rapide qu'un chat, je sautai à bas de mon cheval et allai la repêcher. Mrs Storefield pleura de joie quand je la lui ramenai.

— Écoute-moi bien, Zip Hardy, me dit-elle d'un air grave, ta mère est une brave femme, mais je n'aime pas ton père, et j'ai entendu raconter des tas d'histoires qui m'obligent à penser que moins nous vous fréquenterons et mieux cela vaudra. Mais aujourd'hui, tu as sauvé la vie de mon enfant et, tant que je vivrai, je t'aimerai comme une mère, même si tu viens à mal tourner, ce qui – je le crains bien – sera le cas.

Chose étrange, après cela, je m'attachai profondément à ce petit être que j'avais retiré de l'eau. Je n'étais pas bien grand moi-même, et, toutes les fois que, pour une raison quelconque, je me trouvais chez les Storefield, la fillette venait s'asseoir sur mes genoux. Elle levait vers moi ses grands yeux bruns et, parfois, passant ses petits bras autour de mon cou, elle m'embrassait. Et pourtant, je me demande maintenant s'il n'eût pas mieux valu que je la laisse se noyer, ce jour-là, et que je me noie avec elle.

Quand Mr Storefield rentra et apprit ce qui s'était passé, il voulut me faire cadeau d'un jeune poulain qui venait de naître, mais je refusai. Je n'avais pas conscience d'avoir mérité une telle récompense. George, le frère de Gracie, qui était sensiblement de mon âge, se prit lui aussi d'une grande affection pour moi.

— Nous aurions peut-être pu être de meilleurs amis, me dit-il, mais n'oublie jamais que tu as maintenant un autre frère, en plus de Charley.

J'avais toujours eu confiance en George, bien que nous ne nous fussions pas toujours parfaitement entendus, car Charley et moi le trouvions trop posé et trop laborieux. Il travaillait avec acharnement et mettait de côté tout ce qu'il gagnait, traitant les Hardy et les Daly de voleurs et déclarant que, s'ils ne changeaient pas, ils arriveraient un jour à se faire mettre en prison ou à se faire pendre.

— Il faut bien s'amuser un peu quand on est jeune, lui disais-je. À quoi sert d'avoir de l'argent quand on est vieux et usé ?

— À quarante ans, on n'est pas vieux, me répondait George, et vingt ans de travail sérieux nous met hors du besoin. Aller se soûler au *Silver Dollar* avec un tas de fainéants, je n'appelle pas cela s'amuser.

C'est peu de temps après que j'eus repêché Gracie de l'abreuvoir que George vint nous faire une offre, à mon frère et à moi.

— J'ai un travail à exécuter pour Mr Andrews, nous expliqua-t-il. Il s'agit de confectionner une barrière au sud de son ranch. Est-ce

que cela vous intéresse de venir m'aider ? Ce sera bien payé.

Nous restâmes un instant sans parler. Je sentais Charley sur le point d'accepter, car il avait si bon cœur qu'une parole aimable suffisait à le convaincre. Mais moi, j'étais irrité par tout ce que George avait dit de nous et des Daly, comme si nous n'étions qu'un tas de pouilleux. Je me tournai donc vers lui et répondis d'un ton assez sec :

— Nous ne sommes pas dignes de travailler avec toi, mon cher Mr Storefield. Et tu peux bien aller au diable, toi et ton boulot.

J'étais presque rentré au ranch quand j'entendis derrière moi un bruit de sabots, et Charley me rejoignit, le visage épanoui, comme toujours, d'un large sourire.

— Je croyais que tu allais rester pour jouer le petit toutou bien gentil, lui lançai-je d'un ton acerbe.

— C'est peut-être ce que j'aurais dû faire, me répondit-il. Mais tu me connais, Zip, et tu sais que je serai toujours à tes côtés, quelles que soient les circonstances.

Quand nous arrivâmes à la maison, le soleil était déjà couché, car nous étions en novembre. Eileen était assise sous la véranda, et maman vaquait à ses occupations à l'intérieur. Elle ne savait ni lire ni écrire, mais elle ne restait jamais inactive.

Eileen s'avança vivement à notre rencontre.

— Je suis contente que vous soyez de retour, nous dit-elle. Papa vous fait demander d'aller le rejoindre.

— Qui a apporté son message ?

— Un des fils Daly. Patsey, je crois.

Maman passa alors la tête par l'entrebâillement de la porte et dit à Charley qu'elle voulait lui parler. Elle nous aimait tant qu'elle se serait fait joyeusement tuer pour nous, mais je crois qu'elle avait une légère préférence pour ses deux fils, surtout pour Charley qui était le plus jeune et si enjoué que personne – pas même notre père – ne pouvait se mettre en colère contre lui. Pendant qu'il entraînait dans la maison, je descendis faire une petite promenade jusqu'à la rivière en compagnie de ma sœur. Je lui expliquai ce qui s'était passé chez les Storefield, et je fus surpris de la voir fondre en larmes.

— Oh ! Zip, comment as-tu pu faire une chose pareille ? Je suis certaine que cela aurait beaucoup plu à Charley. La semaine dernière encore, il me disait qu'il en avait assez de ne rien faire. N'a-t-il pas laissé entendre à George que ce travail pourrait l'intéresser ?

Je lui expliquai que j'étais parti en laissant Charley derrière moi. Elle me fit face pour me déclarer :

— Zip, tu as pris de mauvaises habitudes, et, un jour, le sang de Charley risque de retomber sur ta tête.

— Il est assez grand pour s'occuper tout seul de ses affaires, répliquai-je d'un ton boudeur.

— Tu finiras par me briser le cœur, et celui de maman aussi, dit-elle en se remettant à pleurer.

Eileen était une fille qui ne pleurait guère, d'une façon générale, et, quand elle le faisait, c'était non point sur elle mais sur les malheurs d'autrui.

Si quelqu'un avait pu me raisonner à ce moment-là, j'aurais cédé, car j'étais presque décidé à rentrer à la maison pour aller dire à Charley que nous allions, dès le lendemain, accepter le travail offert par George. Mais, à cet instant, un maudit engoulement vint se poser sur une branche, juste en face de nous, et lança quelques notes qui ressemblaient à un rire moqueur. Le diable lui-même, perché dans cet arbre, n'aurait pas eu sur moi influence plus grande et plus néfaste. Longtemps plus tard, la pauvre Eileen me dit que, si elle avait cru que je pouvais encore changer de décision, elle se serait jetée à mes genoux et ne se serait pas relevée avant d'avoir obtenu ma promesse d'entreprendre un travail honnête.

— Quel est ce message de papa ? demandai-je en essayant de chasser de mon esprit cet oiseau de malheur qui semblait se gausser de moi.

Eileen passa sa main sur ses yeux et se reprit un peu.

— Il te fait demander de le rejoindre à Broken Creek avec Charley.

Puis elle ajouta rapidement :

— Et cela ne me plaît guère, car j'ai conscience qu'il essaie de vous entraîner tous les deux dans ces affaires illégales qu'il pratique depuis quelques années.

— Comment peux-tu prétendre qu'il ne travaille pas honnêtement ?

— Me crois-tu donc aveugle ? Pourquoi rentre-t-il toujours après la tombée de la nuit ? Pourquoi se montre-t-il si nerveux quand un étranger passe dans les parages ? Pourquoi, bien qu'il ait toujours de l'argent, maman a-t-elle l'air si malheureuse quand il est à la maison et plus gaie quand il est absent ?

— Tu n'as pas le droit de dire qu'il se tient en marge de la loi uniquement parce qu'il ne reste pas sans cesse suspendu aux jupes de maman.

Eileen rejeta la tête en arrière et éclata d'un rire qui ressemblait à un sanglot.

— Charley et toi êtes assez grands pour vous débrouiller tout seuls. Pourquoi ne pas commencer dès maintenant ?

— En allant dire à notre père que nous ne voulons plus rien avoir à faire avec lui ?

— Pourquoi pas ? Tu peux gagner facilement ta vie, et Charley aussi. Ne continue pas à la gâcher et à perdre ton âme en même

temps.

J'allais répondre lorsque j'entendis Charley qui nous appelait. Nous rentrâmes à la maison en courant. Mon frère était debout sous la véranda, l'oreille tendue. On entendait dans le lointain un faible grondement qui s'enflait d'instant en instant, un étrange et lugubre mugissement provenant d'un troupeau que l'on poussait durement sur une piste.

— C'est papa, dis-je. Et le troupeau paraît important. Allons à sa rencontre.

CHAPITRE III

Au bout de dix minutes, nous chevauchions à toute allure en direction de Broken Creek, et en moins d'une heure nous étions en vue du troupeau.

— Ces bêtes ont l'air bien nerveuses, remarqua Charley. Elles ne doivent pas venir de très loin, sinon elles ne feraient pas un tel boucan. Où penses-tu que le paternel se les soit procurées ?

— Comment veux-tu que je le sache ? répliquai-je d'un ton bourru.

J'avais bien une idée en tête, mais je ne croyais pourtant pas mon père capable de faire preuve d'une telle audace. En approchant, nous pûmes constater que le troupeau se dirigeait vers une gorge étroite que l'on apercevait à une certaine distance. Bien qu'il parût y avoir trois ou quatre cents bêtes, il n'y avait pour les mener que mon père et un jeune métis que j'avais parfois rencontré à Meeteetse et qui était capable de faire le travail de deux hommes.

— Ah ! vous voilà enfin ! grogna le vieux. Il est vrai que nous sommes un peu en avance. Je ne croyais pas être ici avant demain matin.

— À qui sont ces bêtes, et que vas-tu en faire ?

— T'occupe pas de ça. Aide plutôt Two-Suns à les faire coucher. Moi, je vais me reposer, car je n'ai pas fermé l'œil depuis deux jours.

Nous poussâmes les bêtes jusque dans la gorge et attendîmes qu'elles fussent toutes couchées. Puis Two-Suns s'endormit sur sa selle, mais mon frère et moi restâmes éveillés toute la nuit. Au demeurant, nous étions trop surexcités pour pouvoir trouver le sommeil. L'aube arriva enfin, et nous aperçûmes alors les marques des bêtes.

— Regarde donc ! me dit Charley. Ces vaches portent toutes les marques des ranches de Hunter et de Falkland. Et les veaux ne sont pas marqués. Que crois-tu que papa ait l'intention d'en faire ?

Mais, au ton qu'il employa pour poser la question, je me rendis compte qu'il connaissait déjà la réponse. Le vieux était maintenant debout. Crachant et jurant, il s'approcha de nous à grands pas.

— Eh bien, dit-il, nous allons poursuivre notre route, et je vais vous montrer quelque chose que vous n'avez encore jamais vu.

— Mais où conduisons-nous ces bêtes ? demandai-je. Elles

appartiennent toutes à Hunter ou à Falkland.

— Est-ce que les veaux sont marqués, espèce d'imbécile ? Faites ce que je vous dis, tous les deux, si vous avez un peu de cran.

Le pauvre Charley nous regardait sans dire un mot, et je songe maintenant que si j'étais reparti en disant à mon père de se débrouiller tout seul, cela eût beaucoup mieux valu. Hélas, j'obéis, et Charley m'imita. Comme il est aisé de s'engager sur le sentier qui mène à l'enfer ! Car c'était bien à peu près cela que nous étions en train de faire, sans nous en rendre clairement compte.

La gorge dans laquelle nous poussions maintenant le troupeau devenait de plus en plus étroite et rocailleuse. Nous étions presque parvenus à son extrémité lorsque Charley s'écria :

— Voilà le vieux Crib !

Papa ne prêta pas la moindre attention à la pauvre bête qui arrivait en boitillant à travers les rochers. Femme ou enfant, cheval ou chien, c'est toujours la même chose, en ce monde : plus on montre d'attachement envers quelqu'un et plus on est maltraité. La veille, le paternel avait flanqué une raclée à Crib, à propos d'une quelconque vétille, et le cabot était rentré à la maison. Mais ensuite, il avait dû éprouver du remords, il s'était lancé sur nos traces, et il revenait. Les pattes en sang, il s'approcha de son maître et reçut pour sa peine un coup de lasso en travers des reins.

Nous venions d'atteindre une sorte de plateau rocheux, couvert par endroits d'arbres et d'épaisses broussailles.

— Vous voyez cette colline en forme de pain de sucre ? nous dit le vieux. Dirigez-vous tout droit vers elle. Et veillez à ce qu'aucune bête ne s'égare.

— Mais cela fait encore des milles à parcourir ! fit remarquer Charley d'un air sombre.

— Je t'indique seulement la direction à suivre, bougre d'imbécile !

Nous poursuivîmes notre marche sur une distance de trois ou quatre milles à travers la partie la plus boisée de la région et, tout à coup, nous aperçûmes le début d'une longue palissade.

— Je n'aurais jamais pensé trouver un ranch par ici, dit Charley.

Nous arrivâmes bientôt sur une sorte de petit plateau découvert au milieu duquel se trouvait un double corral. Les bêtes s'y engagèrent d'elles-mêmes.

— Que l'un d'entre vous fasse du feu ! ordonna le vieux. Il faut que nous ayons marqué ces veaux avant la nuit.

— Qu'est-ce que cela signifie ? m'écriai-je. Nous risquons de nous faire pincer, et qui restera alors pour s'occuper de maman et d'Eileen ?

Mon père parut quelque peu ébranlé par cet argument.

— Tu peux rentrer chez nous en compagnie de ton frère, si tu le désires, répondit-il d'une voix calme. Il ne sera pas dit que je vous aurai retenus malgré vous.

Mais je ne voulais pas l'abandonner ainsi, et je me dis – pauvre sot que j'étais ! – que je saurais me retirer à temps, dès que ce travail aurait pris fin. Nous nous mîmes donc à marquer les bêtes. Quand nous eûmes terminé, le vieux alla prendre un flacon dans une des sacoches de sa selle, et il se mit à boire d'un air pensif. Puis, se tournant vers nous :

— Il nous faut absolument continuer notre route, car ces sales bêtes font un tel raffut qu'on pourrait les entendre depuis Tensleep. Filez tout droit en direction de ces roches que vous apercevez devant vous.

Il nous fallut une bonne heure pour atteindre l'endroit désigné.

— Nous allons les laisser souffler un peu, dit mon père, car ces veaux sont encore jeunes. Viens avec moi, Zip !

Il me conduisit jusqu'à l'extrême bord des roches, d'où l'on dominait le cours du Greybull que l'on entendait gronder en bas.

— Cela paraît complètement à pic, n'est-ce pas ? dit-il. Pourtant, il y a une piste qui descend jusque dans un vaste cañon où l'on trouve tout ce qui est nécessaire à la nourriture des bêtes. Et même des gens.

Je le fixai un instant sans mot dire, et il se mit à rire.

— Mais non, mon garçon, je n'ai pas perdu la tête. Je vais te montrer un endroit que seuls, peut-être, les Shoshonis¹ peuvent connaître. Je descendrai le premier, et vous pousserez les bêtes derrière moi. Elles commenceront certainement par hésiter un peu, mais elles suivront. C'est d'ailleurs pour cela que j'ai laissé un certain nombre de vaches au milieu de ces veaux.

Il fit passer les rênes par-dessus l'encolure de son cheval et y fixa l'extrémité de son lasso. L'animal le suivit lentement, et je le vis s'engager sur une piste rocailleuse qui paraissait conduire à l'extrême bord du précipice. Je fis signe à Charley et à Two-Suns. Après avoir un peu hésité, une des vaches suivit le cheval, entraînant tout le troupeau. Parvenu non loin du précipice, mon père obliqua vers la droite, et c'est alors que j'aperçus la piste qui descendait entre les rochers. Elle était si étroite qu'on ne pouvait y faire passer plus de deux ou trois bêtes de front, mais notre travail s'en trouvait grandement facilité.

Nous débouchâmes finalement dans une vaste plaine verdoyante couverte d'une herbe drue, une sorte de parc naturel entouré de tous côtés par des rochers à pic, et je constatai qu'il y avait déjà d'autres bestiaux et même des chevaux.

— Bienvenue dans le Cañon des Aigles ! nous cria le vieux. Dessellez les chevaux, et nous allons casser la croûte.

Nous le suivîmes en direction d'une muraille rocheuse. Il contourna un buisson, et nous aperçûmes soudain l'entrée d'une caverne. L'intérieur était propre, bien que le plafond, très haut, fût noirci par la fumée. Au fond, on avait creusé une sorte de cave d'où mon père tira du café, du lard maigre et de la farine qui nous permirent de confectionner un repas substantiel. Le paternel roula ensuite vers nous un petit tonnelet de whisky, et il nous versa à tous une rasade d'alcool. Je ne fis d'ailleurs qu'y tremper les lèvres, car je n'avais pas encore l'habitude de boire. Quant à mon frère, il ne toucha pas à son verre, ce qui parut contrarier le vieux.

Le repas terminé, mon père nous montra les environs. Les bestiaux portaient de nombreuses marques que nous ne connaissions pas, et je remarquai aussi quelques très beaux chevaux qui avaient un double J sur leur robe.

— Que signifient ces deux J ? demandai-je.

Le paternel cracha puis se tourna vers moi en grommelant :

— Ne pose pas tant de questions. En dehors de vous deux, il n'y a, je pense, que trois hommes au monde à connaître cet endroit. Repérez-le bien, car c'est une cachette qui pourrait un jour vous sauver la vie. Ne vous occupez de rien d'autre pour le moment.

Il cracha à nouveau et reprit après un instant de réflexion :

— Cette marque appartient à Starlight qui est le seul survivant de ceux qui ont découvert ce cañon. Il y a cinq ans, ayant besoin d'aide, il a pris ce métis avec lui. En ce qui me concerne, j'étais plutôt contre, mais il y tenait absolument.

— D'où viennent ces chevaux ? demanda Charley.

— On les a amenés tout jeunes avec leurs mères. Certains sont même nés ici, et ils proviennent des meilleurs purs-sangs du vieux Maxwell, qui habite Piney Creek.

Quand mon père avait prononcé le nom de Starlight, j'avais éprouvé une impression bizarre. Peut-être était-ce le nom lui-même qui m'avait frappé, ou bien la façon dont il l'avait prononcé. Peut-être aussi avais-je remarqué une expression particulière sur le visage de Two-Suns, je ne saurais le dire. Toujours est-il que je me sentis soudain saisi d'une sorte d'irritation. Charley était maintenant en train de parler avec papa. Il lui désignait du doigt un jeune poulain bai, et ses yeux luisaient de plaisir.

— Je te le donnerai, dit mon père, ou un autre tout aussi beau, si tu te tiens à ton travail. Ne contrarie pas Starlight, et tu t'en tireras parfaitement. Le métis est un garçon remarquable pour s'occuper du bétail, mais je n'ai pas confiance en lui.

— Une belle équipe ! m'écriai-je. Ils seront pendus avant cinq ans, et nous en même temps.

Mon père me fixa d'un air glacial.

— Vas-tu te retourner contre moi, maintenant que tu sais comment on atteint ce cañon ? Il n'y a pas la moindre chance pour qu'on trouve notre piste dans une retraite comme celle-ci.

— Tu crois ça ? m'écriai-je d'un ton furieux. Tu n'as plus affaire à des petits exploitants isolés, comme il y a dix ou vingt ans. Il existe maintenant ce nouveau Syndicat des éleveurs, et ces gens-là ne badinent pas. Ils trouveront ta cachette, tu peux leur faire confiance.

— Si tu as l'intention de laisser tomber, tu peux le faire tout de suite et retourner à la maison avec ton frère. Ainsi, vous ne pourrez pas dire que je vous ai embrigadés de force. Et personne ne saura où vous étiez.

Charley tourna la tête pour regarder le jeune poulain bai qui arrivait au petit trot, la tête haute. S'il avait été le diable fait cheval, il n'aurait pu choisir moment plus opportun pour faire son apparition. Je vis à nouveau luire les yeux de mon frère. Nous nous regardâmes tous les trois sans parler pendant un court instant. Le poulain s'arrêta devant nous, fit demi-tour et repartit au galop pour aller rejoindre les autres. Nous reprîmes notre conversation, mais nous savions bien que les dés étaient jetés, avec pour enjeu la vie de trois hommes.

— Il m'est indifférent de repartir ou de rester, déclara Charley. Je ferai ce que tu voudras, Zip, mais je veux ce cheval.

— Je n'ai jamais eu l'intention de repartir, dis-je. Mais il n'en reste pas moins que nous sommes trois fous. Et laisse-moi te dire, Charley, que tu n'auras jamais payé un cheval plus cher que ce poulain.

— C'est donc entendu ! conclut mon père.

Il nous fit ensuite visiter le reste du cañon. Les pâturages n'auraient pu être meilleurs, il y avait de l'eau en abondance et, à l'extrémité nord, des corrals, en parfait état. Je remarquai tout une série de fers destinés à changer les marques des bêtes.

— Mr Starlight est un homme de ressources, dit le vieux. C'est là une idée à lui, et il y a beaucoup de gens qui ont chez eux des boeufs aux marques falsifiées sans qu'ils s'en doutent le moins du monde. Un homme exceptionnel, ce Starlight. Je me demande comment il en est venu à adopter ce genre d'existence.

Le paternel avait prononcé ces paroles d'une voix étrange. Je tournai vivement la tête dans sa direction, me demandant s'il avait bu. On aurait pu croire que sa vie, celle de Charley et la mienne ne comptaient pas, et que seule importait celle de cet homme. J'avais hâte de voir qui pouvait bien être ce Starlight, ce voleur de bestiaux, cet homme extraordinaire.

C'est un peu plus tard que je remarquai l'absence de Two-Suns. Mon père m'expliqua qu'il était allé annoncer notre arrivée à Starlight.

CHAPITRE IV

Nous étions là depuis une semaine lorsqu'un matin, alors que Charley et moi étions en train de prendre le café, le vieux s'avança vers nous.

— Ils arrivent ! annonça-t-il.

— Qui ?

— Starlight et Two-Suns.

Il pointa son index vers un léger panache de fumée qui s'élevait à l'horizon et ajouta :

— Voilà le signal. Ils seront ici pour le dîner.

— Amènent-ils du bétail ? s'informa Charley.

— Non. Car, dans ce cas, il y aurait deux fumées.

J'allais donc enfin voir cet homme qui avait une si grande influence sur mon père et sur Two-Suns. Au cours de cette semaine passée dans le cañon, mon père nous avait raconté quantité d'histoires sur Starlight, dont certaines assez difficiles à croire.

Le vieux était maintenant debout près du corral, une paire de jumelles devant les yeux, en train d'observer les deux silhouettes qui se rapprochaient.

— Grand Dieu ! s'écria-t-il soudain. L'un d'eux est blessé. Allons à leur rencontre.

Nous montâmes à cheval et sortîmes du parc par une étroite brèche à peine visible dans la muraille rocheuse. Au bout d'un certain temps, papa, qui marchait en tête, nous fit signe de nous arrêter. Deux cavaliers venaient d'apparaître au détour de la piste. Le premier était Two-Suns, le métis. Mais ce fut le second qui attira mon attention. Il était penché en avant, presque couché sur l'encolure de son cheval. Cependant, même dans cette position, je pouvais apercevoir son visage blême.

— Comment est-ce arrivé ? demanda mon père lorsque nous nous retrouvâmes à l'intérieur de la caverne après avoir descendu Starlight de cheval.

— Nous passions aux environs du ranch de Hoodoo, répondit le métis, au moment où on était en train de lyncher un homme. Starlight a voulu s'en mêler, et il a ramassé une balle dans l'épaule. Nous avons eu un mal de chien à nous échapper, mais nous avons sauvé l'homme.

Nous avions étendu Starlight au fond de la caverne, et j'aurais donné ma tête à couper qu'il était mort et bien mort, bien que mon père fût maintenant en train de lui tâter le pouls.

— Soulevez-lui la tête, nous ordonna-t-il. Je vais lui faire avaler un peu de whisky.

Pour le vieux, cette drogue était une panacée. En soulevant la tête de Starlight, je m'aperçus qu'il vivait encore. Papa lui humecta les lèvres de whisky, et peut-être réussit-il à lui en faire avaler quelques gouttes. Quoi qu'il en soit, le blessé poussa un gémissement et, au bout de quelques instants, il ouvrit les yeux.

— Qui sont ces deux-là ? demanda-t-il.

— Mes deux fils, Zip et Charley, répondit mon père.

— Pourquoi ne les as-tu pas laissés au ranch avec leur mère ?

Sa voix avait pris un accent plus dur.

— J'ai pensé que nous aurions besoin d'un ou deux hommes supplémentaires pour ce travail.

— Ah oui ? Eh bien, moi, si j'avais deux fils, je me ferais couper la gorge plutôt que de les entraîner dans un boulot comme celui-ci.

Je n'avais encore jamais entendu personne parler sur ce ton à mon père.

Nous restâmes dans le cañon une dizaine de jours. La blessure de Starlight guérissait peu à peu. Nous occupions notre temps à réparer des selles, et nous entreprîmes aussi de clôturer un nouveau corral. Starlight aimait à nous parler, à mon frère et à moi, nous racontant certaines de ses aventures, mais ne disant rien de sa vie privée. Cependant, à sa façon de s'exprimer, on sentait qu'il était instruit. À l'insu de mon père, il nous donna quelques bons conseils, ne nous cachant pas que le chemin dans lequel nous étions engagés risquait de nous conduire tout droit à la prison.

— Moi, j'ai mes raisons pour mener cette vie, nous dit-il un jour, bien que je puisse voir aussi clairement que si c'était écrit dans un livre comment elle se terminera. Votre père et Two-Suns ont aussi leurs motifs pour agir comme ils le font. Mais, en ce qui vous concerne, je ne puis que vous conseiller de rentrer chez vous. Quand nous quitterons ce cañon, filez et détachez-vous définitivement de votre père. Croyez-moi, et faites ce que je vous dis.

Il fut décidé que Charley et moi partirions les premiers, papa ayant déclaré que lui et Starlight resteraient quelques jours de plus. La pensée me vint, naturellement, qu'ils devaient avoir combiné quelque chose.

Avant notre départ, le vieux nous enjoignit de ne pas dire à maman et à Eileen où nous avions passé ces quelques jours.

— Cela ne servirait à rien, déclara-t-il, et votre mère a déjà bien assez de soucis.

Je ne l'avais jamais entendu parler ainsi, et je pouvais à peine en croire mes oreilles. Je fus sur le point de lui rétorquer : « Mais alors, pourquoi ne laisses-tu pas tomber ce sale boulot, et pourquoi ne rentres-tu pas chez nous pour travailler honnêtement ? » Mais, bien entendu, je ne dis rien. Il nous adressa un signe d'adieu et, comme nous nous éloignons, il nous cria :

— Quand j'aurai besoin de vous, j'enverrai Two-Suns vous chercher.

CHAPITRE V

Nous ne dûmes pas à maman et à Eileen d'où nous venions, et elles ne nous posèrent aucune question.

Durant l'hiver qui suivit, Charley et moi assurâmes la marche de la propriété. George Storefield venait de temps à autre nous rendre visite, et nous allions parfois chez lui. Nous étions sans nouvelles de mon père, et je me demandais ce qu'il pouvait bien trafiquer en compagnie de Starlight. Un soir, alors que je me trouvais près de l'étable en train de bavarder avec mon frère, celui-ci me dit soudain :

— Comme ce doit être agréable de n'avoir aucun souci en tête !

— Que veux-tu dire ? demandai-je en levant vivement les yeux.

— Je ne peux m'empêcher de penser à ce maudit métier. J'en rêve la nuit, et j'ai la vague impression qu'un jour il nous vendra tous.

— Nous n'avons pas fait grand-chose de mal.

— Pas encore, répondit Charley d'un air sombre.

Puis, posant brusquement sa main sur mon bras, il me fit signe d'écouter.

— Grand Dieu ! Quand on parle du loup...

Il avait l'oreille aussi fine qu'un Indien. Nous nous rapprochâmes du mur de l'étable, afin qu'on ne nous voie pas, car la nuit était claire.

— C'est un cavalier, murmura mon frère.

Je tendis l'oreille et perçus le craquement d'une branche brisée.

— C'est notre ami Two-Suns, avec un message du vieux nous demandant d'aller fourrer notre tête dans le nœud coulant.

— Comment sais-tu que c'est lui ?

— Son cheval va l'amble, et je perçois le bruit caractéristique de son trot. Voyons ce qu'il va manigancer. Il ne viendra sûrement pas jusqu'ici à cheval.

Il ne se trompait pas. Le bruit des sabots cessa presque aussitôt. Il y eut un moment de silence, puis le cri d'un engoulement perça la nuit. Je me rappelai celui que j'avais entendu avant notre départ pour le Cañon des Aigles, un soir que je me promenais au bord de la rivière en compagnie de ma sœur. Et cela me parut de mauvais augure.

Je percevais maintenant le pas léger d'un cheval que l'on conduisait par la bride, et je me sentais envahi d'un étrange pressentiment. Je sentais qu'un événement grave allait se passer. Une

minute plus tard, une silhouette sombre se dressa à deux pas de nous. Le métis avait laissé son cheval à une petite distance des étables, probablement parce qu'il craignait d'en avoir besoin rapidement. Il ne négligeait jamais de prendre des précautions, car il était extrêmement prudent, sauf quand il était ivre. Certes, il ne s'enivrait pas fréquemment, mais lorsque cela lui arrivait il se transformait en un véritable démon. Mon frère l'avait entendu un jour se vanter d'un acte horrible qu'il avait commis et, à dater de ce moment, n'éprouva plus pour lui qu'antipathie. C'est alors que le métis se mit à nous détester tous les deux. D'ailleurs, les seuls êtres au monde dont il se souciaient étaient Starlight et son cheval. Mais Starlight n'hésitait pas à le cogner quand il n'exécutait pas ses ordres à la lettre.

Nous le laissâmes approcher. Il avait manifestement flairé notre présence, car il ne parut pas du tout surpris quand nous avançâmes vers lui.

— Starlight et votre père vous réclament, dit-il.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Je l'ignore. Ils m'ont seulement dit de vous ramener au camp.

Il jeta un coup d'œil dans l'étable, puis il fit demi-tour pour aller chercher son cheval. Lui ayant ensuite donné à manger et à boire, il déclara qu'il passerait la nuit dans l'étable.

— À quelle distance sommes-nous du camp de Starlight ? demanda Charley.

— Il m'a fallu toute une journée pour venir jusqu'ici.

— Starlight est-il seul avec mon père ?

— Il y a trois hommes avec eux.

— Est-ce que le vieux a dit que nous devons le rejoindre tout de suite ?

— Tout de suite ou pas du tout, à votre guise.

Le métis se laissa tomber sur un tas de paille, ferma les yeux et s'endormit aussitôt. Je pris la lampe et entraînai mon frère jusqu'à l'autre extrémité de l'étable.

— Qu'allons-nous faire ? demandai-je. Le suivre ?

— Si tu me laisses le soin de décider, je dirai : non. Il doit encore s'agir, évidemment, de quelque vol de bestiaux ou de chevaux. Un jour ou l'autre, nous nous ferons pincer. Pourquoi ne pas nous tenir en dehors de tout cela ? Nous pourrions parfaitement aller nous louer dans une grande exploitation où nous recevrons une bonne paye.

Un oiseau de nuit se mit à ululer.

— J'aurais bien envie, répondis-je en frissonnant, de faire apporter cette réponse au vieux. Pourtant, je ne voudrais pas que Starlight puisse croire que nous avons peur. Et puis, peut-être le vieux a-t-il vraiment besoin de nous. Si nous tirions à pile ou face ?

— Si tu veux, répondit Charley d'un ton lugubre.

Je ne pouvais lire sur son visage les sentiments qu'il éprouvait, mais je sais maintenant qu'il était profondément peiné de ma volte-face. Je tirai une pièce de ma poche en disant :

— Face, nous y allons. Pile, nous restons ici.

Je lançai la pièce qui retomba avec un bruit mat sur le sol avant d'aller rouler en dehors du cercle de lumière projeté par la lampe. Après l'avoir cherchée quelques instants, nous la découvrîmes à demi cachée sous le foin.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Charley d'une voix anxieuse.

Je me penchai un peu plus.

— Face ! annonçai-je.

CHAPITRE VI

Cette nuit-là, je ne dormis guère, ne cessant de me demander ce que nous allions dire à maman au moment de partir. Je me levai à l'aube, mais elle m'avait tout de même devancé.

— Vous allez donc le rejoindre, dit-elle d'un air grave.

Aucune explication n'était nécessaire, puisqu'elle avait compris. Nous mangeâmes en silence, mais Eileen avait les larmes aux yeux et ne toucha pratiquement pas à la nourriture. Ce fut Charley qui songea à apporter quelque chose à Two-Suns. Le métis avait déjà sellé son cheval.

— Le soleil est levé, dit-il.

Et j'eus soudain une envie folle de le frapper.

Maman et Eileen ne prononcèrent pas une parole quand nous les embrassâmes avant de partir. Il nous fallut toute la journée pour rejoindre mon père et Starlight. En pénétrant au camp, au crépuscule, nous aperçûmes un parc à chevaux fait de cordes tendues sur des piquets de peuplier. Puis un chien arriva en courant.

— Voilà le vieux Crib, dit Charley en riant. Papa ne doit pas être loin.

— Voulez-vous manger ? demanda alors une voix. Il y a du gibier. Mais vous feriez bien, auparavant, d'entraver vos chevaux.

C'était Starlight qui venait de parler, mais je l'aperçus à peine, car au même moment il sautait à cheval et s'éloignait au galop. Ce fut Two-Suns qui nous indiqua l'endroit où nous devions coucher, et nous ne vîmes le vieux que le lendemain matin. Il était en train de discuter avec Starlight, assez âprement, me sembla-t-il.

— Je prétends que c'est une honte, disait Starlight. Nous aurions parfaitement pu nous débrouiller seuls.

Il nous vit et s'avança vers nous.

— Je sais ce que je fais, répliqua le vieux. À quoi te sert de crier maintenant que la chose est faite ?

Je me demandai si Starlight avait entendu la réponse de mon père. Puis je le vis s'arrêter et se retourner.

— Un jour, tu penseras différemment, dit-il.

Ces paroles, je ne les ai jamais oubliées. Papa se contenta de hausser les épaules et se tourna vers nous.

— Je me demandais si vous viendriez. Starlight m'avait fait la morale à votre sujet, mais comme nous sommes sur une grosse affaire, j'ai pensé que vous aimeriez être dans le coup.

— Eh bien, nous voilà, répondis-je.

Je ressentais une certaine irritation à l'encontre de Starlight qui semblait vouloir nous traiter comme des enfants, et moi – jeune idiot que j'étais ! – je voulais lui montrer que nous étions des hommes. Mon père s'assit sur un tronc d'arbre et se mit à nous expliquer les grandes lignes de la situation. Il y avait, dans les environs, quantité de bêtes provenant de différents ranches, égarées depuis la saison précédente et qui n'avaient pas été récupérées, car les cow-boys des grandes exploitations ne venaient jamais aussi loin. Notre travail allait consister à les rassembler et à les conduire jusqu'à Billings pour les vendre, comme si nous en étions les légitimes propriétaires.

— Combien comptes-tu en avoir ? demanda Charley.

— Un millier, ou peut-être douze cents.

— Fichtre ! Tu vois grand, dis-je.

— Et où vas-tu les rassembler pour les marquer ? reprit mon frère.

— À un mille d'ici, derrière le ranch de Hoodoo.

— Eh bien, ça, c'est du toupet ou je ne m'y connais pas ! m'écriai-je en riant. Et tu crois que le vieux Tatum ne s'apercevra de rien ? Les gars du Hoodoo vont probablement se pointer pour voir ce que nous fabriquons.

— Non. Ils sont trop occupés en ce moment du côté de South Fork avec ces damnés *homesteaders*².

— Nous serons faciles à suivre à la trace, avec un troupeau de mille têtes.

— C'est vrai. Seulement, nous serons partis depuis un bon mois avant qu'on s'aperçoive de quelque chose. Et, à ce moment-là, nous aurons déjà atteint Billings.

Je ne pus retenir un petit sifflement d'admiration.

Par la suite, Starlight nous fournit quelques détails complémentaires. Un cow-boy du Hoodoo avait été acheté, et nous avions engagé trois hommes pour nous aider à conduire le troupeau. L'essentiel était de rassembler les bêtes. Mais il nous fallait, auparavant, terminer les corrals dont nous avions commencé l'aménagement.

— Conduire un certain nombre de bêtes, me dit mon frère, je l'ai déjà vu faire. Mais en rassembler un millier au nez et à la barbe des gens, les marquer et aller les vendre en se faisant passer pour de respectables éleveurs, ça demande un sacré culot.

— Ces types-là devraient un peu mieux surveiller leurs bêtes, dis-je. Après tout, c'est de leur faute si on les leur vole. Et s'ils

n'apprécient pas davantage ce qu'ils possèdent, ils ne méritent pas de l'avoir.

Nous éclatâmes de rire ensemble.

Ensuite, tout le monde se mit au travail. Starlight et Two-Suns étaient dehors toute la journée avec les trois nouveaux employés qui étaient des durs, spécialistes du vol des chevaux dans toute la région.

Le soir, quand nous étions rassemblés au camp, nous avions droit à une histoire de Starlight, du moins quand il était de bonne humeur. Mais il arrivait parfois qu'il ne le fût pas ; et alors, personne n'osait lui adresser la parole, même pas le vieux. Il faut reconnaître, d'ailleurs, que c'était un homme extraordinaire, et nous nous demandions ce qu'il pouvait bien faire à l'époque où il vivait dans l'Est. Il avait parcouru tout le pays, et il était même allé en Angleterre et en Afrique.

Il nous parlait aussi de New York et de San Francisco. Il avait également vécu avec les *Blackfeet* et savait parler leur dialecte. Mon frère et moi pensions qu'après avoir vendu le troupeau, il pourrait nous amener faire un voyage à New York ou à Philadelphie, peut-être même en pays étranger.

Enfin, les bêtes furent rassemblées et marquées sans que personne fût venu voir ce que nous étions en train de manigancer. Lorsque nous fîmes notre compte, nous nous trouvâmes en possession de près de onze cents têtes de bétail.

CHAPITRE VII

Selon les indications de Starlight, nous divisâmes le troupeau en trois groupes qui, voyageant séparément, devaient se retrouver au bout de trois semaines. Papa et Two-Suns prirent le premier groupe, Starlight, Charley et moi le second, et les trois cow-boys furent chargés du reste. Ils devaient d'ailleurs demeurer au camp une semaine de plus, afin de brûler les corrals et effacer les traces de notre passage. Au cas où ils apprendraient que le vieux Tatum avait eu vent de quelque chose, ils devaient nous télégraphier à Poco où nous avions l'intention de passer. Nous nous demandions bien si ces trois hommes ne seraient pas capables de nous rouler, mais Starlight nous rassura.

— Pas avec la part de bénéfice qu'ils vont toucher. Avec ce genre de gars, il n'y a que l'argent qui compte.

Nous poussâmes le troupeau à assez vive allure, voyageant surtout de nuit, et, après un certain temps, nous nous sentîmes moins nerveux. Starlight avait endossé des vêtements propres et avait maintenant tout à fait l'air d'un respectable éleveur. Au passage, il n'hésitait pas à lier conversation avec les propriétaires des ranches des régions que nous traversions, prétendant qu'il venait de South Fork et conduisait ses bêtes jusqu'au Montana. Certains exploitants l'invitèrent même à passer la nuit chez eux, mais il répondait invariablement :

— J'ai pour habitude de ne jamais abandonner mes hommes quand je voyage.

Nous retrouvâmes les deux autres groupes à l'endroit convenu, et nous prîmes le chemin de Billings. Starlight partit en éclaireur et loua une chambre dans le meilleur hôtel de la ville. Il annonça qu'il attendait un important troupeau et s'arrangea pour se faire présenter au plus gros éleveur de la région. Il avait donc tout mis au point lorsque Charley et moi arrivâmes. Nous le rejoignîmes au *Bison Saloon*, où il était en compagnie de quelques joueurs de cartes dont il avait fait la connaissance.

— Mon troupeau est enfin arrivé, annonça-t-il.

Puis, se tournant vers Charley, il lui tendit un bout de papier en disant :

— Frank, tu vas aller voir Runnimall. Voici où tu le trouveras, et il te montrera l'endroit où il faut conduire les bêtes.

Le troupeau tout entier fut vendu dès le lendemain, et nous en retirâmes une somme considérable que nous partageâmes suivant ce qui avait été convenu.

— Grand Dieu ! s'écria Charley en considérant la somme qui lui était revenue, je ne puis arriver à le croire. Vendre ce troupeau exactement comme s'il nous appartenait !

— C'est grâce à Starlight, dis-je, que les choses ont pu se passer ainsi.

— J'aurais préféré, intervint mon père, ne pas lui voir faire autant d'esbroufe. Cela attirera l'attention sur nous.

— Je ne vois pas ce que son attitude a pu changer, répondis-je. Il fallait bien trouver un acheteur et lui fournir un certificat de vente, afin qu'il ne se doute de rien. Si nous avons fait une aussi bonne affaire, c'est grâce à l'habileté de Starlight.

Le vieux marmonna entre ses dents quelques paroles inintelligibles avant de déclarer :

— En tout cas, il nous faut quitter la région aussi vite que possible.

C'était d'ailleurs le plan de Starlight, ainsi qu'il nous l'apprit le lendemain. Nous devons, encore une fois, nous diviser. Charley et moi ferions route vers le sud, en direction du Texas, et Starlight emmènerait le métis avec lui. Mais il ne nous dit pas où il comptait se rendre. Je ne sus pas non plus où mon père et les trois autres devaient aller.

Starlight nous serra la main, et nous nous mîmes en route.

CHAPITRE VIII

Charley et moi ne parvînmes jamais au Texas. Nous allâmes jusqu'à Cheyenne, et cette ville nous parut si agréable que nous décidâmes d'y séjourner un certain temps.

Un jour, alors que je me promenais au hasard en me demandant où je pourrais bien aller, j'aperçus une jeune personne qui marchait devant moi. Je hâtai le pas et, tournant légèrement la tête au moment où j'arrivais à sa hauteur, je constatai qu'il s'agissait d'une des deux jeunes filles que nous avions aperçues, ce même après-midi, dans le salon de la pension où nous logions. L'instant d'après, nous conversions le plus naturellement du monde. Elle m'expliqua que sa sœur et elle n'étaient pas à Cheyenne depuis longtemps, et qu'elles n'y étaient venues que pour se mettre à la recherche de leur oncle, le frère de leur père récemment décédé à Denver. Elles ne l'avaient pas encore retrouvé et, comme elles étaient à court d'argent, elles travaillaient dans un magasin d'alimentation, non loin de la pension dont la propriétaire était d'ailleurs une de leurs parentes.

Kate Morrison était jolie, avec son teint clair, ses cheveux noirs et ses yeux bleus, et elle me plut d'emblée. Quand nous regagnâmes la pension, elle me présenta à sa sœur Jeanie. Charley fit son apparition quelques instants plus tard, et nous allâmes tous quatre faire une promenade.

Par la suite, nous prîmes l'habitude de sortir avec les deux jeunes filles quand elles avaient fini leur travail de la journée. Comme je l'ai déjà dit, Kate me plaisait et, peu à peu, nous en arrivâmes à penser que nous étions amoureux l'un de l'autre. Gracie Storefield était loin, et je ne croyais pas pouvoir jamais retourner à Meeteetse pour l'épouser. Je considérai donc qu'elle était perdue pour moi, et je ne vis aucun mal à me distraire un peu avec une autre.

Je n'avais jamais connu beaucoup de femmes, et j'étais persuadé que ce sont des êtres faciles à comprendre et à diriger. Bien que n'étant pas d'une beauté éblouissante, Kate Morrison avait en elle quelque chose qui m'attirait irrésistiblement. Outre son joli visage, elle avait un corps parfait et une démarche pleine d'élégance. Je ne pensais pas qu'elle eût un caractère différent de celui des autres femmes que j'avais connues. Pourtant, si j'avais observé plus attentivement ses

yeux, j'y aurais décelé une lueur étrange. Quand on les regardait pour la première fois, ils ne paraissaient pas autrement vifs, mais si quelque chose l'irritait, ils prenaient peu à peu un éclat d'une intensité extraordinaire.

Je ne découvris sa vraie nature que progressivement. Cependant, je pouvais déjà me rendre compte qu'elle était fière et orgueilleuse et que, ayant jusque là toujours vécu dans la pauvreté, elle aimait l'argent, les bijoux, les beaux vêtements. Je suppose qu'elle me croyait riche et qu'elle avait pris la décision de mettre ses jolies petites mains sur ce que je possédais.

Je compris – beaucoup plus tard, naturellement – qu'elle avait gagné sa sœur à son projet, et que notre rencontre n'était que le résultat d'un plan bien établi. Jeanie était pourtant une jeune fille douce, avec de beaux cheveux blonds, des yeux gris et la plus belle bouche du monde. Elle était aussi bonne que jolie et, si elle avait été seule, aurait continué à travailler sans rechigner dans le magasin où elle était employée. Elle venait seulement d'avoir dix-sept ans, et il était visible qu'elle commençait à s'attacher sérieusement à Charley. Un jour, elle n'hésita pas à lui dire qu'elle serait capable d'aller vivre avec lui au sommet d'une montagne, et elle lui fit promettre de l'épouser à Noël. Je fis la même promesse à Kate.

Bref, nous étions pratiquement fiancés lorsque, me trouvant un jour en compagnie de mon frère près des parcs à bestiaux de la gare, j'entendis un cow-boy dire à un de ses camarades :

— Un troupeau d'un millier de bêtes, c'est un joli coup, ça !

Je tournai la tête et vis que l'homme était en train de lire un journal où s'étalait un gros titre :

IMPORTANT VOL DE BESTIAUX.

Puis, en dessous :

*MILLE TÊTES DE BÉTAIL VENDUES À BILLINGS.
LES ÉLEVEURS PRENNENT LES ARMES, MAIS IL EST
PROBABLE QUE LES VOLEURS ONT DÉJÀ QUITTÉ LE
PAYS.*

Malgré l'angoisse qui nous étreignait, mon frère et moi, nous ne voulûmes pas partir tout de suite, et nous restâmes là, à rire et à plaisanter pendant plus d'une heure. Puis, nous regagnâmes notre chambre pour discuter de la conduite à tenir. Il était probable qu'on nous recherchait, ainsi que Starlight. Mon père ne s'était pas trop mis en vedette, et on ne se souviendrait sans doute pas de Two-Suns, car il

y avait un grand nombre de métis dans le pays.

Il nous fallait quitter Cheyenne sans plus tarder, car un cow-boy de passage risquait de nous reconnaître, et j'imaginai sans peine le signalement que l'on avait dû donner de nous : « Zip et Charley Hardy, âgés respectivement de vingt-cinq et vingt-deux ans. Tous deux grands et bien bâtis. Zip Hardy porte une cicatrice à la tempe gauche, et son frère a une incisive ébréchée. » Bien que nous eussions changé de nom, on pouvait nous reconnaître sans peine.

La seule chose à faire était d'annoncer à Kate et à Jeanie que nos affaires nous commandaient de quitter Cheyenne et que nous ne pourrions être de retour avant Noël. Mais il ne fut pas tellement aisé d'inventer une histoire plausible, d'autant que Kate m'interrogea longuement sur mes affaires jusqu'au moment où, en ayant assez, je me refusai à fournir de plus amples renseignements. Quant à Jeanie, elle était si malheureuse à la pensée de se séparer de Charley qu'elle n'avait pas le cœur à poser des questions. Et mon frère avait l'air presque aussi triste qu'elle. Ce soir-là, ils restèrent tous deux assis côte à côte dans le salon, les doigts enlacés, jusqu'au moment où – un peu avant minuit – la logeuse fit son apparition et envoya les jeunes filles dans leur chambre. Nous devions partir de bonne heure, le lendemain matin, et nous avions pris la décision de laisser à Kate et à Jeanie une importante somme d'argent.

Nous avions acheté deux bons chevaux, et, le lendemain à l'aube, nous sortions de la ville en même temps qu'un troupeau de bestiaux, comme si nous faisions partie de l'équipe de cow-boys qui le conduisait. Nous allâmes ainsi jusqu'à Casper, mais nous ne voulions pas poursuivre trop loin dans cette direction, car nous avions l'impression de nous rapprocher de l'endroit où l'on risquait de nous rechercher. Pourquoi ne quittâmes-nous pas le pays ? C'est la question que je me posai, par la suite, un millier de fois.

Ayant entendu parler d'un ranch qui cherchait deux hommes, nous nous y rendîmes et on nous engagea sans difficulté. Il était agréable de travailler à nouveau après ces mois d'oisiveté passés à Cheyenne. Mais le travail prit fin, et nous reprîmes la direction du nord, nous efforçant de nous tenir à l'écart des grosses exploitations. Nous n'entendîmes plus parler du vol des bestiaux et, à mesure que nous poursuivions notre route, nous nous sentions plus rassurés. C'est ainsi qu'arriva le mois de décembre. Alors, nous n'y pûmes plus tenir.

— Tant pis si on nous attend avec un détachement de cinquante hommes, me dit un jour Charley. Moi, je rentre à la maison. J'aime autant être pris tout de suite que de continuer à mener cette vie de bête traquée.

Nous décidâmes donc de tenter notre chance, et nous reprîmes le chemin de South Fork et de Meeteetse. Mais la route était dure, car

nous devions nous tenir en dehors des pistes fréquentées, et aussi parce que le froid et la neige avaient maintenant fait leur apparition.

CHAPITRE IX

Par une froide matinée de la semaine de Noël, nous franchîmes la brèche qui conduisait à Rocky Creek et à la vaste plaine qui s'étendait à l'entrée de Sunshine Basin. Nos chevaux étaient essoufflés, car nous les poussions de plus en plus à mesure que nous approchions du but.

Je n'oublierai jamais cette journée. Il était près de midi quand nous arrivâmes au sommet de la butte et aperçûmes notre maison. Pendant un instant, nous ne vîmes aucun signe de vie. Puis la porte s'ouvrit, et quelqu'un apparut sur le seuil.

— C'est Eilie ! s'écria Charley en faisant claquer l'extrémité de ses rênes sur la croupe de son cheval.

Je le laissai passer devant. Eileen nous fixait, muette de stupeur. Puis elle poussa un cri et se précipita en sanglotant dans les bras de Charley qui venait de sauter à terre. Je m'approchai à mon tour pour l'embrasser.

— Nous parlions précisément de vous deux ce matin, maman et moi, dit ma sœur. Et nous nous demandions si vous viendriez pour Noël.

Nous nous approchâmes de la maison. Maman sortit à son tour, et je crus un instant qu'elle allait s'évanouir, tellement son visage était pâle.

— Sainte Mère de Dieu ! s'écria-t-elle. J'ai tant prié pour votre retour. Je voulais vous revoir avant de mourir, et j'avais peur que vous ne reveniez pas.

Nous n'avions rien mangé depuis l'aube, et elle nous prépara un copieux déjeuner, tandis qu'Eileen nous posait mille questions sur nos voyages.

— Quel bon temps vous avez dû passer à Cheyenne, dit-elle, tandis que nous nous languissions ici pendant tout le printemps et tout l'été. Et maintenant, voici l'hiver revenu ! Ne repartez pas tout de suite, sinon maman et moi allons mourir de chagrin.

— Et papa, que devient-il ?

— Nous ne l'avons pas vu depuis le mois dernier. Il nous a dit qu'il serait peut-être ici pour Noël.

Nous demandâmes ensuite des nouvelles de George et de Gracie

Storefield.

— Tu devrais t'assurer de George, dis-je à ma sœur d'un air taquin. Ce sera un jour le plus gros éleveur de la région.

Nous nous mîmes tous à rire.

— Je ne sais pas, dit Eileen. Pauvre George ! Je voudrais pouvoir l'aimer davantage, car il n'y a pas meilleur homme que lui.

Un peu plus tard, Charley me dit avec un soupir :

— Et voilà comment sont les choses ! George adore jusqu'à la terre qu'elle foule, et elle ne se soucie pas de lui. Pourtant, si elle changeait d'idée, elle aurait l'homme le plus valable de toute la région.

— Il y a beaucoup de « si », en ce monde, répondis-je. Et si ce Syndicat des éleveurs nous met la main dessus, j'aimerais bien que maman et Eileen aient quelqu'un pour veiller sur elles.

— Nous aurions pu le faire nous-mêmes, sans pour autant nous tuer à la tâche, grommela Charley.

Je me disais, moi aussi, que nous aurions pu être cent fois plus heureux si nous nous en étions tenus à un travail honnête, comme George Storefield. Pourtant, en dépit de l'affection que nous éprouvions pour maman et pour Eileen, nous les avions abandonnées dans la solitude. Mais nous étions maintenant décidés à passer quelques jours à la maison, malgré les risques que nous pouvions courir. Nous savions que si le vieux Tatum et le Syndicat venaient à être mis au courant de notre présence, ils ne manqueraient pas de surveiller le ranch. Nous décidâmes donc de ne pas coucher dans la maison, mais dans une vieille cabane qui s'élevait du côté de Betty Creek, à quelque deux milles de là, et où nous allions jouer quand nous étions enfants.

Un soir, comme nous nous apprêtions à partir, un grattement se fit entendre à la porte de la cuisine. J'allai ouvrir et me trouvai en présence du vieux Crib. Il devait avoir parcouru une longue distance, car il avait l'air épuisé. Nous comprîmes que le vieux ne devait pas être loin. En effet, il ne tarda pas à faire son apparition. Il parut presque content de nous voir et fut relativement gentil avec maman.

Un peu plus tard, il nous accompagna jusqu'à la cabane, car il faisait trop froid pour bavarder dehors.

— Eh bien, dit-il, vous avez eu de la chance, jusqu'à présent. Je suppose que vous avez dû vous payer du bon temps, à Cheyenne. Pourquoi n'y êtes-vous pas restés ?

— Parce que nous avons appris par les journaux qu'on recherchait les auteurs du vol, et nous avons pensé qu'il valait mieux ne pas rester dans une ville.

— Même si on prend Starlight, vous n'avez pas lieu d'avoir peur, car il y a peu de chances pour qu'il parle.

— Tu veux dire qu'on ne nous recherche pas, nous ?

— Le seul qu'on recherche, c'est Starlight. Je me suis fait lire les journaux régulièrement et, en allant à Powell, j'ai appris que l'on offre une prime de cinq mille dollars à qui fera arrêter un homme connu généralement sous le nom de Starlight. Mais on n'a jamais parlé de nous trois, et pas davantage du métier.

— Dans ce cas, dis-je, nous aurions aussi bien pu rester où nous étions. Pourtant, il me semble étrange qu'on n'ait repéré que Starlight. Peut-être ne dit-on rien de nous pour ne pas nous effrayer. Mais il se peut très bien qu'on nous recherche tout de même.

— On n'a pu manquer de remarquer Starlight, avec toutes les simagrées qu'il a faites à Billings. Mais nous, nous sommes passés inaperçus.

— Crois-tu qu'ils l'attraperont ?

— Je le crains. J'ai appris qu'il s'était fixé à Laramie, au lieu de filer dans l'Est comme il en avait l'intention. Il faut qu'il ait complètement perdu la tête.

— Comment sais-tu qu'il se trouve à Laramie ?

— J'ai mes méthodes à moi pour apprendre des tas de choses, grogna mon père. Je sais même qu'il est surveillé par un gars de chez Pinkerton⁴ appelé Stillbrook.

— L'as-tu prévenu ?

— Oui, dès que j'ai appris la nouvelle. Mais j'ai peur qu'il soit trop tard.

— Que devons-nous faire, à ton avis ? demanda Charley.

— Rester tranquillement à la maison et dormir dans vos lits au lieu de venir camper dans cette cabane, ce qui peut donner aux gens l'impression que vous vous sentez traqués. Parcourez les environs, continuez à voir les voisins, comme d'habitude.

Charley et moi avions été abasourdis par ce que notre père nous avait annoncé, et nous regrettions un peu d'avoir quitté Cheyenne. Mais, après tout, nous étions chez nous, et il était bon de sentir que, pour l'instant, on ne nous donnait pas la chasse. Eileen et maman étaient particulièrement heureuses de notre retour. Papa lui-même, qui passait le plus clair de son temps assis dans la cuisine, le cigare à la bouche et le vieux Crib couché à ses pieds, paraissait presque content.

Nos chevaux étant maintenant reposés, nous décidâmes de nous rendre chez les Storefield en compagnie d'Eileen.

— George a rudement bien réussi, dis-je chemin faisant. Un beau jour, nous le verrons en possession de toute la région, et il est capable de devenir président du Syndicat des éleveurs.

— C'est probable, approuva Charley. Peut-être même finira-t-il par faire partie du gouvernement.

— Et pourquoi pas ? dit Eileen qui avait dû déceler quelque

amertume dans nos propos. Il n'y a pas de raison pour qu'un homme sérieux et travailleur ne réussisse pas. Et n'est-il pas triste d'en voir d'autres – tout aussi intelligents et tout aussi doués – rester par leur faute au bas de l'échelle ? Pourquoi cette différence ?

— Pourquoi ta jument rouanne n'est-elle pas née noire ou alezane ? demanda Charley en riant.

CHAPITRE X

Quand nous étions partis, Gracie Storefield avait un peu plus de dix-sept ans. Elle en avait maintenant dix-neuf et avait encore embelli. Elle n'était pas très grande, et Eileen paraissait frêle, à côté d'elle, mais elle était extrêmement attirante, avec son teint frais, son abondante chevelure brune et soyeuse, ses yeux profonds pleins de franchise et de bonté.

Elle me tendit les deux mains.

— Tu es donc de retour, Zip ! Vous avez dû aller jusqu'au bout du monde, ton frère et toi.

Elle plongea ses yeux dans les miens, avec ce pur regard qu'elle avait déjà lorsque, toute petite fille, elle venait vers moi en trotinant sur ses petites jambes, un adorable sourire sur ses lèvres. Maintenant, Gracie était une femme. Je ne pouvais plus la soulever dans mes bras pour l'embrasser, comme je le faisais autrefois. Et pourtant – pourquoi ne pas l'avouer ? – j'en avais une folle envie. Gracie était la seule créature au monde – j'en avais la certitude – à m'aimer plus que Charley. J'avais essayé de chasser sa pensée de mon esprit en voyant la situation inextricable dans laquelle je me trouvais. Mais maintenant, le sentiment profond qui était en moi depuis toujours revenait à la surface, plus fort que jamais.

Eileen se mit à rire, et Charley vint à mon secours.

— Zip ne te reconnaît plus, Gracie. Tu n'es plus la petite fille que nous portions sur notre dos.

— Il ne m'a pas oubliée, répondit-elle doucement. N'est-ce pas, Zip ?

Sa voix était encore plus douce et plus harmonieuse qu'autrefois. Et elle me fixait avec un regard aussi pur et innocent que celui d'une enfant, bien qu'un rien de taquinerie se dessinât sur ses lèvres.

— Mais je crois, reprit-elle, qu'il ne serait plus capable de me repêcher dans l'abreuvoir et de me porter jusqu'à la maison.

— Essaie donc de plonger, Gracie, dit Charley. Et le premier qui arrivera à te repêcher te gardera pour de bon.

— Tu es aussi impertinent qu'autrefois, Charley, répliqua la jeune fille en rougissant.

George arrivait à ce moment-là, et nous fûmes heureux de nous retrouver. La conversation reprit.

— Je me suis moi-même absenté, dit-il, pour aller acheter des bestiaux à Billings.

— Ce serait merveilleux si tu pouvais ne plus repartir, intervint ma jeune sœur. Il nous est impossible de nous passer de George, n'est-ce pas, Gracie ? Il nous a beaucoup manqué.

Gracie s'efforça de froncer les sourcils.

— Il ne serait pas parti si tu avais seulement levé le petit doigt, jeune fille sans cœur, dit-elle en riant. C'est entièrement de ta faute.

— Oh ! Je ne me permettrais jamais de me mêler des affaires de Mr Storefield, déclara ma sœur d'un air grave. À quoi ressemble Billings, George ?

— C'est une excellente région d'élevage, et il y aussi les mines de Butte et d'Alder Gulch. Un bon coin pour gagner de l'argent, mais j'aimerais mieux vivre de pain et d'eau chez nous que de posséder là-bas un domaine de cent mille acres.

Il n'y pas d'erreur plus grave pour un homme que de laisser voir à une femme l'intensité de son amour. C'est pardonnable si la femme est déjà décidée à accepter ses hommages. Mais si elle est encore hésitante, le fait de se traîner à ses genoux travaille contre lui plus que ne pourrait le faire son pire ennemi. À l'époque, j'ignorais encore cette vérité que je n'ai découverte que plus tard. J'ai la conviction que si George avait su se mettre un peu en vedette, s'il avait par exemple laissé entendre qu'il avait rencontré à Billings une ou deux jolies filles, Eileen l'aurait bel et bien accepté. Et elle aurait connu le bonheur sa vie entière.

Quand Mrs Storefield entra, elle se mit elle aussi à nous poser des tas de questions, nous demandant où nous étions allés, ce que nous avions fait, ce qui nous avait conduits jusqu'à Cheyenne, comment nous avions trouvé la ville, quelles gens nous y avions rencontrés, et ainsi de suite. Bien entendu, il nous fallut répondre par un habile mélange de vérité et de mensonges. Gracie écoutait de toutes ses oreilles et redoubla d'attention lorsque Charley déclara que nous avions fait la connaissance de gens absolument charmants du nom de Jackson.

— Y avait-il des jeunes filles dans la famille ? demanda-t-elle.

— Oui, trois.

— Jolies ?

— Non. Elles étaient assez quelconques, surtout la plus jeune.

— Que faisaient-elles ?

— Elles aidaient leur mère à tenir la pension de famille où nous logions.

Jamais encore je n'avais entendu mon frère débiter autant de

mensonges. Mais quand il eut commencé, il fut bien obligé de persévérer. Il me dit pourtant, un peu plus tard, qu'il avait failli flancher quand il avait parlé des jeunes filles, mais qu'il n'était pas mécontent d'avoir fait de la benjamine la plus laide des trois.

— J'ai pu constater que Gracie pense toujours à toi, me déclara-t-il, et c'est pour cela qu'elle m'a posé des tas de questions sur ces filles. Quel dommage que nous ne puissions tout arranger pour nous marier à Noël. Si Eileen n'était pas aussi sotte, elle prendrait George. Moi, j'aimerais amener Jeanie par ici et m'occuper du commerce des bestiaux avec George. Quant à toi, tu pourrais épouser Gracie...

— Et Kate ?

— Le diable l'emporte ! Je souhaiterais que tu ne lui aies jamais fait la cour, et même qu'elle ne soit pas la sœur de Jeanie. Je suis sûr qu'elle nous portera la guigne.

— Comment savoir ce qui se passera cette année ? Comment savoir si nous serons mariés ou célibataires, si nous travaillerons ou si nous moisirons en prison ?

— J'ai bien envie de tout envoyer au diable et de filer à l'étranger pour ne plus revenir, grommela mon frère d'un air maussade.

Mais je savais parfaitement qu'il n'était pas sincère.

Il était déjà tard quand nous rentrâmes chez nous. George nous accompagna une partie du chemin, car il voulait aller jeter un coup d'œil aux corrales, et nous décidâmes Gracie à venir aussi. Tandis qu'elle chevauchait à mes côtés, je sentais combien j'avais été stupide dans toute ma conduite, et j'aurais tout donné au monde pour pouvoir revenir de trois ans en arrière.

— À bientôt, George, dit Eileen au moment de nous séparer.

Gracie fixa longuement sur moi ses beaux yeux pleins d'une pure tendresse, mais je ne trouvai à lui dire qu'un pauvre et timide au revoir.

CHAPITRE XI

Il était nuit quand nous arrivâmes chez nous. La lune était levée, et des milliers d'étoiles émaillaient la voûte sombre du ciel. Il faisait froid, et tout était étonnamment calme autour de nous.

— Quelle agréable journée j'ai passée ! me dit soudain Eileen. Je crois que j'avais perdu l'habitude d'être heureuse. Comme ce serait bon si Charley et toi pouviez rester à la maison, si nous pouvions travailler ensemble sans nous séparer. Oh ! Zip, ne veux-tu pas me promettre cela ? Du moins, si Charley et toi n'avez pas... n'avez rien fait de grave.

Je ne pouvais distinguer ses yeux pendant qu'elle me parlait, mais seulement la pâleur de son visage.

— Nous ferons pour le mieux, répondis-je. Mais, vois-tu, il est maintenant trop tard pour que nous restions travailler ici. Charley le sait aussi bien que moi. Nous ne pouvons que continuer et faire comme les autres : nous amuser un peu tant que nous le pouvons et nous bagarrer si cela devient nécessaire.

Lorsqu'Eileen fut rentrée à la maison, le vieux vint nous rejoindre à l'écurie.

— J'ai des nouvelles pour vous, commença-t-il. Starlight a été pris.

J'eus l'impression de recevoir un coup, car je m'étais fait à l'idée qu'on ne l'attraperait jamais.

— Où ? demandai-je.

— À Laramie, bien sûr, où ce fichu imbécile s'était fixé parce qu'il s'y sentait confortablement installé. C'est bien fait pour lui.

— Comment l'as-tu su ?

— J'ai un gars qui me lit les journaux. Il est venu aujourd'hui et m'as laissé ceci.

Le paternel tira de sa poche une feuille crasseuse où je pus lire en gros titre :

IMPORTANTE CAPTURE PAR UN AGENT DE PINKERTON.

L'article qui suivait précisait comment Stillbrook avait

appréhendé Starlight alors qu'il était en train de jouer aux cartes dans un hôtel de Laramie. Et le journaliste concluait : « On s'attend à d'autres arrestations. »

— Ça s'est passé exactement comme je l'avais prévu, dit mon père. Si Starlight avait filé à San Francisco ou dans l'Est, rien de tout cela ne serait arrivé.

— Il croyait certainement qu'on ne le reconnaîtrait pas, intervint Charley. Il n'a pas eu de veine, voilà tout. Mais je suis sûr qu'il ne parlera pas. Dans ces conditions, comment pourrait-on nous retrouver ?

— C'est bien ce que je me demande, dit mon père. Pendant le voyage, j'avais laissé pousser ma barbe et je me suis rasé en rentrant, comme je le fais toujours. La question est maintenant de savoir si quelqu'un a pu apprendre que vous étiez aussi dans le coup, vous deux.

— Personne, je suppose, ne peut le savoir, en dehors de Starlight et de Two-Suns. Nous pouvons donc parfaitement passer Noël ici et partir ensuite pour le Texas, comme nous en avons l'intention.

— Si vous voulez m'en croire, nous allons nous rendre au Cañon des Aigles et y rester jusqu'à ce que nous sachions exactement ce qui se passe. Starlight est aussi sûr qu'on peut l'être, mais ce sale métier ne vous aime guère, et il est fort capable de vous donner si jamais on le prend lui-même. Suivez mon conseil. Nous pouvons être au cañon demain matin à l'aube.

— Nous avons promis à maman et à Eileen de rester pour Noël, dit Charley, et je tiendrais parole même si j'avais à mes trousses tous les démons de l'enfer. Mais ensuite, nous gagnerons le cañon. D'accord, Zip ?

— D'accord. Ce n'est que l'affaire de deux ou trois jours.

— À votre aise, grommela le vieux. Mais moi, je pars.

Nous l'aidâmes dans ses préparatifs.

— Je me demande pourquoi tu n'attends pas jusqu'à demain matin, dit Charley qui était en train de serrer la sangle du cheval.

— Je n'attendrai pas une minute de plus, répliqua le paternel en se mettant en selle. Si j'apprends du nouveau, je vous préviendrai.

L'instant d'après, il était parti, et nous reprîmes lentement le chemin de la maison. Maman et Eileen étaient déjà couchées, et cela valait mieux. Le lendemain matin, nous leur annonçâmes que papa était parti. Habituees à sa façon d'agir, elles ne posèrent aucune question.

Deux jours seulement nous séparaient de Noël. Le lendemain, George et Gracie seraient chez nous, comme autrefois, et nous passerions ensemble de joyeuses fêtes. Après quoi, nous partirions

pour toujours en direction du Texas. Afin de parer à toute éventualité, nos chevaux et toutes nos affaires étaient prêts.

Toute la journée, nous restâmes à la maison à bavarder avec maman et Eileen qui pensaient, les pauvres créatures, que nous avions changé d'avis et que nous allions bien sagement nous fixer à la ferme auprès d'elles. Quand on songe combien il faut peu de chose pour rendre les femmes heureuses – du moins celles qui ne pensent à rien d'autre qu'à se dévouer pour ceux qui leur sont chers – on se demande comment un homme peut avoir le courage de se mal conduire et de leur apporter la honte et le chagrin. Nous demeurâmes ainsi dans la cuisine jusque vers minuit, puis maman se leva pour regagner sa chambre. Quant à Eileen, il semblait qu'elle fût incapable de se décider à nous quitter. Deux fois, elle revint sur ses pas, les yeux mouillés de larmes, pour nous embrasser.

— Je suis tellement heureuse que vous soyez là, murmura-t-elle. Que Dieu vous garde tous les deux.

— Amen, répondit maman qui était debout sur le seuil.

Le lendemain, nous étions levés à l'aube. La journée s'annonçait belle, sans un nuage, sans un souffle de vent. J'accompagnai Charley jusqu'à l'écurie pour donner à manger aux chevaux. Nous venions d'entrer lorsqu'une voix résonna dans la pénombre.

— Haut les mains tous les deux !

J'aperçus trois hommes armés de fusils. Au même instant, je vis Charley bondir sur son cheval qui n'était pas attaché, et il avait franchi la porte de l'écurie avant qu'aucun des trois policiers se fût rendu compte de ce qui se passait. Il était même inutile de tirer, car il avait déjà disparu.

— Bon Dieu ! s'écria celui qui avait déjà parlé. À cheval, vous deux, et lancez-vous à sa poursuite.

Puis, se tournant vers moi :

— Toi, accompagne-moi jusqu'à la maison. Nous allons la fouiller.

Nous nous mîmes en marche. Il me semblait qu'une énorme pierre m'appuyait sur le cœur, et je craignais de m'effondrer quand nous entrerions et que je verrais ma mère et ma sœur. Il y avait deux autres policiers que je n'avais pas encore vus et qui se mirent à perquisitionner dans toute la maison. Mais, naturellement, ils ne trouvèrent pas d'argent, car nous en avions laissé une bonne partie à Kate et à Jeanie, et nous avions donné le reste à notre père.

Quels imbéciles nous avions été de ne pas suivre le conseil du vieux et de ne pas partir avec lui pour le cañon où il était maintenant en sécurité. Quant à Charley, il y avait bien des chances pour qu'il se fût déjà rompu les os, car son cheval n'avait même pas de licou quand il avait bondi dessus, et il ne pouvait donc le conduire à sa guise.

Quand les hommes eurent fini de fouiller la maison, ils me firent monter sur un vieux carcan, m'attachèrent les poignets au pommeau de la selle et me lièrent les pieds sous le ventre du cheval. Puis l'un d'eux prit la bête par la bride. Tandis que nous nous éloignons, je vis maman s'effondrer à terre et Eileen se pencher au-dessus d'elle. Au même instant, George et Gracie arrivaient devant la maison. Le jeune homme sauta à bas de son cheval et se précipita vers maman et Eileen. Je compris que Gracie m'avait vu, car elle laissa tomber les rênes de sa jument et resta comme pétrifiée. Depuis ce jour, bien des événements se sont déroulés, mais tant que je vivrai je n'oublierai pas cet instant.

CHAPITRE XII

C'était donc ainsi que je devais passer cette journée de Noël. Je me réveillai pour voir l'aube grisailler à travers la fenêtre crasseuse de cette chambre qui me servait de cellule. On me conduisait à Billings, et nous nous étions arrêtés en route pour passer la nuit dans une petite ville, à proximité de la ligne de chemin de fer. On n'avait toujours pas de nouvelles de Charley. Avait-il réussi à s'échapper ? Cela paraissait fort improbable, et pourtant je ne pouvais m'empêcher de l'espérer.

En arrivant à Billings, on me jeta aussitôt dans une cellule, mais j'avais à peine eu le temps de m'asseoir qu'on vint me chercher pour me conduire dans le bureau du shérif où Starlight se trouvait déjà, toujours aussi insouciant. Au moment où j'entrais, il se tournait vers un des policiers pour déclarer d'une voix calme :

— J'aimerais bien avoir quelque chose pour me rincer la dalle, jeune homme, et je vous serais très reconnaissant de me donner satisfaction. Je paierai, naturellement. Et j'offre même une tournée générale.

La réflexion les laissa tous abasourdis. Le shérif adjoint Akins regarda son chef d'un air interrogateur.

— D'accord ! dit le shérif, un vieux bonhomme qui marchait en traînant la jambe. Une tournée au compte de ce monsieur.

Puis Starlight continua à répondre aux questions, et surtout à ne pas y répondre.

— Eh bien, dit-il à un moment donné, cela ne fait que confirmer ce que je pensais. Ayant dû monter un de vos chevaux, je comprends pourquoi vos hommes ont été incapables de rattraper ce jeune homme, à Meeteetse.

Je sentis mon cœur bondir de joie. Charley était donc parvenu à s'échapper.

— Shérif, poursuivait Starlight, vous devriez m'engager pour vous acheter des chevaux de race, et au bout de six mois, il n'y aurait plus un seul hors-la-loi dans la région.

Il me sembla que le shérif réprimait un sourire tout en griffonnant quelques mots sur une feuille de papier. Mais je pensais surtout à Charley, et je me demandais aussi où était ce gars de chez Pinkerton qui avait découvert Starlight. Akins revint avec les boissons.

Lorsque le shérif eut rempli les papiers nous concernant, on nous ramena dans nos cellules. Je ne pouvais guère parler à Starlight, car il se trouvait à l'autre extrémité du couloir, et il me fallait hurler pour me faire entendre, chose que le surveillant ne semblait pas apprécier.

Pourtant, les repas de Starlight étaient fournis par un des bons restaurants de la ville, et on lui accordait manifestement un traitement de faveur. Nous passâmes ainsi dix jours, et je me demandais ce qui allait advenir de nous. Mais Starlight n'avait pas l'air de se faire beaucoup de souci. Un jour, il envoya à l'extérieur du linge à laver, et il lui fut ensuite rapporté par une vieille Indienne. Le paquet fut évidemment examiné par le shérif adjoint qui voulait s'assurer qu'il ne contenait pas d'arme, puis il laissa entrer la femme. Quand elle ressortit et tandis qu'elle passait devant ma cellule, elle me dévisagea, et je faillis laisser échapper une exclamation de surprise en reconnaissant Two-Suns. Je compris aussitôt que Starlight avait l'intention de nous tirer de là et, pour la première fois depuis mon arrestation, j'éprouvai un léger sentiment d'espoir.

La troisième nuit après cette visite de Two-Suns, j'entendis du bruit devant la porte de ma cellule. C'était Starlight. Il avait les clefs, et j'aperçus le gardien sans connaissance sur le sol. Quelques minutes plus tard, nous étions dehors.

La nuit était noire, et je ne pouvais voir les chevaux, mais je les sentais. Puis quelqu'un s'empara de ma main et me serra les doigts à les écraser. Je compris que c'était Charley. Sans un mot, nous nous avançâmes vers les chevaux. Et j'aperçus alors Two-Suns.

— Il nous faut monter à deux, me souffla mon frère, du moins pendant un ou deux milles.

Je sautai en croupe derrière lui, et Starlight prit l'autre cheval. Quant au métis, il avait déjà disparu. J'appris qu'il devait rester dans la ville quelques jours encore, afin de pouvoir nous faire passer des nouvelles.

Nous marchâmes au pas tant que nous ne fûmes pas sortis de la ville. Puis Charley éperonna son cheval. Nous étions libres !

CHAPITRE XIII

Quelle différence entre l'air empuanti de la prison et cette fraîche brise nocturne que nous respirions à pleins poumons ! Bien que le ciel fût quelque peu nuageux, des étoiles scintillaient par endroits, et les arbres prenaient une allure fantomatique dans cette lumière incertaine. J'avais l'impression de n'en avoir pas vu depuis longtemps, et il me semblait pénétrer dans un monde inconnu et étrange.

Nous chevauchâmes un long moment sans prononcer une parole, puis Charley s'arrêta. J'aperçus une maisonnette à peu de distance de la piste, et une ombre apparut sur le seuil.

— Le cheval est-il prêt ? demanda mon frère.

— Bien sûr.

Nous suivîmes l'homme jusqu'à l'écurie, et il en ressortit avec un de mes propres chevaux tout bridé et sellé. Nous repartîmes sans perdre un instant. Bientôt nous filions à toute allure, comme si nous ne devions jamais nous arrêter. Le Cañon des Aigles était trop éloigné pour que nous puissions l'atteindre en une seule journée, mais Charley connaissait un endroit où nous pourrions nous reposer un peu. Le soleil se levait au-dessus des collines lorsque nous atteignîmes une gorge étroite. Charley nous expliqua qu'il y était déjà venu en compagnie du paternel. Après l'avoir longée un certain temps, nous gravîmes une butte pour redescendre ensuite dans une petite vallée. Je distinguai une maisonnette du toit de laquelle montait un panache de fumée. C'était là, nous expliqua encore mon frère, un ancien relais de diligence, et maintenant la demeure d'un certain Barnes.

L'homme, qui avait l'air de bien connaître Starlight, nous fit manger, et nous allâmes ensuite nous coucher. Je ne me réveillai qu'en fin d'après-midi. Mon frère était déjà debout.

— Nous allons casser la croûte, me dit-il, et nous nous remettrons en route à la tombée de la nuit, car nous avons encore une sacrée trotte à faire avant l'aube.

Nous avalâmes un copieux repas qui nous fut servi par les deux filles de Barnes, prénommées Belle et Maddie. Elles étaient gentilles, très gaies et prêtes à rire de toutes nos plaisanteries. Bien entendu, elles savaient très bien d'où nous venions et pourquoi nous voyagions de nuit.

— Nous ne pensions pas vous revoir si tôt avec des amis, dit l'aînée en s'adressant à mon frère. Pourquoi ne nous avez-vous pas prévenues ? Nous aurions pu vous recevoir plus dignement.

— Je n'étais pas sûr de pouvoir passer par ici. C'est pourquoi j'ai jugé préférable de ne rien dire. Nous faisons tous parfois certaines choses dont il vaut mieux ne pas trop parler.

— Je suis certain, Charley, dit Starlight de sa voix grave et bien timbrée qui faisait toujours une profonde impression sur les femmes, que Miss Belle serait capable de garder n'importe quel secret.

— Oh ! Mr Starlight, répondit la jeune fille en rougissant, il n'y a pas une seule fille, de Cheyenne jusqu'à Sheridan, qui accepterait de vous dénoncer, même si on lui offrait tout l'argent du pays.

— Pas même pour un collier et des boucles d'oreilles en diamant ? demanda Starlight en riant. Et pour un joli pendentif avec une croix en brillants et une broche assortie ?

La jeune fille secoua la tête sans mot dire.

— Eh bien, à mon prochain voyage, je vous apporterai quelque chose à toutes les deux, poursuivit-il en regardant alternativement Belle et Maddie.

Il faisait nuit noire quand nous reprîmes la route.

CHAPITRE XIV

Nous étions à Willow Creek lorsque le jour se leva, et nous traversâmes la rivière pour atteindre une petite étendue plate près de Split Creek. Charley avait pris les dispositions nécessaires pour que mon père et Two-Suns puissent nous rejoindre à cet endroit avec des chevaux frais. Comme nous approchions, Crib sortit d'une cabane en rondins presque entièrement dissimulée dans les fourrés. Papa était assis devant la porte, sur une vieille souche, en train d'affûter une scie tout en fumant son éternel cigare. Près de lui, deux chevaux étaient attachés à un saule. Il se leva et s'avança à notre rencontre, tandis que nous mettions pied à terre.

— Eh bien, Zip, tu es de retour, à ce que je vois ! Et Starlight aussi. Je suis content de vous revoir, car je commençais à me sentir un peu seul, ici, avec Charley. Ce diable de Two-Suns est toujours aussi gracieux qu'un ours qui aurait mal aux dents. Une ou deux fois, j'ai bien eu envie de lui rentrer dedans, mais je me suis retenu en songeant que c'était un peu la propriété personnelle de Starlight.

— Merci, Ben, répondit Starlight d'un ton poli. Je lui cognerai un peu le crâne dès que nous serons installés. Ce n'est pas un mauvais bougre, mais il tient un peu du mulet, et il n'est bon à rien si on ne lui flanque pas une bonne rossée une ou deux fois par mois. Seulement, il n'accepte ce traitement que de moi.

— Tu le trouveras à un mille d'ici environ. Il t'attend avec un cheval frais et ramènera celui-ci au cañon.

Nous suivîmes la piste pendant quelques minutes, et le métis surgit soudain de derrière un rocher. Il montait un cheval gris et tenait par la bride un mustang bai brun tout fringant. Quand Starlight eut changé de monture, Two-Suns fit demi-tour et disparut en direction du cañon.

Une vingtaine de milles nous conduisirent jusque chez nous. Eileen savait que nous devions venir, et elle courut à notre rencontre jusqu'à la barrière. Elle me sauta au cou en pleurant sans même remarquer Starlight qui venait, lui aussi, de mettre pied à terre.

— Oh ! Zip, je croyais que j'allais passer des années sans te revoir. La prochaine fois, il faudra que nous te cachions mieux. Je me sens devenir méchante, comme si je pouvais lutter toute seule contre

un détachement de police.

— Bien parlé, miss Hardy, intervint Starlight en s'inclinant légèrement. Nous aurons besoin de votre aide, quoique je me demande si vous ne feriez pas mieux de nous tuer tous, y compris votre père.

Eileen le dévisagea, surprise et quelque peu choquée.

— Mr Starlight, répliqua-t-elle, il est maintenant trop tard. Et pourtant, il n'est pas de mots assez forts pour exprimer le mépris et l'aversion que j'éprouve pour votre conduite à tous dans cette affaire. Pendant un instant, mon affection pour Zip a été la plus forte, mais je serais capable...

Elle s'interrompit brusquement pour reprendre presque aussitôt :

— Mon Dieu, comme vous êtes pâle !

La lune éclairait en plein le visage de Starlight, et je pouvais effectivement constater qu'il était devenu blême. Je savais qu'il avait été malade, avant son arrestation, et notre longue et dure randonnée à cheval l'avait sérieusement éprouvé. Soudain, il s'écroula au sol, sans connaissance. Eileen se précipita et lui souleva la tête, tandis que je prenais une poignée de neige pour lui frotter le visage. Il revint rapidement à lui, se souleva sur un coude et regarda ma sœur en souriant.

— Je suis confus, dit-il doucement, de m'être évanoui comme une petite fille.

Il se releva, mais il chancelait légèrement pendant que nous avancions vers la maison. Je lui offris mon bras pour le soutenir.

— Ne crains rien, dit-il. Une ou deux semaines en selle, et j'irai tout à fait bien.

— Où comptez-vous aller en partant d'ici ? demanda Eileen. Vous ne pouvez sûrement pas rester dans le Wyoming⁶, et mes frères non plus.

— Je ne sais pas encore exactement ce que nous pourrons faire, répondit Starlight avec un haussement d'épaules.

Maman était à l'intérieur dans la maison. Je trouvai étrange qu'elle ne fût pas sortie pour nous accueillir, comme elle le faisait habituellement, mais je vis du premier coup d'œil qu'elle était très affaiblie et avait dû être malade. Elle paraissait plus âgée aussi, et ses cheveux avaient blanchi. Elle me tendit les bras pour m'embrasser sans poser de vaines questions.

Nous n'avions pas beaucoup de temps à perdre, car nous avions l'intention de partir pour le Cañon des Aigles le soir même. Papa et Starlight étaient capables de s'y rendre les yeux fermés. Et quand nous y serions, nous pourrions nous y reposer une semaine ou deux. C'est ce que le vieux annonça.

— Oh ! Papa, s'écria Eileen, est-ce que Zip et Charley ne peuvent pas rester une journée ?

— Veux-tu donc risquer de les faire prendre comme la dernière fois ? J'ai fait un détour par ici parce que j'ai pensé que vous aimeriez voir Zip, mais les femmes ne sont jamais contentes.

— Je comprends qu'il faut être raisonnable et faire pour le mieux, mais c'est dur. C'est surtout à maman que je pense. Si tu savais, elle s'éveille la nuit en pleurant et en appelant Zip.

— Nous sommes en sécurité ce soir parce que j'ai un peu partout des hommes qui doivent me prévenir s'ils aperçoivent un détachement dans les environs. Mais demain, il en sera autrement. Et vous verrez aussi apparaître des chasseurs de prime. Je veux être parti avant leur arrivée.

— Quand pourrons-nous vous revoir ?

— Avec un peu de chance, dans un mois. Mais tu ferais bien de nous donner quelque chose à manger, car nous avons une longue distance à parcourir pour atteindre le cañon.

Pendant le repas, Starlight fut le seul à faire montre d'un certain entrain, réussissant même à nous faire rire, en dépit de l'angoisse qui nous étreignait, déclarant que nous avions du bon temps devant nous et un refuge où tous les shérifs de l'Ouest ne pourraient jamais nous dénicher. Il était, disait-il, partisan d'une vie courte mais bonne, et, comme il était las de s'occuper de petites affaires, il avait décidé de rendre le nom de Starlight célèbre avant longtemps. Si Zip et Charley voulaient suivre son conseil, le conseil d'un hors-la-loi désespéré et infortuné, ils se détacheraient de lui et le laisseraient se débrouiller seul ou avec d'autres camarades dont le sort n'avait pas grande importance quoi qu'il pût leur arriver. Ils pourraient se cacher pendant un certain temps avant de partir pour le Texas et, de là, pour l'Oklahoma, territoire qui n'avait pratiquement pas de police.

— Mais, intervint Eileen en fixant attentivement Starlight, pourquoi donc ne suivez-vous pas vous-même les conseils que vous prodiguez aux autres ? Votre vie ne vaut-elle pas la peine d'être sauvée ?

— Non, miss Hardy. Ma vie – ou, du moins ce qu'il en reste – ne vaut plus grand-chose. C'est un peu comme la dernière pièce de monnaie dans la bourse d'un joueur. On la lance sur le tapis avec le reste et, avec un peu de chance, elle peut tomber sur le bon numéro. Mais la garder en réserve serait pure folie.

Eileen réprima un soupir. C'est à ce moment-là que le vieux Crib se mit à grogner. Il se leva et se dirigea vers la porte. Je le laissai sortir et le vis s'engager en courant dans le sentier qui conduisait à la colline. Papa tendit l'oreille, mais Starlight semblait penser que nous nous tracassions pour rien.

Au bout de quelques instants, le chien gratta la porte. Je lui ouvris, et il alla se recoucher. Nous entendions maintenant les pas d'un

cheval qui arrivait au galop.

— Ce n'est sûrement pas un représentant de la loi, dit Starlight. Un homme seul n'arrive pas en faisant un tel bruit à moins que ce ne soit un ami.

— Crib l'a parfaitement reconnu, répondit mon père. C'est Billy Boy, et il se passe sûrement quelque chose.

Nous étions déjà tous sur le seuil de la porte quand le cavalier mit pied à terre. C'était un jeune garçon d'une quinzaine d'années, avec des cheveux couleur de paille qui lui tombaient sur les yeux.

— Que se passe-t-il ? s'informa le vieux.

— Un important détachement est en route. Une vingtaine d'hommes au moins.

— Quand pourront-ils être ici, à ton avis ?

— Demain matin de bonne heure.

— Qui fait partie du détachement ?

— Il est conduit par le shérif de Pitchfork, et il y a parmi ses hommes, Tom Warren, Clarence Donovan et les frères Looover.

Papa donna un peu d'argent à Billy Boy qui repartit aussi vite qu'il était venu.

En moins d'une heure, nous eûmes sellé nos chevaux et complété nos préparatifs de départ. J'eus le temps d'avoir une conversation avec Eileen au sujet des Storefield. Je ne m'étais pas trompé : Gracie m'avait bien vu emmener, attaché sur mon cheval. Et Eileen m'apprit qu'elle était ensuite entrée dans la maison pour pleurer. Toujours d'après ma sœur, Gracie m'aimait profondément, bien qu'elle s'efforçât de ne pas le montrer, et elle n'épouserait certainement jamais quelqu'un d'autre. Eileen me demanda si je ne croyais pas que je devrais essayer d'acquérir une meilleure réputation, afin d'être digne d'elle, m'affirmant qu'il n'y avait pas dans tout le pays une fille qui vaille Gracie Storefield.

— Que va faire Starlight ? me demanda ensuite Eileen. Il ne paraît pas pouvoir supporter les mêmes épreuves que vous autres. Quelles belles mains, il a ! Et ses yeux sont comme des charbons ardents.

— Il est beaucoup plus robuste qu'il ne le paraît, dis-je. Et c'est incontestablement le plus intelligent de nous tous. Ne te fais pas de souci à son sujet, car il est fort capable de veiller sur lui-même. Et, d'ailleurs, une jeune fille comme toi ne doit pas trop penser à un homme comme lui.

— Ne dis pas de sottises ! répondit ma sœur en baissant les yeux d'un air confus. Je ne pense ni à lui ni à personne, en ce moment. Mais c'est terrible de songer qu'un homme tel que lui, intelligent et courageux, beau et bien élevé, doive mener une semblable vie, traqué comme... comme...

— Comme un hors-la-loi. Car c'est maintenant ce que nous sommes tous.

CHAPITRE XV

Nous avions l'intention d'atteindre le cañon cette nuit même. Papa, qui connaissait la route mieux que n'importe lequel d'entre nous, avait pris la tête de la colonne, mais il était tout de même fort tard quand nous parvînmes à la vieille barrière. Personne ne semblait être venu dans les parages depuis longtemps, et la neige s'était accumulée contre les piquets et la palissade.

Un homme sortit de derrière un rocher et siffla doucement. Sans le voir, nous comprîmes qu'il s'agissait de Two-Suns. Nous parcourûmes encore un ou deux milles, puis nous mîmes pied à terre et rendîmes la liberté à nos chevaux. Ils connaissaient parfaitement la région, et nous savions qu'ils regagneraient la maison sans difficulté.

Le reste du chemin, il nous fallait le parcourir à pied en transportant nos selles et nos couvertures. La nuit était froide et le trajet nous parut long et rude. Arrivés à l'endroit où la piste s'enfonçait entre les roches, nous nous arrê tâmes pour souffler un peu et fumer une cigarette en silence. Puis papa se remit en route et nous le suivîmes en direction de la caverne. Dès que nous y fûmes réfugiés, Charley se mit à faire du feu, et le vieux alla chercher son tonnelet de whisky. L'alcool était de première qualité et nous ravigota un peu. Nous mangeâmes ensuite sans échanger une parole, car nous étions rompus de fatigue, et nous nous couchâmes sans plus attendre. Le soleil était déjà levé depuis une heure quand je me réveillai.

— Eh bien ! les gars, s'écria papa qui était en train de préparer le petit déjeuner, que pensez-vous du cañon ? Ce n'est pas une mauvaise retraite pour le vieux renard et ses petits quand les chiens sont à leurs trousses.

Nous prîmes tranquillement notre repas, puis Charley et moi sortîmes faire une promenade à travers le cañon. Nous n'avions parcouru que quelques pas lorsque mon frère tira de sa poche une lettre qu'il me tendit sans un mot. Je reconnus tout de suite l'écriture : c'était celle de Kate Morrison.

Voici donc la fin de vos beaux propos, Zip Hardy, qui tendaient à vous faire passer, vous et votre frère, pour d'honorables éleveurs. Quand j'ai vu dans les journaux que vous aviez été arrêtés comme voleurs de

bestiaux, j'ai compris à quel point Jeanie et moi-même avons été dupées dès le début.

Je ne prétends pas que je me désintéressais complètement de l'argent que vous disiez posséder, car il aurait été agréable d'en avoir après la gêne et la pauvreté que nous avons connues. Mais je vous aimais, Zip, pour vous-même, d'un amour profond et passionné que vous ne connaîtrez plus jamais maintenant. Et si vous sortez un jour de cette prison, peut-être comprendrez-vous ce que vous avez perdu.

Je n'ai pas été, comme Jeanie, assez sotte pour me tourmenter et me consumer en songeant à notre roman si cruellement détruit. Car Jeanie en a le cœur brisé, elle. Non, Zip, je ne possède pas ce genre de caractère. Au contraire, je rends la pareille à ceux qui me font du mal. Je vous envoie une photo de moi et de mon mari, Mr Mullockson. J'ai accepté sa demande en mariage peu de temps après avoir lu, dans tous les journaux de Cheyenne, le récit de vos aventures et de celles de votre ami Mr Starlight. Je ne me suis pas sentie tenue de rester célibataire par amour pour vous. J'ai disposé de moi-même du mieux que je l'ai pu, agissant ainsi comme toutes les femmes – bien que la plupart d'entre elles fassent semblant d'être poussées par d'autres raisons.

Mr Mullockson a beaucoup d'argent – ce qui est l'essentiel en ce monde – de sorte que je suis riche et ne manque de rien. Mais si je ne suis pas heureuse, ce sera tout de même votre faute. Oui, votre faute, car je ne puis chasser de mes pensées vos mensonges et votre perfidie. Quoi... qu'il m'arrive dans l'avenir, vous pourrez vous en considérer responsable. J'aurais été pour vous une femme aussi aimante et dévouée que n'importe quelle autre si vous vous étiez montré loyal, si tout en vous n'avait été faux et méprisable.

Après avoir lu cette lettre, sans doute penserez-vous qu'il est heureux que nous soyons séparés à jamais. Mais il n'est pas impossible que nous nous rencontrions à nouveau, Zip Hardy. Et alors, vous pourriez bien maudire le jour où vous avez, pour la première fois, posé vos regards sur

Kate MULLOCKSON.

J'étais heureux de ne pas avoir reçu cette lettre pendant mon séjour en prison, mais je n'étais pas mécontent d'être débarrassé de Kate, car depuis que j'avais revu Gracie Storefield, toutes les autres femmes étaient pour moi dépourvues d'intérêt. Je déchirai la lettre avec l'espoir que j'en avais terminé avec Kate et que je n'entendrais plus parler d'elle.

— Je suis heureux que tu prennes les choses de cette façon, me dit Charley. C'est une petite garce sans cœur et, si Jeanie lui ressemblait, je n'aurais plus une seule pensée pour elle. Mais, grâce au

ciel, ce n'est pas le cas. Plus le sort m'est contraire et plus elle s'attache à moi. Je donnerais tout au monde pour pouvoir aller lui dire : « Je n'ai pas un sou vaillant, mais je peux regarder tout le monde en face, et nous passerons notre vie ensemble. » Hélas, je ne peux pas le lui dire, Zip. Et c'est bien là le malheur.

Quand nous revînmes à la caverne, Starlight s'y trouvait en compagnie de mon père et du métis.

— Jusqu'à maintenant, disait le vieux, nous avons eu de la veine. Mais il nous faudra faire gaffe si nous voulons nous mêler de travailler sur la route.

— Ne t'en fais pas. L'essentiel est de ne jamais se montrer ensemble, sauf dans le cas d'absolue nécessité. Deux ou trois hommes suffisent pour arrêter une diligence.

Je pris place auprès de Charley sur un tas de couvertures, et je roulai une cigarette avant de prendre la parole.

— Nous ferions bien de décider une fois pour toutes ce que nous allons faire. Il faudrait savoir si nous sommes engagés définitivement ou si nous avons la possibilité de nous retirer. En ce qui me concerne, je n'ai pas l'intention de me laisser reprendre sans avoir mon mot à dire.

Je tapotai de la main la crosse de mon pistolet.

— Nous ne pouvons réussir sans courir quelques risques, déclara le vieux. Mais, si nous savons nous y prendre, nous pouvons enlever quelques grosses affaires et ramasser chacun un joli paquet. Ensuite, nous quitterons le pays pour de bon. Mais si quelqu'un se défile maintenant, ces damnés shérifs se lanceront à nos trousses comme une meute de chiens. En ce qui me concerne, je les enverrai tous en enfer avant d'abandonner, mais le départ de Charley risquerait de nous flanquer dans le lac. Mais, évidemment, vous pouvez tous les deux faire ce qu'il vous plaira.

Le paternel se leva et s'éloigna à grandes enjambées.

— Inutile, Zip, dit Charley quand il eut disparu. Il est inutile que je songe à me retirer s'il ne le veut pas. Je ne pourrais supporter d'être considéré comme un poltron. De plus, si vous étiez pris par la suite, on pourrait croire que c'est à cause de moi.

Pauvre Charley ! Il avait suivi en toute innocence depuis le début, et il allait continuer parce qu'il ne voulait pas désertier. Nous allions donc tous nous transformer en bandits de grands chemins, et, si nous étions pris, nous nous retrouverions au bout d'une corde. Nous ne voulions cependant pas commencer tout de suite. Il nous fallait auparavant nous reposer un mois dans le cañon, car Starlight – bien qu'il ne voulût pas l'admettre – n'était pas encore parfaitement remis. D'autre part, si nous faisions les morts pendant quelques semaines, la police pourrait s'imaginer que nous avons quitté le pays et

abandonnerait peut-être ses recherches.

CHAPITRE XVI

Un des amis de mon père nous avait fait parvenir un journal dans lequel un article concernant les mines d'or d'Alder Gulch intéressa tout spécialement Starlight.

— C'est là que nous pouvons nous enrichir, les gars, dit-il.

— Tu n'as pas l'intention de nous faire prendre la pelle et la pioche ? rétorqua mon père.

— Non. Ce travail-là, nous le laisserons à d'autres. Nous prendrons simplement la suite. Rappelez-vous que les diligences qui circulent dans ces parages transportent vers la ville l'or extrait par les mineurs.

Starlight et Two-Suns connaissaient assez bien la région, et nous allâmes repérer un endroit où la diligence était obligée de ralentir. Juste avant d'avoir franchi Eagle Pass, sur l'ancienne route de Butte, il y avait une montée assez raide où la plupart des voyageurs descendaient afin de soulager quelque peu l'attelage. Le chemin, étroit à cet endroit, était bordé d'une sorte de barrière de bois, de construction relativement récente et difficile à franchir. Ce lieu nous parut convenir admirablement à notre projet.

Le lendemain matin, avant l'aube, je quittai le cañon en compagnie de Charley et de Starlight. Le vieux et Two-Suns étaient partis la veille au soir avec les chevaux que nous devions utiliser au retour, et ils campèrent à une vingtaine de milles de la piste dans une vieille cabane abandonnée. Un crime y avait, paraît-il, été commis trois ans auparavant, et personne ne s'aventurerait jamais en ces lieux.

Notre plan prévoyait d'y conduire trois chevaux supplémentaires, de manière que nous ayons, après l'opération, des montures fraîches pour filer rapidement en direction du sud. Tout marcha selon nos prévisions. Après avoir rejoint mon père et le métis, nous empruntâmes la route de Butte pour nous arrêter finalement dans un endroit bien abrité. Il était près de minuit et demi. La nuit était froide, la lune était haut dans le ciel, et on y voyait presque aussi bien qu'en plein jour. L'attente nous parut interminable.

Soudain, nous entendîmes approcher le lourd véhicule qui gravissait lentement la côte. À un moment donné, il s'arrêta. La plupart des voyageurs descendirent et se mirent à marcher auprès de

la voiture. Nous les entendions rire en échangeant des plaisanteries. Ils avaient presque atteint le haut de la montée lorsque la voix forte de Starlight s'éleva dans la nuit :

— Haut les mains !

Mon père, mon frère et moi – tous trois masqués – avançâmes jusqu'au milieu de la route. Le cocher, qui tremblait sur son siège, leva le premier les mains, et ceux qui marchaient s'arrêtèrent net. Je m'approchai de la voiture et ouvris la portière. Il n'y avait à l'intérieur qu'une vieille dame et une jeune fille qui restèrent muettes de frayeur.

La voix cinglante de Starlight se fit encore entendre :

— Alignez-vous tous près de la barrière et remettez argent, montres, bagues, bijoux, or... tout ce que vous avez. Ne conservez rien, sinon vous en subirez les conséquences.

Il tourna légèrement la tête vers Charley et moi.

— Numéro un, prenez les sacs postaux. Numéro deux, veillez à ce qu'on ne dissimule rien.

Charley s'avança, son revolver à la main, et Starlight s'adressa au premier voyageur.

— À vous de commencer !

L'homme tendit son sac ouvert, tandis que mon frère tenait les autres en respect. Pendant ce temps, je déchargeais les sacs. Le garde me fixait avec des yeux furieux, croyant sans doute que nous étions dans l'ignorance de son transport d'or. Je regardai en direction de la barrière. Le premier homme tremblait comme une feuille sous la menace du revolver de Charley et présentait à Starlight son sac qui contenait des pièces d'or et quelques billets. Puis il ôta de son doigt une bague ornée d'un diamant.

Tous les voyageurs avaient quelque chose à nous remettre, et il nous fallut une bonne demi-heure pour rassembler tout ce qui valait la peine d'être emporté. J'avais fait passer les sacs par-dessus la barrière et les avais planqués sous un sapin aux branches basses. Puis Charley m'aida à décharger l'or, et je crus un instant que le garde allait nous sauter dessus. Après quoi, Starlight s'avança vers la diligence où se trouvaient toujours les deux femmes. Il ôta poliment son chapeau et s'inclina légèrement.

— C'est pour moi une cruelle obligation, je vous l'assure, madame, mais je dois absolument vous demander... Ah ! cette jeune personne est-elle votre fille ?

— Pas du tout, répondit la grosse vieille dame. Je ne l'avais jamais vue auparavant.

Starlight s'inclina à nouveau.

— Veuillez excuser ma curiosité, madame. Et maintenant, puis-je vous demander, à toutes les deux, de me remettre vos bourses et vos montres ?

— Si vous étiez un gentleman, reprit la femme, vous nous en dispenseriez.

— Je ne trouve pas de mots assez forts pour vous exprimer le regret que j'éprouve, madame. Mais une dure nécessité m'oblige à insister. Merci infiniment, mademoiselle.

La jeune fille venait, en effet, de lui remettre une montre en or et une petite bourse. La vieille dame, elle, avait une montre avec sautoir et une bourse assortie.

— Est-ce tout ? demanda Starlight.

— C'est tout ce que je possède, répondit la jeune fille. Vingt-cinq dollars, et cette montre que maman m'a donnée avant mon départ. Maintenant je n'ai plus d'argent pour me rendre à Helena⁷.

Starlight passa à Charley la montre et la bourse de la vieille dame. Puis, je le vis se détourner, ouvrir l'autre bourse et y laisser tomber quelque chose avant de faire à nouveau face à la jeune voyageuse.

— Veuillez m'excuser, mademoiselle, dit-il, mais votre visage me rappelle quelqu'un que j'ai connu dans un autre monde, celui où je vivais autrefois. Permettez-moi de vous rendre ce qui vous appartient. Mesdames, je vous souhaite un bon voyage.

Une fois encore, il s'inclina. La vieille dame regardait d'un air irrité la jeune fille assise en face d'elle et qui semblait sur le point de fondre en larmes.

Starlight fit signe aux voyageurs de remonter en voiture. Le cocher rassembla ses rênes, activa ses chevaux de la voix, et la voiture s'éloigna. Nous avons pris une des lampes de la diligence. Nous nous assîmes sous le sapin pour examiner le contenu des sacs postaux et en tirer ce qui pouvait avoir pour nous quelque valeur. L'or fut placé sur les chevaux de bât que nous avions amenés dans ce but, puis nous nous mîmes à faire l'inventaire du sac dans lequel nous avions enfoui les objets personnels pris aux voyageurs. Nous constatâmes alors que le butin dépassait toutes nos espérances. Il y avait des pièces d'or et des billets, des montres et des chaînes, des bagues et des bijoux divers. Le sautoir de la vieille dame était de toute beauté, et Starlight nous annonça qu'il se le réservait. Je me souvins qu'il avait promis un cadeau à Belle Barnes, et je savais qu'il n'oubliait jamais une promesse.

Nous regagnâmes la cabane où nous prîmes un repas frugal, puis nous nous séparâmes afin de brouiller nos pistes. Starlight et Two-Suns s'en allèrent ensemble, et papa tout seul. Charley et moi repartîmes en direction du cañon.

CHAPITRE XVII

Nous ne restâmes inactifs que pendant deux semaines, car nous nous sentions tout fiers, après cette attaque de diligence si parfaitement réussie, et nous avions encore soif d'action.

Ce fut mon père qui nous procura l'occasion tant attendue. Il avait appris que la banque d'Oro City comptait recevoir prochainement une quantité d'or importante et qu'il n'y avait en ce moment, dans l'établissement, que le directeur et un employé, l'autre étant malade.

D'après Starlight, la meilleure façon de procéder consistait à pénétrer dans la banque juste avant l'heure de fermeture, à déposer un chèque sur le comptoir et à réduire l'employé à l'impuissance au moment où il examinerait le document. Le reste irait tout seul. Deux autres entreraient alors, l'un bondissant par-dessus le comptoir pour mettre le directeur hors d'état de nuire et l'autre barricadant la porte d'entrée afin d'éviter l'intrusion de quelque client. Personne ne verrait rien d'étrange à cela, puisque ce serait l'heure normale de la fermeture de l'établissement.

Notre plan étant au point, nous quittâmes le cañon un matin de bonne heure. Papa avait pris deux chevaux de boghei et, accompagné de Two-Suns, se rendit à un endroit où un ami devait lui amener une voiture légère à quatre roues. Le vieux était habillé en fermier, et le métis avait tout à fait l'air d'un ouvrier agricole. Ils chargèrent dans le chariot les selles et les brides de leurs propres chevaux, ainsi que quelques armes supplémentaires. Nous devions prendre une autre route et les rejoindre à l'entrée d'Oro City. Nous trouvâmes mon père assis dans la voiture, en train de fumer un cigare, et nous ne pûmes nous empêcher de rire en voyant à quel point il avait l'air sérieux dans son rôle de respectable fermier.

— Votre père est un homme remarquable, nous déclara Starlight. Il aurait pu se faire dans le monde une place fort enviable s'il n'avait pas tellement détesté le travail honnête.

Puis il ajouta en riant :

— Mettons-nous à la recherche du bureau du shérif. Il n'est que juste que nous lui fassions une petite visite.

Bien entendu, nous savions que le shérif était absent car nous

avons nous-mêmes inventé une fausse histoire de vol de chevaux dont nous l'avions fait mettre au courant la veille, et il s'était empressé de partir en chasse. Nous ne trouvâmes donc au bureau qu'un jeune adjoint vautré dans son fauteuil, les pieds sur sa table, en train de sommeiller.

— Bonjour ! dit Starlight en pénétrant en coup de vent dans la pièce. Il y a, à l'hôtel, un gars qui est en train de tout démolir. J'ai pensé qu'il était de mon devoir de vous mettre au courant.

— J'y vais tout de suite, répondit le jeune homme en reposant ses pieds sur le plancher.

Son chapeau, qu'il avait posé sur ses genoux, tomba à terre, et il se baissa pour le ramasser. Quand il se releva, ce fut pour se retrouver en face du 44 que Starlight braquait sur lui.

— Asseyez-vous bien sagement ! ordonna Starlight.

Charley et moi ficelâmes le jeune adjoint dans son fauteuil avant de le bâillonner solidement. Après quoi, nous emparant des clefs qui se trouvaient sur sa table, nous le transportâmes, lui et son fauteuil, dans une cellule où il fut enfermé à double tour.

Ayant rapidement quitté les lieux, Starlight se dirigea vers la banque. Nous le suivîmes à quelque distance et pénétrâmes dans le bâtiment une ou deux minutes après lui. Il attendait patiemment, son chèque à la main, tandis qu'une vieille femme, devant lui, comptait l'argent qu'on venait de lui remettre. Dès qu'elle fut sortie, il tendit le chèque à l'employé qui y jeta un coup d'œil rapide.

— Comment voulez-vous le toucher ? demanda-t-il.

— Comme ceci, répondit Starlight en pointant son revolver sur lui.

L'homme devint blanc comme un linge. Je sautai par-dessus le comptoir et lui assénai un coup derrière l'oreille avec le canon de mon arme. Il s'écroula comme une masse. Charley était en train de fermer la porte d'entrée, tandis que Starlight allait frapper au bureau du directeur. Celui-ci apparut aussitôt, comptant probablement se trouver en présence d'un client de la dernière heure. C'était un petit vieux au crâne chauve comme un œuf, qui devint écarlate en voyant l'arme que tenait Starlight. Il ne manquait pas de cran, d'ailleurs, car il tenta de faire demi-tour pour rentrer dans son bureau. Mais Starlight l'agrippa de la main gauche et lui appliqua le canon de son revolver contre la tempe, jurant qu'il lui ferait sauter la cervelle s'il ne se tenait pas tranquille. Nous n'eûmes pas besoin de le menacer pour lui faire ouvrir le coffre, car il l'était déjà, l'homme étant occupé à y enfermer de l'or au moment où nous nous étions présentés.

Starlight lui porta un coup de crosse sur le crâne, et il s'effondra exactement comme l'employé. Nous le ligotâmes et le bâillonnâmes pendant que Starlight vidait le coffre et les tiroirs pour remplir deux

sacs qui se trouvaient dans un coin.

Pendant ce temps, papa avait amené le chariot derrière la banque, aussi près qu'il l'avait pu. Nous chargeâmes les deux sacs ainsi que quelques caissettes pleines de billets. Le vieux recouvrit le tout avec une bâche et se mit en route, en tirant sur son cigare d'un air satisfait, tout en bavardant avec Two-Suns le plus calmement du monde.

Starlight, mon frère et moi nous arrê tâmes un moment à l'hôtel pour boire un verre sans que personne fit attention à nous. Puis, sautant à cheval, nous nous éloignâmes au trot. Papa avait déjà parcouru quelque quatre ou cinq milles avec son chargement quand nous le rejoignîmes.

CHAPITRE XVIII

Après cette opération, nous dûmes nous terrer dans le cañon pendant des semaines, car on était à notre recherche. L'attaque de la diligence avait certes soulevé une certaine émotion, mais l'affaire de la banque avait fait beaucoup plus de bruit encore. Papa se procurait régulièrement les journaux, que nous lui lisions, et nous pûmes nous rendre compte de l'effet qu'avait produit ce hold-up, effectué en plein jour alors que les gens circulaient dans la rue et que le shérif adjoint, dûment ficelé par nos soins, se morfondait dans une de ses propres cellules.

On lança des détachements de police à nos trousses, des chasseurs de primes prirent aussi part aux recherches pour leur propre compte, mais nul ne put relever ni les traces de roues du chariot que nous avions utilisé ni les empreintes des sabots de nos chevaux. Mon père affirmait que nous étions en parfaite sécurité dans le cañon et que, tant que nous ne commettrions pas d'imprudences, personne ne pourrait nous y dénicher. Pourquoi, dans ces conditions, nous faire du mauvais sang ? N'avions-nous pas tout ce qu'un homme peut désirer – de l'argent, de la nourriture, du whisky, les meilleurs chevaux de la région ?

Nous passions donc notre temps à dresser des chevaux, à parcourir le cañon en tous sens, à tirailler par jeu sur les rochers ou sur des bidons vides, à jouer aux cartes. Pourtant, nous commençâmes bientôt à être un peu las de la monotonie de cette existence. Certes, nous ne manquions pas d'argent, mais nous n'avions aucune possibilité de dépenser le moindre dollar. C'est surtout cela, je crois, qui nous fit songer à effectuer une autre sortie.

Un jour, mon père nous annonça qu'il avait l'intention d'introduire deux nouveaux éléments dans notre équipe.

— Je ne te croyais pas aussi fou, déclara tout net Starlight. Notre seule chance de salut c'est de garder secret l'endroit où nous nous sommes réfugiés. Si nous mettons d'autres personnes au courant, nous serons coffrés en moins d'une semaine.

— Je connais Moran et Burke depuis presque aussi longtemps que je te connais, toi. Et je sais qu'on peut avoir confiance en eux. D'autre part, je n'ai pas l'intention de les amener ici ni de leur révéler

le lieu de notre retraite. C'est ailleurs que nous nous rencontrerons.

— Je me moque de ce que tu feras comme de ma première chemise, mais arrange-toi pour que Zip et Charley ne supportent pas, en fin de compte, les conséquences de tes actes.

— C'est moi qui vous ai indiqué l'endroit où nous sommes en ce moment, non ? grogna le vieux. Et ne va pas t'imaginer que je sois incapable de faire taire un gars ! À mon tour de commander un peu, sinon nous nous séparerons.

Mon père s'était mis à boire plus que de coutume, ce qui expliquait en grande partie ses réactions. Quand il était ivre, il se laissait aisément emporter par la colère et s'entêtait au point que toute discussion avec lui devenait impossible. Pourtant, nous savions tous qu'il ne pouvait être question de nous séparer, car nous étions solidaires les uns des autres. Il nous fallut donc replâtrer la querelle et laisser le vieux agir à sa guise. Mais cela ne faisait l'affaire d'aucun d'entre nous, car nous connaissions les deux individus en question, et ils ne nous plaisaient guère.

Moran était un grand brun, sec et nerveux, avec une barbe hirsute et un regard aussi engageant que celui d'un serpent à sonnette. Mais il montait admirablement à cheval, était aussi vif et agile qu'un chat et beaucoup plus fort qu'on n'aurait pu le croire à première vue. Il parlait d'une voix traînante – peut-être était-il originaire du Texas – et il était pourvu d'une bonne dose de méchanceté. Son camarade Burke était une espèce d'avorton aux larges épaules, laid comme les sept péchés capitaux. Il possédait autrefois un petit ranch, et il aurait parfaitement pu se tirer d'affaire s'il avait voulu marcher droit.

Mon père nous déclara qu'il avait l'intention de prévenir les deux hommes lorsque nous aurions à exécuter un travail qui exigerait des bras supplémentaires, nous affirmant d'autre part qu'ils se contenteraient de la somme que nous voudrions bien leur attribuer. Ils pourraient, en particulier, nous donner un précieux coup de main pour tout ce qui concernait les chevaux et les bêtes à cornes. Le vieux ne voyait pas d'inconvénient à attaquer une diligence ou à piller une banque, mais il avait une préférence pour le vol des chevaux et des bestiaux, et il ne pouvait se résoudre à y renoncer. Je suis même persuadé qu'il aurait mieux aimé gagner quelques centaines de dollars de cette manière que quelques milliers à dévaliser une banque.

Après maintes discussions, nous décidâmes, Starlight, Charley et moi, d'aller travailler pendant quelque temps aux mines d'or. Nous y gagnerions de l'argent, et nous pourrions peut-être, en même temps, y glaner des renseignements sur les transports d'or, renseignements dont nous pourrions tirer profit par la suite.

Nous partîmes donc, un beau matin, pour nous rendre d'abord chez le père Barnes. Il nous avait, de temps à autre, donné de ses

nouvelles, et nous savions que la police ignorait que nous avions fait escale chez lui. Quand nous arrivâmes, il parut extrêmement heureux de nous voir, et il en fut de même pour Belle et Maddie qui sortirent en courant de la maison, criant de joie et parlant toutes les deux en même temps.

— Nous pensions que vous étiez tous morts ! dit Maddie. Avez-vous entendu parler de ces bandits qui ont dévalisé la banque d'Oro City après avoir enfermé le shérif adjoint dans une cellule ? Tom Worthington était ici ce soir, et il vous aurait fallu entendre en quels termes d'admiration Belle lui parlait de ces hommes !

— C'est vrai. Mais toi, tu as déclaré qu'on devait les attraper et les pendre haut et court parce qu'ils constituaient un mauvais exemple pour tous les jeunes qui viennent se fixer dans l'Ouest.

— Ma foi, répondit Starlight, je trouve passablement étrange que Worthington ne se soit pas lancé à leur poursuite. Il me semble qu'il s'est taillé une solide réputation de traqueur et de policier. Je lui offrirais bien mon aide si je croyais qu'il l'accepte.

Charley et moi faillîmes éclater de rire.

— Johnny Ketchum est déjà sur cette affaire, expliqua Maddie, et il est prêt à agir dès que l'occasion se présentera. Il est aussi venu par ici et a posé des tas de questions au sujet des gens que l'on recherche dans la région.

— Il est également tombé amoureux de Maddie, déclara Belle en pouffant de rire. Il lui a même donné un fétiche qu'il portait accroché à sa chaîne de montre. Et il se propose de mettre la main sur « la bande à Starlight », selon son expression. Maddie lui a promis de le prévenir si elle vous savait dans les parages.

— Eh bien, bravo, Maddie ! s'écria Charley. Mais attendez que nous soyons partis depuis deux heures. Et alors, il n'y a pas beaucoup de chances pour que votre ami parvienne à nous rattraper. Ce ne sera pas le premier policier roulé par une fille, n'est-ce pas ?

— Ni le dernier ! affirma Belle.

Nous poursuivîmes nos bavardages pendant le souper, et le temps passa fort agréablement.

Le lendemain matin, avant notre départ, nous fîmes aux deux jeunes filles la promesse de leur rapporter à chacune une pépite d'or, et, de leur côté, elles promirent de nous écrire pour nous tenir au courant des nouvelles de la région.

En nous rendant à Alder Gulch, nous prîmes la précaution de nous tenir quelque peu éloignés de la piste, car nous ne serions véritablement en sécurité que lorsque nous serions perdus dans la foule des mineurs. C'était là une cachette idéale pour ceux qui ne voulaient pas attirer l'attention sur eux.

Nous éprouvâmes un réel soulagement quand nous aperçûmes

enfin les rangées de tentes, les baraques de planches, la colline sur laquelle les mineurs avaient l'air, vus de loin, d'une immense colonie de fourmis. En arrivant dans la rue principale de la ville, nous nous séparâmes. Starlight partit de son côté, mon frère et moi descendîmes nous installer à proximité de la rivière.

Le Cañon des Aigles mis à part, c'était là le meilleur endroit pour passer inaperçu, car il y avait un va-et-vient perpétuel de mineurs. Certains partaient, d'autres arrivaient, il y avait des étrangers de toutes sortes, et il eût fallu le diable en personne pour nous dénicher en un pareil endroit.

Au bout de quelques jours, nous apprîmes que Starlight avait fait la connaissance de deux Anglais nouvellement débarqués en Amérique et qui arrivaient de San Francisco avec la ferme résolution de faire fortune. De son côté, Starlight leur raconta qu'il venait de Chicago et qu'il n'était pas dans l'Ouest depuis plus longtemps qu'eux.

La vie à Alder Gulch n'était pas désagréable, surtout la nuit. Les innombrables petites lampes à pétrole des tentes occupées par les mineurs scintillaient aux flancs de la colline et, en ville, les saloons restaient ouverts jusqu'à l'aube, en particulier celui de Mary, où se trouvait un bel assortiment de filles. Il y en avait d'ailleurs d'assez jolies, et l'or coulait avec la même facilité que l'alcool.

Nous commençâmes bientôt à parler de nous diriger vers San Francisco lorsque nous aurions gagné assez d'argent. Starlight avait promis à ses nouveaux amis de partir avec eux pour New York où ils pourraient se lancer dans les affaires. Les deux jeunes gens s'étaient si bien attachés à Haughton – c'était le nom que se donnait Starlight – que rien ne semblait pouvoir les séparer.

Nous rencontrions Starlight de temps à autre, mais faisons mine de ne pas nous connaître, n'échangeant qu'un signe de tête discret ou un rapide clin d'œil. Un jour que Charley et moi étions en train de travailler, nous vîmes passer Tom Worthington accompagné d'un autre homme – probablement son adjoint. Il nous jeta un regard, mais nous portions la barbe, nous étions couverts de boue, et je crois que notre mère elle-même aurait été incapable de nous reconnaître. Si Worthington ne nous avait pas remarqués, il y avait infiniment peu de chances pour que quelqu'un d'autre pût nous repérer, et nous nous sentîmes rassurés, nous débarrassant peu à peu de la crainte que nous éprouvions au début.

Le filon que nous exploitions était assez bon, nous gagnions de l'argent et, après notre journée de travail, nous allions souvent flâner à travers la ville qui commençait déjà, à cette époque, à prendre de l'importance. On gagnait sa vie avec une telle facilité que bien des gens construisaient non seulement des maisons de bois mais encore des bâtiments de pierre, et il y avait des magasins bien

approvisionnés. Tout y était relativement coûteux, bien entendu, mais chacun avait de l'argent, et personne n'hésitait à payer un bon prix.

Un soir que nous nous promenions avec des mineurs dont nous avions fait la connaissance, l'un d'eux nous dit que l'*Elk Horn* – un nouveau saloon qui venait d'ouvrir – était tenu par des gens de Cheyenne et que nous devrions aller y jeter un coup d'œil. Nous allâmes donc boire un verre dans l'établissement. Nous n'étions assis à notre table que depuis peu de temps lorsque la patronne entra dans la salle pour donner quelques ordres au barman, et nous entendîmes celui-ci répondre :

— Bien, Mrs Mullockson.

Charley et moi levâmes vivement les yeux vers la jeune femme que nous n'apercevions que de dos. Au même moment, elle se retourna et nous fîmes semblant de ne pas l'avoir remarquée.

Nous avalâmes rapidement nos consommations et quittâmes notre table. Comme nous étions sur le point de franchir la porte, Mrs Mullockson s'approcha de nous et me dit à voix basse :

— Vous n'avez pourtant pas oublié votre ancienne amie, Zip. Je vous ai écrit une lettre assez méchante, c'est vrai, mais je le regrette sincèrement. Venez demain soir avec Charley, voulez-vous ?

— C'est entendu, Kate, murmurai-je.

Et je rejoignis mon frère qui m'attendait dans la rue.

CHAPITRE XIX

Cette rencontre avec Kate nous avait passablement bouleversés. Nous ne nous serions jamais attendus à la trouver dans un endroit comme Alder Gulch, quoique, en y réfléchissant bien, il n'était pas tellement surprenant de la voir surgir en un lieu où il y avait de l'or à gagner. Et maintenant, notre sort était entre ses mains et dépendait en grande partie de son humeur et de ses bonnes ou mauvaises dispositions à notre égard. Nous étions à la merci de cette petite peste qui pouvait, à n'importe quel moment, perdre son sang-froid et nous mettre la police sur le dos. Quand j'y songeais, j'en éprouvais des frissons, mais j'essayais tout de même de me raccrocher à l'espoir absurde qu'elle avait peut-être surmonté sa rancune.

Bien entendu, nous nous rendîmes le lendemain à l'*Elk Horn*, et nous y fûmes reçus fort cordialement. Kate avait légèrement grossi depuis l'époque où je l'avais connue à Cheyenne, mais elle n'en était pas moins attrayante, au contraire. Son mari était un garçon paisible au visage rougeaud qui paraissait lui obéir au doigt et à l'œil, et c'était elle qui, de toute évidence, dirigeait les affaires.

Nous lui demandâmes des nouvelles de Jeanie, et elle nous répondit qu'elle habitait chez sa tante, à Cheyenne, mais qu'elle devait venir à Alder Gulch dans quelques semaines, nouvelle qui mit Charley dans tous ses états.

Il ne restait plus qu'à attendre. L'*Elk Horn* devenait rapidement l'établissement le plus fréquenté de la ville, et l'on s'y rendait pour boire et pour jouer. Mais on ne pouvait y fréquenter des filles, comme chez Mary.

Worthington et quelques autres sbires nous coudoyaient parfois, mais aucun d'eux n'avait l'œil assez vif pour se rendre compte que les frères Henderson n'étaient que des voleurs de bestiaux et des bandits de grand chemin dont la tête était mise à prix. Nous nous rendions parfois à l'*Elk Horn*, mais pas régulièrement, car nous avions l'intention, cette fois, de conserver l'argent que nous gagnions.

Quant à Kate, je ne pouvais arriver à la comprendre. Elle était, la plupart du temps, si agréable et enjouée qu'on ne pouvait s'empêcher de l'aimer. Mais, d'autres fois, elle devenait tellement violente que nul ne s'aventurait à l'approcher. À ces moments-là, elle

envoyait promener tout le monde, et les domestiques aussi bien que les clients s'en tenaient à l'écart. Quant à Mullockson, lorsqu'il comprenait qu'elle allait avoir ses nerfs, il prenait son cheval et filait jusqu'à Ten-Mile. Pourtant, chose étrange, Kate ne s'en prenait jamais à moi.

Un soir, Starlight entra par hasard dans le saloon avec ses amis. Tous trois prirent place à une petite table et commandèrent deux bouteilles de vin. Les deux jeunes gens s'avancèrent vers le bar pour présenter leurs respects à Kate, qui était dans un de ses bons jours et souriait à la cantonade. Starlight jeta un rapide coup d'œil autour de lui puis se mit à lire un journal. Kate ne le remarqua pas, car elle était occupée avec ses deux amis, lesquels d'ailleurs regagnèrent bientôt leur table et se mirent à boire. Puis ils décidèrent de passer dans la salle voisine, en compagnie de Starlight, pour jouer une partie de poker. Charley et moi poussâmes un soupir de soulagement, bien que, selon toute apparence, Kate ignorât l'identité véritable de Mr Haughton.

De temps à autre, nous nous arrangions pour échanger discrètement quelques mots avec Starlight qui, comme nous, avait l'intention de quitter le pays une fois pour toutes. Il pensait que la chose serait relativement aisée, car nul ne semblait capable de nous reconnaître.

— L'autre soir, nous confia-t-il une fois, j'ai rencontré Tom Worthington, et je lui ai payé un pot.

— Quoi ! m'écriai-je.

— Bien sûr, il ne m'a pas reconnu.

— Nous ne risquons donc rien, dit Charley. Si Worthington a été incapable de te repérer, personne d'autre ne peut nous trahir.

— Excepté...

Mon frère haussa les épaules et me coupa la parole.

— Ne t'inquiète donc pas de Kate. Jeanie arrive le mois prochain et nous allons nous marier. D'autre part, Kate s'est de nouveau trop attachée à toi pour qu'il y ait le moindre danger de lui voir éventer la mèche.

— Je n'ai pas confiance en elle. C'est une petite garce vindicative et, s'il lui en prend l'envie, un beau jour elle se retournera contre nous.

— Je n'en crois rien, affirma Charley. Les femmes ne sont pas aussi mauvaises que cela. Je suis prêt à parier que nous serons parfaitement tranquilles ici jusqu'à Noël. Nous annoncerons alors que nous nous rendons à San Francisco pour quelque temps, et nous quitterons définitivement le pays.

Enfin Jeanie arriva à Alder Gulch, pour la plus grande joie de Charley. C'était une adorable petite fille, calme et travailleuse, timide

et prudente en tout, sauf en ce qui concernait l'affection qu'elle portait à son fiancé. Quand mon frère et elle avaient commencé à s'écrire, peu de temps après notre arrivée, Charley lui avait dit que nous étions parfaitement tranquilles pour le moment, mais que cela pourrait bien ne pas durer éternellement. Au fond, il pensait qu'elle avait tort de quitter Cheyenne pour débarquer dans un endroit comme Alder Gulch. Bien sûr, il l'aimait, mais pour sa sécurité à elle, il avait essayé de retarder sa venue. Cependant, il n'y avait rien eu à faire.

D'autre part, Starlight et moi essayâmes de dissuader Charley de mettre son projet à exécution, car nous nous rendions compte que s'il nous fallait fuir encore une fois, son mariage lui rendrait la tâche cent fois plus difficile. Mais il était entêté et nous déclara que nous faisons maintenant partie de la population d'Alder Gulch, qu'il ne retournerait jamais au Cañon dos Aigles et ne prendrait plus part à aucune de nos expéditions, si rémunératrice fût-elle. Pauvre Charley ! Je crois vraiment que dès l'instant où il avait pour la première fois posé ses regards sur Jeanie, il avait pris la résolution de mener une vie honnête. Et, s'il avait eu un peu plus de chance, il occuperait actuellement une position semblable à celle de George Storefield.

Dès son arrivée, Jeanie fut heureuse de constater que chacun nous prenait pour des mineurs laborieux. Elle avait depuis longtemps oublié toutes ses déceptions et pardonné à Charley la part qu'il avait eue dans toutes les fourberies que nous avions commises à l'égard de sa sœur et d'elle-même. Elle en attribuait d'ailleurs la responsabilité à Starlight et à moi. Peut-être avait-elle raison, après tout.

La jeune fille était devenue si belle que tout le monde la dévorait des yeux quand elle pénétrait dans le bar, et Kate avait eu l'intention d'organiser une petite réunion en son honneur. Mais elle refusa tout net et eut même, à ce sujet, une querelle avec sa sœur. Elle n'aimait pas le clinquant et le bruit qui étaient parties intégrantes des villes minières comme Alder Gulch, et elle avait peur de ces hommes à l'aspect rude et grossier qui parcouraient les rues pendant le jour et fréquentaient les saloons la nuit. Elle ne souhaitait qu'une chose : voir Charley construire ou acheter une maison, si petite et modeste fût-elle, et y vivre avec lui. Mon frère acheta donc un maisonnette de deux pièces à un mineur qui partait pour la Californie, et le mariage eut lieu.

Ce fut un grand mariage auquel toute la ville assista. En dehors des mineurs, il y avait à l'église beaucoup d'autres personnes venues spécialement pour la circonstance. J'aperçus Starlight, vêtu de ses plus beaux habits, et aussi Belle et Maddie Barnes en compagnie de leur père. La première portait la montre et le sautoir que Starlight lui avait offerts, et je la vis, à plusieurs reprises, regarder dans sa direction. Maddie, elle, ne quittait pas Charley des yeux. Elle était mortellement

pâle, et ses grands yeux sombres semblaient encore plus grands, encore plus sombres qu'à l'ordinaire. Lorsque le prêtre bénit les nouveaux époux, elle détourna ses regards. J'avais toujours soupçonné qu'elle était amoureuse de mon frère, mais maintenant je ne pouvais plus avoir le moindre doute. Il doit être affreusement cruel pour une femme de voir l'homme qu'elle aime sortir de l'église au bras d'une autre. Personne ne prêtait attention à la pauvre petite Maddie, mais moi qui l'observais attentivement, je ne pus m'empêcher de voir des larmes couler de ses yeux.

Après la cérémonie, Charley et sa femme gagnèrent leur maisonnette qui s'élevait près de Specimen Creek, et la vie reprit son cours normal. Charley travaillait aussi bien, ou même mieux, que par le passé. Mais, sa journée terminée, il repartait aussitôt rejoindre Jeanie, sans même s'arrêter un instant pour fumer une cigarette.

Les jours s'écoulaient, et déjà nous étions à la première semaine de décembre. Nous avions laissé entendre que nous nous absenterions peut-être pour quelque temps, aux environs de Noël. De cette façon, personne ne pourrait s'étonner de notre départ.

Cependant, les choses commençaient à se gâter, à Alder Gulch. Bien sûr, il y avait toujours eu, comme dans toutes les villes minières, un groupe d'individus assez peu recommandables, mais il semblait maintenant que toute la lie de la terre s'y fût donné rendez-vous. Ces hommes ne travaillaient pas, bien entendu. Ils se contentaient de boire et de jouer, de voler et parfois même de tuer. Nous commençâmes bientôt à craindre que, tôt ou tard, il ne se produisît des événements graves et que, à la faveur des circonstances, on ne découvrit notre véritable identité.

De temps à autre, nous allions voir partir le convoi qui emportait l'or. C'était là un spectacle qui attirait toujours un grand nombre de curieux, non seulement les mineurs qui avaient fini leur travail, mais aussi quantité de personnes qui n'avaient rien d'autre à faire. L'or était transporté une fois par semaine à Virginia City dans une lourde et solide voiture escortée de deux gardes armés. Quatre autres gardes, montés sur des chevaux rapides, attendaient à la sortie de la ville pour se joindre à l'escorte.

Un jour que Charley et moi nous trouvions au camp au moment du départ du convoi, nous ne fûmes pas peu surpris d'apercevoir Two-Suns accompagné de Moran. Aucun des deux ne nous remarqua, car nous étions au milieu d'un groupe de mineurs, mais il était bien certain que les deux hommes ne se trouvaient pas là par pur hasard.

— Je me demande, dit Charley quand les deux acolytes eurent disparu, ce qu'ils fabriquent par ici.

— Ils ne peuvent tout de même pas prétendre arrêter le convoi tous les deux seuls, car ils doivent connaître l'existence des autres

gardes.

Maintenant que nous étions, en quelque sorte, fixés à Alder Gulch, nous recevions de temps à autre des lettres de la maison. Bien entendu, elles nous étaient adressées au nom de Henderson. C'était un plaisir sans mélange que de lire ces messages d'Eileen, si pleins d'espoir depuis qu'elle savait que nous travaillions sérieusement et honnêtement. Elle était persuadée que tout irait bien pour nous et que nous pourrions enfin mettre à exécution notre projet d'aller nous installer dans une partie du pays où il nous serait possible de vivre en paix. Elle nous disait que maman était plus gaie et en meilleure santé qu'elle ne l'avait jamais été depuis qu'étaient survenus ces fâcheux événements. Elle pensait que ses prières avaient été exaucées, que Dieu nous avait pardonné nos fautes et allait nous permettre de commencer une nouvelle existence en nous aidant à quitter le pays. Et elle en était heureuse, même si le fait de ne plus jamais nous revoir devait lui briser le cœur.

Parfois, la lettre d'Eileen contenait un bout de papier où Gracie Storefield avait griffonné quelques lignes. Elle n'avait certes pas pour écrire la même facilité que ma sœur, mais deux ou trois mots de la femme aimée valent bien tous les discours du monde. Gracie me disait combien elle était fière de savoir que je réussissais parfaitement et ajoutait que, si je jugeais bon d'émigrer vers une autre région, elle viendrait m'y rejoindre. En lisant cela, je me sentais véritablement devenir meilleur. Je me jurais de lui rendre son amour au centuple et de ne plus jamais commettre un acte malhonnête. Je me mis à compter les jours qui nous séparaient encore de Noël.

N'étant pas marié, comme Charley, je trouvais les soirées bien longues. Je m'étais lié d'amitié avec un vieux mineur du nom de Bill Arizona, et nous faisions ensemble la tournée des saloons, sans oublier l'*Elk Horn*, naturellement. Kate venait souvent s'asseoir à notre table. Elle était redevenue extrêmement amicale envers moi et, comme elle était fort belle et ne manquait pas d'admirateurs, je ne passais pas inaperçu. C'était d'ailleurs un peu par diplomatie que j'agissais ainsi, car elle était au courant de notre secret, et il eût été imprudent d'être en mauvais termes avec elle. Je me montrais donc toujours extrêmement courtois et poli, et je commençais à me dire qu'elle avait fait de sérieux progrès et était, au fond, une femme beaucoup plus sympathique et agréable que je ne l'avais jamais imaginé.

Nous parlions du bon vieux temps sans aucune contrainte et, quoiqu'elle fût généralement gaie et enjouée, parfois je la voyais soudain changer d'humeur. Elle me confiait alors qu'elle n'était pas heureuse et regrettait amèrement de s'être tellement pressée de se marier. Puis elle me parlait de Jeanie, me disant combien elle était sincère et fidèle, combien elle avait de la chance d'avoir épousé le seul

homme qu'elle eût jamais aimé. Elle m'avouait aussi qu'elle était désolée d'avoir si mauvais caractère. Elle ne pouvait, disait-elle, s'en défaire. Pourtant, elle était persuadée que, si les choses avaient pris un tour différent, elle eût été une toute autre femme et que l'homme qu'elle aurait aimé n'aurait jamais eu à se plaindre d'elle. Je savais, bien sûr, ce que cela signifiait, mais je ne pensais pas avoir à me repentir un jour de mon attitude à son égard. En quoi je me trompais, mais je ne m'en rendis pas compte sur le moment, pas plus que je ne compris ce que cachaient exactement ses paroles et ses regards. Quoi qu'il en soit, elle réussit à me faire avouer que nous avions l'intention de nous absenter pour Noël. Ensuite, elle n'eut de cesse qu'elle ne m'eût fait dire que nous allions à San Francisco. Après quoi, j'eus l'impression de me trouver soudain en présence d'une autre femme, totalement différente. Elle était devenue si douce et si gentille que Jeanie n'aurait pu l'être plus, et elle se mit à me regarder comme si son cœur était sur le point de se briser. Je n'y prêtai guère attention, car je restais persuadé que de cœur elle n'en avait pas. Un soir, vers minuit, alors que nous venions de quitter le saloon, Arizona Bill me dit :

— As-tu l'intention de t'encombrer de cette jeune pouliche, quand tu quitteras Alder Gulch ?

— Bien sûr que non. Tu sais bien qu'elle est mariée. D'ailleurs je ne me sens pas tellement attiré vers elle.

— Écoute, ça ne me regarde pas, mais, mais il me semble que tu lui laisses croire que tu as le béguin, et il pourrait bien y avoir de l'orage si tu ne t'arranges pas pour brouiller ta piste afin qu'elle ne puisse te suivre.

— Je me suis sans doute conduit comme un imbécile, mais que puis-je faire maintenant ?

— Il te reste deux semaines avant ton départ. Montre-toi un peu moins empressé et fais-lui comprendre que tu n'es pas vraiment amoureux d'elle.

— Et je déclencherai une querelle.

— Cela vaut mieux que de lui laisser ses illusions.

Le lendemain, je m'arrangeai pour avoir une brève conversation avec Starlight, et il fut d'avis que, si nous savions nous y prendre, nous pourrions filer à l'insu de tout le monde. La semaine suivante, les choses avaient l'air de prendre bonne tournure. Charley avait calculé qu'aux environ du 20 décembre nous aurions extrait la plus grande partie de l'or de notre filon et que nous pourrions céder nos droits à Arizona Bill et à un autre mineur.

Jeanie était presque folle de joie à la pensée de quitter Alder Gulch pour aller à San Francisco. Kate descendait souvent jusqu'à Specimen Creek pour lui rendre visite, et les deux jeunes femmes

bavardaient et riaient ensemble comme autrefois. Les jours passaient. Je n'osais me tenir tout à fait à l'écart de l'*Elk Horn*, de crainte que Kate ne comprît que je voulais rompre définitivement avec elle, et pourtant je ne me sentais jamais parfaitement à mon aise en sa compagnie. Ce n'était d'ailleurs pas sa faute, car elle faisait de son mieux pour amadouer tout le monde, y compris le vieux Bill qui passait son temps à fumer sa pipe avec le calme et l'impassibilité d'un chef indien.

À mesure que Noël approchait, je décelais sur le visage de Kate une expression inquiète que je n'y avais jamais vue auparavant. Ses yeux brillaient étrangement, et parfois elle s'arrêtait net de parler au beau milieu d'une conversation, pour sortir précipitamment de la pièce. Alors, elle feignait de souhaiter notre départ afin de ne plus jamais nous revoir. Je ne savais vraiment que penser de cette attitude, mais je m'en sentis maintes fois quelque peu irrité.

CHAPITRE XX

Nous décidâmes de partir par la diligence du samedi. Elle quittait Alder Gulch dans la soirée, et nous aurions ainsi toute la journée pour nous préparer et faire nos adieux. En réalité, dès le vendredi soir, nous étions prêts. J'avais promis à Kate d'aller lui dire au revoir la veille de notre départ. Cependant, quelque chose me disait au fond de moi-même que je ferais mieux de ne pas me rendre à l'*Elk Horn*, et j'eus un instant d'hésitation. Mais, comme je n'avais rien d'autre à faire et que, d'autre part, je ne tenais pas à m'attirer l'inimitié de la jeune femme si je pouvais faire autrement, j'allai lui rendre visite.

Il était déjà près de minuit. Elle était assise derrière le bar, en train de parler à une demi-douzaine de personnes à la fois, selon son habitude. Mais, dès qu'elle m'aperçut, elle quitta les clients avec lesquels elle s'entretenait et passa avec moi dans la pièce voisine. Nous commençâmes à parler du présent, puis du bon vieux temps de Cheyenne, et elle me répéta combien elle était malheureuse d'avoir épousé Mullockson.

— Ainsi, vous allez partir, Zip, me dit-elle. Et j'imagine que nos routes ne sont pas près de se croiser à nouveau de sitôt. Mais j'ai été heureuse de vous voir de temps à autre, pendant votre séjour à Alder Gulch. Cela m'a rappelé les jours heureux d'autrefois.

— Voyons, Kate, répondis-je, les choses ne sont pas si terribles. Nous ne partons pas définitivement. Nous serons probablement de retour au mois de février.

— Me dites-vous la vérité, Zip, ou bien essayez-vous de me tromper encore pour vous débarrasser de moi ? Au fond, pourquoi souhaiteriez-vous me revoir quand vous aurez quitté Alder Gulch ?

— Le visage d'une amie est toujours agréable à revoir, Kate. Le vôtre l'est, en tout cas, bien que vous m'ayez autrefois traité d'une façon un peu cavalière et que vous ne vous soyez pas attachée à moi comme certaines femmes auraient été capables de le faire.

Elle se pencha vers moi et me fixa droit dans les yeux. Son visage était devenu d'une pâleur de cire, et ses lèvres tremblaient.

— Zip, dit-elle d'une voix rauque, voulez-vous m'emmener avec vous ? Je suis prête à vous suivre jusqu'au bout du monde. N'ayez

surtout pas peur de mon caractère. Jamais une femme n'a fait pour l'homme aimé ce que je suis prête à faire pour vous... Non, ne dites rien ! Je sais que je vous ai abandonné autrefois. J'étais folle de rage et de déception. Mais j'avais quelques motifs de l'être, n'est-ce pas, Zip ? Puis, par dépit, j'ai sacrifié ma vie qui est maintenant une misère et un tourment de tous les instants. Je ne puis supporter cela plus longtemps, Zip. Cela me tue peu à peu. Vous n'avez qu'un mot à dire, et je vous rejoindrai dans huit jours à Cheyenne pour ne plus vous quitter, pour vous appartenir jusqu'à la fin de mes jours.

Elle se rapprocha un peu plus de moi, sur le canapé où nous étions assis, m'entoura le cou de ses bras et se mit à sangloter sur mon épaule.

— Kate, dis-je, vous m'êtes aussi chère qu'autrefois. Mais vous devez bien sentir que si vous quittez Alder Gulch maintenant ou dans une semaine, tout le monde comprendrait. On aurait tôt fait d'établir des rapprochements, et je me retrouverais rapidement au bout d'une corde en compagnie de Charley. Jeanie serait veuve, et vous vous trouveriez toutes les deux dans une situation désespérée. À quoi bon tout détruire pour un caprice ? Vous et moi pouvons rester bons amis, mais si nous exigeons davantage, nous courrions à notre ruine. Vous vivez ici comme une reine, vous avez un bon mari qui vous donne tout ce que vous pouvez désirer... Et il vous faut aussi penser à votre sœur et à Charley. Vous ne voudriez sûrement pas détruire leur bonheur ! D'autre part, vous n'ignorez pas ce que pense Jeanie d'une femme qui quitte son mari pour s'enfuir avec un autre homme.

Je m'arrêtai, conscient que ma longue tirade n'avait pas été sans produire un certain effet sur Kate. Effectivement, elle retrouva un peu de son calme.

— Vous avez sans doute raison, Zip, répondit-elle avec un soupir. Si vous ne m'aimiez pas, vous ne pourriez parler ainsi. À moins que... qu'il n'y ait quelqu'un d'autre dans votre vie.

Elle me scruta longuement dans les yeux.

— Il n'y a pas une autre femme, n'est-ce pas, Zip ?

Que pouvais-je répondre ? Elle vit mon hésitation et reprit :

— Oh ! Zip, s'il y avait quelqu'un d'autre, je crois que je deviendrais folle.

Je lui jurai aussitôt que je l'aimais plus que n'importe quelle femme au monde, et cela parut la rassurer. Nous nous levâmes. Et c'est alors que la chose se produisit. Comment ? Je ne saurais le dire. Ce fut un de ces stupides accidents comme il ne s'en produit qu'une fois sur un million. Au moment où je me levai, une lettre tomba de la poche de ma chemise. Kate se baissa vivement pour la ramasser. Bien entendu, c'était une lettre de Gracie Storefield.

La jeune femme, debout devant moi, me fixait maintenant d'un

air hagard, comme si elle avait soudain perdu la raison. Puis elle jeta le papier à terre et se mit à le piétiner.

— Ainsi, s'écria-t-elle d'une voix tellement changée que je ne la reconnus pas, ainsi vous m'avez trompée une seconde fois. « Ta Gracie ! » Une ravissante façon de signer ses lettres. Eh bien, Dieu m'est témoin que vous allez avoir de bonnes raisons de redouter la femme que vous avez deux fois trompée et deux fois méprisée.

Elle me fixa encore, le visage empreint d'une fureur démoniaque, avant de s'éloigner lentement. Chose étrange, je ne pouvais m'empêcher de la plaindre tout en maudissant ma sottise et mon imprudence.

Je quittai l'*Elk Horn*, ne sachant que penser ni que faire. Je ne doutai pas un instant que nous ne fussions désormais en danger, car il n'y avait pas le moindre espoir de voir Kate se calmer pour renoncer à sa vengeance. Je n'avais pas de temps à perdre. Je me mis à courir vers la rivière et allai frapper chez Charley.

— Lève-toi ! dis-je. Kate est sur le point de manger le morceau.

Dès qu'il fut venu m'ouvrir, et tandis qu'il finissait de s'habiller, je lui donnai quelques détails. Il lança un épouvantable juron. Jamais encore je ne l'avais vu aussi furieux.

— Sans doute vaudrait-il mieux que nous partions isolément, repris-je. Je passerai chez le père Barnes pour prendre un cheval, et je te rejoindrai au cañon.

Quand je le quittai, nous ne savions ni l'un ni l'autre si nous nous reverrions jamais. Je me dirigeai rapidement vers la concession de Bill et de ses amis. Comme j'en approchai, une voix retentit à mes oreilles :

— Halte !

Je faillis faire demi-tour et m'enfuir. Mais ce n'était que le vieux Sacramento, un camarade de Bill, qui montait la garde.

— Je croyais que c'était quelqu'un qui avait l'intention de faucher de l'or, dit-il de sa voix traînante. Je ne sais pas ce qui se passe, mais il paraît que le shérif Worthington et ses hommes sont dans les parages.

Cette nouvelle me fit tressaillir.

— Où est Bill ? demandai-je.

Il me montra une tente du doigt. Je m'en approchai et entrai.

— Bill, j'ai besoin de ton aide !

En quelques mots, je le mis au courant des événements.

— Je voudrais, ajoutai-je, que tu perçoives à ma place l'argent qu'on nous doit, que tu en remettes une partie à Jeanie et que tu nous envoies le reste quand je t'aurai fait savoir où nous nous trouvons. Voici la quittance de notre concession.

— C'est entendu. Mais ne tarde pas à filer, car les types de

Worthington sont en train de rôder aux alentours.

Je pris une feuille de papier et un crayon et rédigeai un mot pour Starlight. Puis je le donnai à Bill afin qu'il le lui remette. Il prit le papier, puis se dirigea vers le fond de la tente et fouilla sous une pile de couvertures. Il revint avec une Winchester qu'il me tendit en disant :

— Il se peut que tu en aies besoin. Et voici également des cartouches.

Nous sortîmes sur le pas de la porte. Bill tendait l'oreille.

— Il y a des visiteurs dans les parages, souffla-t-il. Va prendre mon cheval qui se trouve dans la clairière. Moi, je vais filer par là et aller voir ce qui se passe.

Nous nous serrâmes la main, et je pris le chemin de la clairière. Je percevais, à une certaine distance derrière moi, un murmure de voix. La lune se cacha soudain derrière les nuages. La nuit était maintenant si sombre que je n'y voyais pas à trois pieds devant moi. Si je pouvais seulement parvenir jusqu'au cheval de Bill et le seller en vitesse, j'avais encore une chance de m'échapper.

Quand j'atteignis le haut de la gorge, la lune reparut. Je ne pus m'empêcher de m'arrêter un instant pour regarder derrière moi la vallée qui s'étendait à mes pieds, avec ses arbres, ses feux de camp, ses tentes et ses maisons. De temps à autre, un chien aboyait, un coup de feu claquait. Ici, le calme parfait ne régnait jamais, et pourtant j'y avais connu un certain bonheur. Et je songeai que mes yeux contemplaient peut-être ce spectacle pour la dernière fois.

CHAPITRE XXI

J'eus la chance de trouver facilement l'alezan de Bill, et l'homme de garde ne se réveilla même pas.

J'arrivai chez Barnes le matin à l'aube, épuisé par ma longue randonnée nocturne.

— Que se passe-t-il ? s'enquit aussitôt le vieux Jonathan.

— Il me faut un cheval frais. Êtes-vous au courant de quelque chose ?

— Non. Mais Billy Boy vient d'arriver, et je l'ai entendu bavarder avec les petites. Quant au cheval, ne t'inquiète pas, j'en ai un qui fera ton affaire.

— Parfait. Je vais entrer un instant pour manger un morceau.

— Mon Dieu ! Zip, comme vous êtes pâle ! s'écria Belle en me voyant. Mais... peut-être avez-vous eu quelques nuits agitées.

Les deux jeunes filles, cependant, se rendirent vite compte que je n'étais pas d'humeur à plaisanter. Pendant qu'elles préparaient le déjeuner, je m'approchai de Billy Boy, et une pièce de monnaie eut tôt fait de lui délier la langue.

— As-tu des nouvelles de Charley ? lui demandai-je.

— Worthington et deux de ses adjoints l'ont arrêté. Vous ne pensiez tout de même pas que vous alliez continuer éternellement à terroriser la région, comme disent les journaux. Non, mon vieux, vous devez nous céder la place, à nous, les jeunes.

Il me fixa droit dans les yeux puis se mit à rire. C'était bien le plus effronté et impudent petit saligaud que l'on pût imaginer. Mais il n'eût servi à rien de lui flanquer une rossée.

— Oui, Charley s'est fait coincer, reprit-il sur un ton plus calme. Je l'ai vu emmener ce matin.

— Combien d'hommes y avait-il avec lui ?

— Deux adjoints seulement. Worthington n'y était pas quand ils sont partis pour Powell. Ils traverseront la rivière à Pinedale au coucher du soleil, je suppose.

Je lui tendis une autre pièce.

— Tiens, voici un petit supplément. Et il y en aura un autre ce soir si tu acceptes de m'aider.

— Qu'allez-vous faire ?

— Tu ne t'imagines pas que je vais laisser emmener Charley en prison sans rien tenter ?

— Très bien. Je vous aiderai. Je connais un raccourci qui conduit tout droit à Pinedale. Allez manger et vous reposer un peu. Moi, je vais préparer les chevaux.

— Et si les autres gars de Worthington viennent par ici ?

— Ils sont partis en direction de Pitchfork. Je ne les ai pas vus, mais j'ai repéré les empreintes de cinq chevaux. Ils ne peuvent être ici avant demain.

Après avoir fait un peu de toilette, avalé un verre de whisky et le repas copieux préparé par les jeunes filles, je me sentis un autre homme. J'achetai à Barnes un poncho qui me permettrait de camoufler ma carabine, puis je sautai en selle.

Chemin faisant, je me demandai comment j'allais pouvoir m'y prendre pour délivrer Charley. Nous parcourûmes une vingtaine de milles, et le soleil était déjà bas sur l'horizon quand Billy me montra une piste.

— Ils sont passés par là, déclara-t-il, et il faut qu'ils continuent dans cette direction jusqu'à Stony Point avant d'arriver à Pinedale.

En coupant à travers la plaine, nous eûmes largement le temps d'atteindre l'endroit où les trois cavaliers devaient obligatoirement traverser la rivière. Nous attachâmes les chevaux à une centaine de yards de là, et nous attendîmes. Je me demandais toujours quel plan j'allais adopter. Bien sûr, j'avais mon revolver à six coups et la Winchester de Bill. Mais si je tirais sur un des policiers, l'autre risquait de se venger en tuant Charley.

Soudain, j'aperçus les trois hommes à l'extrémité de la piste, non loin de la rivière. Un des deux shérifs adjoints marchait en tête, l'autre suivait à une certaine distance, tenant la bride du cheval qui portait Charley. Il me fallait prendre une décision. J'épaulai ma carabine et visai l'homme qui se rapprochait lentement. Il était déjà tout près de l'eau lorsque j'appuyai sur la détente de mon arme. La balle l'atteignit en pleine poitrine. Il avait à peine touché le sol que je tirais sur le cheval de l'autre policier. Au même instant, Billy Boy se mit à pousser une série de cris et de hurlements terrifiants en vidant son revolver sur le second shérif qui tentait de traverser la rivière à pied, s'imaginant probablement avoir affaire à une bonne douzaine d'assaillants.

Charley était libre. Sans prendre la peine de jeter un coup d'œil aux cadavres des deux policiers, nous dîmes au revoir à Billy Boy et prîmes la direction du Cañon des Aigles. La route était longue, mais nous ne fîmes halte que lorsque nous ne pouvions faire autrement, et il était presque jour quand nous arrivâmes à destination. Le vieux Crib vint à notre rencontre, et ses aboiements réveillèrent mon père qui sortit de la caverne, son revolver à la main.

— Vous voilà donc de retour ! grommela-t-il. Je vous croyais déjà en Californie ou ailleurs.

Je me tournai vers Charley. Il était d'une pâleur mortelle. Il chancela un instant sur ses jambes et s'écroula au sol comme une masse.

— Qu'est-il arrivé ? demanda mon père. Il est blessé ?

— Non, répondis-je en me penchant sur mon frère. Simplement évanoui.

Le vieux alla chercher du whisky et en fit avaler une gorgée à Charley qui ouvrit les yeux et se dressa sur son séant.

Il était maintenant grand jour.

CHAPITRE XXII

La première personne que je vis en me réveillant fut le métis, et je compris que Starlight ne pouvait être bien loin. Effectivement, j'étais en train d'enfiler mes bottes quand il fit son apparition.

— Eh bien, mon vieux Zip, dit-il, je commençais à craindre que tu n'aies été pincé.

— Comment as-tu réussi à filer, toi ? Est-ce qu'Arizona Bill t'a prévenu ?

— C'est le fidèle Two-Suns qui m'a annoncé la mauvaise nouvelle, répondit Starlight en allumant un cigare.

— Comment pouvait-il savoir que la police était dans les parages ? demandai-je d'un air soupçonneux.

— Il avait eu l'idée d'aller faire un tour à Alder Gulch pour tâcher de me voir, mais aussi à cause d'une autre affaire qu'il devait entreprendre avec ton père. Et vendredi, il se trouvait aux environs de l'*Elk Horn* quand il a vu Mrs Mullockson sortir comme une folle. Il l'a suivie et l'a vue entrer chez le shérif.

— C'est donc bien ça !

— Vois-tu, Zip, puisque tu aimes tant étudier le caractère des femmes, je suggère que, la prochaine fois, tu en choisisses une plus digne de confiance que celle-là.

— La sale garce ! dis-je. Eh bien, nous voici à nouveau dans le pétrin, et je crains fort qu'il n'y ait plus moyen d'en sortir. Il ne nous reste qu'à reprendre nos affaires, comme par le passé. Si ces salauds ne veulent pas nous foutre la paix, qu'ils en subissent les conséquences.

— Il est vrai, dit Starlight d'un air rêveur, que la société devrait parfois accorder une amnistie à des gens comme nous. Ce serait plus payant que de nous réduire au désespoir et de nous pousser aux dernières extrémités. Comment va Charley ? C'est le plus touché de nous tous, dans cette affaire.

— Il n'a jamais été aussi déprimé. Jeanie lui manque terriblement, et il m'a appris tout à l'heure qu'elle attend un bébé.

— Quelle erreur il a commise en se mariant ! On devrait vivre honnêtement lorsqu'on a des parents qui risquent de supporter les conséquences de ses actes.

Nous passâmes quelques jours à ne rien faire, nous contentant de manger, boire et dormir. Nous ne nous étions pas encore tracé de ligne de conduite. Une seule chose nous paraissait certaine : il allait y avoir, à cause de nous, un remue-ménage épouvantable, car les flics devaient être furieux que nous soyons restés à Alder Gulch, sous leur nez pendant près d'un an, sans qu'ils aient été capables de nous détecter. Et il y avait aussi mon intervention pour arracher Charley de leurs mains. Aucun doute à avoir : ils allaient remuer ciel et terre pour essayer de nous découvrir et dépenser autant d'argent qu'il le faudrait pour acheter des témoins et en obtenir des renseignements. Nous craignions aussi qu'un jour ou l'autre quelqu'un finisse par repérer le cañon, car après cette affaire d'Alder Gulch la région allait fourmiller de chasseurs de primes et de détachements de police. Tel était, du moins, l'avis de Starlight qui déclara que nous ne pouvions rester confinés en ce lieu des semaines et des mois, sans rien faire d'autre que de boire, manger, dormir et jouer aux cartes.

Pourtant, si nous sortions, nous aurions à nos trousses un nombre d'hommes dix fois plus grand qu'auparavant. Nous nous en rendions parfaitement compte en lisant les journaux que nous apportait Two-Suns. Un jour, il nous ramena aussi une affiche promettant une prime de 5 000 dollars pour la capture de « la bande de Starlight et des frères Hardy ». Une autre prime de 1 000 dollars serait versée à toute personne qui fournirait des renseignements permettant l'arrestation de ces hors-la-loi.

— Il va y avoir plus de chasseurs de primes dans la région que de mineurs à Alder Gulch ! dit Charley d'un air sombre.

Je n'avais jamais observé chez personne un changement aussi total que celui qui s'était produit en lui. C'était autrefois le plus gai et le plus enjoué de nous tous, et maintenant il restait assis des heures entières à ruminer ses pensées sans prononcer une parole. La seule fois où je vis son visage s'éclairer, ce fut le jour où il reçut une lettre de Jeanie.

Starlight lui-même devenait inquiet et maussade.

— Par Dieu, Zip, me dit-il un soir, je n'en peux plus. Il nous faut trouver un coup à exécuter et quitter ensuite ce maudit pays. Ton père attend depuis longtemps que nous nous décidions à nous joindre à lui et aux autres gars avec qui il travaille.

— Oui, je sais qu'il est allé les voir la semaine dernière, et ils ont probablement projeté quelque affaire, mais il attend certainement que tu prennes les choses en main.

— Toujours la même vieille histoire ! soupira Starlight en ôtant son cigare de sa bouche.

Et je ne l'avais encore jamais entendu parler sur un ton aussi amer.

— Starlight reprend du service ! L'orgueil de vouloir mener les autres a toujours été ma perte. Si mes parents m'avaient laissé m'engager pendant la guerre, comme je leur avais demandé, les choses auraient sans doute tourné différemment, et je serais peut-être en ce moment en train de traquer les hors-la-loi, au lieu d'être moi-même traqué. Je n'oublierai jamais le jour où mon père a refusé de me laisser partir en déclarant que j'étais trop jeune pour aller combattre les Yankees. Bien entendu, j'ai tout de même rejoint les troupes de Quantrill. Je suppose que tu ignorais tout cela, mais tu dois te douter que Starlight n'est pas mon véritable nom.

Il éclata d'un rire triste et ajouta en s'éloignant à pas lents :

— Bah ! cela n'a plus aucune importance, maintenant. Aucune importance !

Le lendemain, nous projetâmes d'arrêter le prochain convoi transportant vers Virginia City l'or des mines d'Alder Gulch. Après quoi, nous partirions pour San Francisco d'où nous pourrions nous embarquer pour une destination qui restait encore à déterminer. Nous avions travaillé dur et honnêtement pendant près d'une année, mais on refusait tout de même de nous laisser vivre en paix comme le commun des mortels, on nous mettait au ban de la société, on nous poussait malgré nous à être des hors-la-loi.

CHAPITRE XXIII

Un matin, nous nous mîmes en route sous la conduite de Two-Suns. Nous chevauchâmes pendant trois longues heures avant de parvenir à la rivière. Nous la traversâmes pour nous engager sur une piste qui nous amena jusqu'à une cabane de bois flanquée d'un petit corral où se trouvaient huit chevaux.

Quelques hommes étaient assis ou debout autour de la case. Il y avait là Moran, naturellement, l'air aussi farouche qu'un serpent prêt à mordre, Daly et Burke, ainsi que quatre ou cinq autres dont j'ignorais les noms. Au moment où nous mettions pied à terre, je ne fus pas peu surpris de voir Billy Boy en personne sortir de la cabane, un gros cigare entre les dents, deux revolvers accrochés à son ceinturon, et essayant manifestement d'imiter Moran et Burke. Je ne pus m'empêcher de plaindre ce pauvre garçon en voyant où il en était arrivé peu à peu et en songeant comment il risquait de finir, lui aussi, un jour ou l'autre. Mais, en même temps, je me disais que les hommes suivent inéluctablement le chemin qui leur est tracé par la destinée.

— Alors, Zip, raille le gamin, on revient donc travailler sur la route ! Je croyais bien que toi et ton frère alliez entrer en religion pour aider à convertir les Indiens.

— Si tu ne surveilles pas mieux tes paroles, petit, dis-je, tu vas recevoir une raclée. Et j'ai bien envie de te renvoyer dans les jupes de ta mère à grands coups de pied dans les fesses.

Ce disant, je fis un pas vers lui.

— Le diable t'emporte ! grogna-t-il en laissant glisser sa main droite vers la crosse de son revolver.

Mais je n'avais pas passé en vain des journées entières à m'entraîner au maniement des armes, et je l'avais mis en joue avant qu'il se fût rendu compte de ce qui arrivait.

— Tu devrais savoir, dis-je, qu'on ne s'en prend jamais à un homme si on n'a pas vraiment l'intention de le tuer. Et je sais parfaitement que tu n'as pas cette intention.

Il hocha la tête, abasourdi par la rapidité avec laquelle j'avais tiré mon arme, et Moran se mit à rire.

— Laissons tomber ça, et occupons-nous du boulot, intervint Daly. Ben Hardy est le plus ancien. Voyons ce qu'il a à nous proposer.

— Je suggère simplement que Starlight prenne la direction des opérations, répondit mon père. C'est à peu près tout ce que j'ai à dire.

Mais, selon toute apparence, cette réponse ne donnait pas satisfaction à Billy Boy, car il se manifesta une seconde fois :

— Tout ça, c'est très bien, mais nous savons que vous avez, dans les montagnes, une retraite que personne ne connaît, et nous ne tenons pas à ce que vous emportiez le fric par là-bas sans que nous puissions aller y jeter un coup d'œil.

Le vieux se retourna vivement vers lui.

— Est-ce que quelqu'un a jamais entendu dire que j'aie roulé les copains ? J'ai bien envie de te flanquer la tripotée que tu mérites, petit saligaud !

Et nous comprîmes qu'il était prêt à mettre sa menace à exécution.

— Excusez-moi, Mr Hardy, balbutia le gosse. Je voulais simplement être rassuré.

— Moi, je vote pour Moran ! dit un des hommes dont je ne connaissais pas le nom.

— Mettons cela aux voix, décida mon père.

Mais il n'y eut que deux hommes à se prononcer pour Moran, les autres préférant se ranger derrière Starlight. Ce détail étant réglé, nous nous assîmes pour écouter Starlight nous exposer son plan. Et il était presque nuit quand nous fûmes prêts à regagner le cañon.

*

* *

Nous étions de plus en plus nerveux à mesure que le jour de l'action approchait. Pendant que nous faisons nos préparatifs, Charley reçut une lettre de Jeanie qui avait quitté Alder Gulch pour retourner à Cheyenne. Arizona Bill lui avait remis l'argent qui lui revenait, et elle disait en avoir assez pour vivre avec son bébé pendant quatre ou cinq ans. Elle demandait à son mari la promesse de ne plus jamais se trouver mêlé à un acte malhonnête, et elle le suppliait de revenir auprès d'elle. Elle avait des amis qui étaient disposés à les aider, et si Charley voulait seulement accepter de la rejoindre à Cheyenne, tout pourrait s'arranger au mieux. Elle le priait, le suppliait de quitter ses compagnons et d'essayer de ne plus jamais faire le mal.

Je suis certain que si Charley avait reçu cette lettre avant que nous ayons mis au point notre projet, il serait parti. Mais c'était le genre d'homme à ne jamais s'arrêter en chemin.

Nous n'avions eu des nouvelles d'Eileen qu'une seule fois depuis notre retour au Cañon des Aigles, mais il n'en avait pas fallu plus pour nous faire comprendre qu'elle avait le cœur brisé. Elle avait sottement attendu, disait-elle, des jours meilleurs, mais maintenant elle

n'espérait plus rien, se contentant de supporter de son mieux la vie misérable qui était désormais la sienne. À l'intérieur de sa lettre, se trouvait une petite feuille ne portant que ces mots : « Pour l'amour de moi. » Je connaissais bien cette écriture, et je comprenais ce que Gracie voulait dire. J'aurais souhaité, moi aussi, pouvoir reprendre le droit chemin. Mais il était trop tard.

Notre plan était maintenant au point dans ses moindres détails. Nous devions nous retrouver tous près de Painted Butte une heure environ avant le passage du convoi, et je me rappelle encore cette journée comme si c'était hier. Nous partîmes à l'aube et ne nous arrêtâmes en chemin qu'une seule fois pour prendre quelque nourriture et faire boire les chevaux. Quand nous arrivâmes au lieu de rendez-vous, les autres y étaient déjà avec des chevaux de bât qui devaient servir au transport de l'or. Starlight adressa quelques mots aux hommes et se dirigea vers le tournant de la route où l'on avait abattu des arbres, afin de bloquer le passage du convoi. Il parut satisfait. Il ne nous restait donc qu'à attendre. Au bout d'un moment, nous aperçûmes Billy Boy qui arrivait à bride abattue.

— Ils seront ici dans dix minutes, nous annonça-t-il.

Nous vérifiâmes une fois de plus nos armes. Connaissant le nombre de gardes qui escortaient le fourgon, nous nous attendions à un combat en règle. Cependant, nous avions l'avantage d'être camouflés dans les rochers qui bordaient la piste, et l'élément de surprise jouerait en notre faveur.

Enfin, nous vîmes le fourgon qui gravissait la colline. Les quatre gardes à cheval le précédaient, et les deux autres étaient juchés sur le véhicule, leurs carabines sur les genoux. Ils ne pouvaient encore apercevoir les arbres qui leur barraient la route.

Lorsque le garde qui marchait en tête arriva au virage, il comprit naturellement ce qui se passait. D'après notre plan, c'était Moran qui devait se charger de lui, et je le vis dégringoler de sa selle au moment même où me parvenait le bruit de la détonation. Ce fut le signal de la fusillade générale, et tout se passa avec une extrême rapidité. Tous les hommes du convoi ne furent d'ailleurs pas tués, le cocher et deux gardes ne souffrant que de blessures, et un autre étant absolument indemne. Ce dernier jeta son arme et se rendit. Nous le ligotâmes soigneusement.

Après cela, nous descendîmes les sacs dont chacun portait une étiquette indiquant le poids de l'or contenu à l'intérieur. Comme certains des hommes de Moran ne savaient pas lire et qu'ils ne voulaient pas nous faire confiance, il fallut que Burke leur précisât ce qui se trouvait sur les différentes étiquettes. Après bien des marchandages et des chipotages, nous parvînmes cependant à faire le partage.

Il était grand temps de quitter les lieux, car nous commencions à nous sentir un peu nerveux. Papa eut tôt fait d'arrimer notre part sur les deux robustes chevaux de bât que nous avions emmenés, puis il fila en compagnie de Two-Suns. Nous attendîmes un peu pour aider les autres, car nous tenions, pour la forme, à nous quitter en bons termes. Après quoi, nous partîmes, nous aussi, pour regagner le Cañon des Aigles. Nous chevauchâmes toute la nuit et n'arrivâmes au dernier plateau qu'à l'aube. Ayant mis pied à terre, nous poursuivîmes notre marche en menant les chevaux par la bride. Quand nous parvînmes au cañon, le vieux et Two-Suns ne s'y trouvaient pas encore. Mais il fallait tenir compte du fait qu'ils avaient avec eux les deux chevaux de bât et ne pouvaient soutenir une allure aussi rapide que la nôtre. Ils avaient probablement été obligés de camper quelque part, mais tous deux connaissaient des coins où personne ne pouvait les découvrir. Après nous être occupés de nos montures, nous mangeâmes un peu et nous étendîmes ensuite sur nos couvertures.

L'après-midi était déjà avancé quand j'ouvris les yeux. La première chose que je vis ce fut Crib, couché aux pieds de Charley, et je compris que le vieux était arrivé. Mais j'étais encore tellement fatigué que je me retournai et me rendormis. Lorsque je me réveillai, deux heures plus tard, je me sentais en forme et, après avoir fait un peu de toilette, je sortis à la recherche de mon père que je trouvai assis près du feu, en train de fumer.

— Nous avons fait du bon travail, mon gars, me dit-il. Et nous n'avons pas commis une seule erreur. Je me demande comment les autres s'en sont tirés, mais nous le saurons sans tarder.

— Aucun d'entre nous ne sera assez fou pour aller montrer le bout de son nez à l'extérieur pendant un certain temps, je suppose. Dans ces conditions, comment pourrions-nous savoir si les hommes de Moran ont réussi à filer ?

— J'ai mes méthodes personnelles pour obtenir des tuyaux, répliqua le paternel.

Et je compris qu'il avait dû boire un petit coup pour célébrer le succès de notre expédition.

— J'espère, dis-je, que nous ne resterons pas trop longtemps confinés ici.

— Cela vaut pourtant mieux que d'être pris et pendus, me lança le vieux d'un ton irrité. Et tu me feras le plaisir de laisser la conduite des opérations à ceux qui en savent plus long que toi, sinon tu finiras par te retrouver dans la mélasse.

J'étais sur le point de lui demander où il avait caché l'or, mais je pensai qu'il valait mieux attendre qu'il fût de meilleure humeur.

Bientôt, nous nous retrouvâmes tous au repas, heureux, somme toute, d'être à nouveau à l'abri dans notre retraite secrète. Nous avions

maintenant assez d'argent pour vivre à l'aise dans n'importe quelle autre région, mais encore fallait-il pouvoir s'y rendre. Là résidait la difficulté. Quand nous avions un peu tâté au whisky dont le vieux avait toujours une bonne provision, il nous paraissait facile de traverser tout le pays pour atteindre la Californie, en nous faisant passer pour d'honnêtes cow-boys. Mais lorsque, le lendemain, les fumées de l'alcool s'étaient dissipées et que nous étions à même de réfléchir plus sainement, la perspective nous apparaissait beaucoup plus sombre, toute la police du Montana étant à nos trousses ainsi que le Syndicat des éleveurs.

Après en avoir longuement discuté, nous prîmes la résolution de conserver un sac d'or au fond de la caverne et d'enfouir les autres à un demi-mille de là. Il était étrange de songer que nous avions à notre disposition une fortune s'élevant à quelque cinquante mille dollars et que nous nous trouvions dans l'impossibilité absolue d'en profiter d'une manière quelconque.

Nous étions de retour au cañon depuis une semaine lorsque le paternel nous annonça soudain qu'il se proposait de sortir pour aller chercher des journaux et rapporter aussi les lettres qui avaient pu arriver.

Starlight essaya bien de lui dire que c'était là une entreprise folle, que quelqu'un pourrait le reconnaître, lui ou le vieux Crib, et qu'il risquait de se faire pincer, mais le vieux sella tout de même son cheval et s'en alla sans plus s'inquiéter de ce que nous pensions.

Quand il revint, il nous apprit que Moran et ses compagnons avaient été pris en chasse par des détachements de police, et ces imbéciles avaient perdu leur or parce que leurs chevaux de bât étaient trop peu robustes et pas assez rapides. Ils étaient toujours en fuite, volant ici, arrêtant une diligence un peu plus loin, et se faisant souvent passer pour Starlight ou les frères Hardy, de sorte que cela augmentait encore la confusion. Ils s'emparaient de chevaux frais dans un ranch et laissaient les leurs à la place. Tout le monde connaissait les coupables, mais personne ne disait rien. Les petits propriétaires, tout honnêtes qu'ils fussent, ne tenaient pas à se mettre en avant en donnant des renseignements à la police, car ils avaient tout à perdre et rien à gagner. Les choses en allaient différemment avec les gros exploitants qui soutenaient la loi quand ils ne la faisaient pas eux-mêmes.

Un jour, nous apprîmes que quatre hommes avaient déclaré à qui voulait l'entendre qu'ils se chargeaient de nous prendre, morts ou vifs. Ils cherchaient naturellement à gagner la prime de cinq mille dollars, et ils s'étaient imaginé nous attraper en nous attendant à proximité de chez nous, persuadés que nous irions, un jour ou l'autre, rendre visite à notre mère et à notre sœur.

Sur ces entrefaites, le paternel rencontra par hasard Moran et Daly qui se dirigeaient vers Fish River avec des chevaux volés. Le vieux, qui portait toujours un peu d'argent sur lui en prévision de certaines circonstances, leur remit une certaine somme et leur donna ses instructions concernant ces quatre chasseurs de prime qui rôdaient autour de chez nous, importunant de leur présence ma mère et Eileen.

Ce même soir, les quatre individus étaient allés s'enivrer en ville et, quand ils revinrent dans les environs de la maison, ils se sentaient plus hardis qu'à l'ordinaire. L'un d'eux alla jusqu'à la maison et adressa la parole à Eileen, qui était sortie sous la véranda pour laver un peu de linge dans le baquet, lui disant d'abord qu'elle avait de jolis bras pour finir par lui déclarer qu'une fille Hardy – étant donné ce que nous étions tous – n'avait pas lieu de se montrer tellement fière et arrogante.

Bientôt, de l'endroit où il était dissimulé, le vieux entendit un cri et aperçut Eileen qui s'enfuyait, l'homme à ses trousses. Il bondit de sa cachette et tira. Mais, malheureusement, son revolver s'enraya. Cependant l'homme l'avait vu et s'arrêta.

— Par Dieu, c'est Ben Hardy ! s'écria-t-il.

Les trois autres firent le tour de la maison et arrivèrent en courant, tandis que le premier tirait sur mon père. Le vieux se laissa tomber au sol, mais la balle n'avait fait que lui érafler le bras. L'instant d'après, il s'était relevé et se mettait à courir, les quatre hommes sur ses talons. Mais ces derniers ne savaient pas exactement à quel genre de particulier ils avaient affaire, sinon ils auraient fait demi-tour et auraient filé sans demander leur reste.

Le vieux, suivant une pratique chère aux Indiens, fit semblant d'être plus grièvement blessé qu'il ne l'était en réalité et ralentit son allure pour les laisser se rapprocher légèrement et leur donner ainsi l'illusion qu'ils étaient sur le point de le rattraper. Connaissant le terrain comme sa poche, il se tenait hors de portée des projectiles tout en se découvrant suffisamment pour encourager ses poursuivants. Ceux-ci tiraient de temps à autre un coup de feu au hasard, espérant qu'une balle finirait par atteindre le fugitif. Mais le but de mon père était uniquement de les conduire jusqu'à l'endroit où attendaient Moran et Daly.

Il laissait maintenant ses poursuivants gagner un peu de terrain. Ce faisant, il s'exposait certes davantage. Mais, dans le feu de l'action, le vieux ne se souciait pas plus des balles que si elles eussent été des bouchons de liège. Finalement, il s'engagea dans un passage étroit et escarpé. Derrière lui, les hommes poursuivaient leur course en haletant, tiraillant toujours de droite et de gauche. Au moment précis où mon père bondissait entre deux gros rochers pour atteindre le but qu'il s'était fixé, une balle l'atteignit à l'épaule droite et le fit

chanceler. Il n'eut que le temps de s'enfoncer un peu plus entre les deux roches pour se laisser choir dans les roseaux qui bordaient la rivière. Déjà les hommes étaient presque sur lui quand s'éleva soudain la voix de Moran.

— Halte !

Tous quatre s'immobilisèrent en voyant les deux hommes armés se dresser devant eux. Deux tombèrent aussitôt raides morts, tandis que les autres tentaient de s'enfuir. Mais le vieux déjà se relevait, en abattait un d'une balle dans la jambe et l'achevait de trois autres en pleine poitrine en reconnaissant celui qui avait manqué de respect à Eileen. Quant au dernier, Moran le tua de sang-froid en se rendant compte qu'il se trouvait en présence d'un individu qu'il avait rencontré autrefois et qui l'avait roulé au poker.

CHAPITRE XXIV

Ce fut Two-Suns qui nous apporta la nouvelle. Nous sellâmes rapidement nos chevaux et quittâmes le cañon sans attendre un instant, car nous nous imaginions que le vieux était mort. Quand nous arrivâmes dans les parages de la maison, il nous fut dur de ne pas entrer pour voir maman et Eileen, mais il nous fallait attendre que Two-Suns eût examiné les traces de pas.

— Votre père s'est enfui dans cette direction, dit-il au bout d'un instant. Des hommes sont à sa poursuite.

Il se pencha un peu plus et ajouta :

— Il y a du sang sur cette branche.

Nous le suivîmes jusqu'à un endroit où, manifestement, deux chevaux avaient été attachés. Les empreintes laissées par leurs sabots prouvaient qu'ils étaient restés là un certain temps.

— Ici, se trouvait le cheval de Moran, dit encore le métis. Il a les pieds tournés en dedans. Là, était celui de Daly. Les fers sont neufs, et vous pouvez aussi voir quelques poils à l'endroit où il s'est frotté contre l'arbre.

— Qu'est-ce que ces deux hommes pouvaient bien faire par ici ? marmonna Starlight.

Nous suivîmes Two-Suns. Le ciel était clair quand nous nous mîmes en route, mais il ne tarda pas à se couvrir. Au bout de dix minutes, le vent se leva et la pluie se mit à tomber à torrents.

Bien que le vieux ne fût pas pour nous un père absolument exemplaire, il me déplaisait de penser qu'il pût, à cette heure, être déjà mort, et je le revoyais tel qu'il était autrefois, quand nous étions petits garçons, et qu'il avait toujours en réserve un mot tendre pour maman et un baiser pour Eileen.

Le ciel s'éclaircit à nouveau, et Two-Suns leva le bras. Une demi-douzaine de corbeaux et deux vautours tournoyaient au-dessus de la colline.

— Mon Dieu ! s'écria Charley. Ils l'ont eu.

— Ou bien c'est lui qui les a eus, répliqua Starlight. En ce qui me concerne, je ne croirai votre père mort que lorsque je le verrai de mes propres yeux. Le diable lui-même serait incapable de venir à bout de lui dans un endroit qu'il connaît aussi bien que celui-ci.

Nous reprîmes notre route en direction de la rivière.

— Regardez ! dit soudain Starlight en nous montrant quatre cadavres étendus sur le sol. Two-Suns, combien d'hommes y avait-il ?

Le métis leva trois doigts.

— Ils sont arrivés en courant, l'un derrière l'autre. Moran se trouvait là, Daly était caché derrière cet arbre, et le vieux Ben se tenait ici.

Il se pencha vers un des quatre cadavres et désigna du doigt la cheville droite.

— Le chien a mordu celui-ci, fit-il remarquer.

On voyait, en effet, très distinctement les marques des crocs de l'animal.

— Ces deux sont tombés les premiers, continua le métis, et ces deux-là sont morts ensuite.

— Nous ne pouvons rien faire ici, déclara Starlight. Mieux vaut retourner. L'ennui, c'est que l'on va se rendre compte que ces hommes ont été tués par vengeance, et cela ne fera qu'aggraver notre position.

De retour au cañon, nous trouvâmes le cheval du vieux, sellé et les rênes pendantes, à une certaine distance de la caverne. Dès que nous approchâmes de l'entrée, Crib sortit à notre rencontre. Puis il fit demi-tour et revint sur ses pas en geignant pour nous conduire jusqu'au tas de bois, à quelques yards de là. Nous aperçûmes alors le vieux, étendu de tout son long, le visage baignant dans une mare de sang. Nous le soulevâmes avec précaution, et Starlight l'examina.

— Le cœur bat encore, dit-il. Transportons-le à l'intérieur.

Nous déchirâmes la chemise à l'aide d'un couteau, et Starlight nettoya et pansa la blessure. Le vieux ne tarda pas à reprendre connaissance.

— Où suis-je ? demanda-t-il.

— Au cañon, répondis-je.

— Grand Dieu ! Je me demande comment je suis arrivé jusqu'ici. J'ai failli tomber de cheval une bonne douzaine de fois. Où est ma jument ?

— Nous l'avons trouvée à l'entrée de la caverne.

— Bon. Apportez-moi un peu de whisky, voulez-vous ?

L'alcool le ravigota quelque peu, et il se mit à parler sans que nous pussions le faire taire. Vers le soir, la fièvre avait monté, et il se mit à divaguer. Starlight déclara qu'il était au plus mal et qu'il ne s'en tirerait pas si nous ne placions quelqu'un auprès de lui pour le soigner. Nous décidâmes d'essayer de faire venir Eileen. Nous lui écrivîmes un mot et envoyâmes Two-Suns le lui porter. Nous étions certains qu'elle accourrait si le métis pouvait parvenir sans encombre jusqu'à elle. Effectivement, le lendemain soir, elle était là. Elle nous embrassa en pleurant, mon frère et moi, comme si nous étions encore des petits

garçons, puis elle demanda des nouvelles du père.

— Il est très mal, dis-je. Il a complètement perdu la tête et ne sait plus ce qu'il raconte.

Charley et moi étions allés attendre notre sœur à l'entrée du cañon, et quand nous revînmes, nous fûmes surpris de constater qu'on avait élevé, à l'intérieur de la caverne, un mur de pierre qui ménageait, au fond, une petite pièce destinée à Eileen. Bien sûr, seul Starlight avait pu effectuer ce travail.

Toute la nuit, nous entendîmes le vieux geindre et délirer, et je suis persuadé qu'Eileen ne ferma pas l'œil une minute. À l'aube, il sombra enfin dans un sommeil lourd, et ma sœur put se reposer un peu.

Après le déjeuner du matin, alors que nous étions réunis, Starlight fit son apparition. Il s'inclina respectueusement devant Eileen et nous serra la main.

— Je vous souhaite la bienvenue, miss Hardy ! dit-il.

Puis il s'assit et se mit à bavarder avec elle, comme s'ils s'étaient trouvés dans un salon. Eileen retourna ensuite près de papa pour attendre son réveil, et nous allâmes reprendre nos occupations habituelles.

Le vieux ne se réveilla que dans le courant de l'après-midi. La fièvre était à peu près tombée, et il allait nettement mieux. Il demanda même à manger et à boire. Mais Eileen, suivant en cela les instructions de Starlight, lui refusa l'alcool qu'il réclamait et lui mesura parcimonieusement la nourriture.

À mesure que son état s'améliorait, son irascibilité reprenait le dessus, et il aurait voulu qu'on lui permît de se lever. Puis, à d'autres moments, il bavardait longuement avec Eileen, lui parlant de son passé, de sa jeunesse dans l'Illinois.

Si nous avions pu chasser de notre esprit les pensées qui nous hantaient, cette période eût été presque agréable. Lorsque le vieux fut un peu remis et que nous pûmes le laisser seul quelques heures, nous prîmes l'habitude d'emmener Eileen faire de longues promenades à cheval à travers le cañon, promenades auxquelles elle prenait un plaisir extrême.

Je me rappellerai toujours un certain après-midi. Il faisait chaud, bien que l'été fût déjà passé. L'herbe était encore verte et drue, les ruisseaux coulaient en babillant entre les roches, et leurs eaux claires miroitaient au soleil couchant. Tout était calme et beau, tout semblait respirer le bonheur, et nous avions peine à croire à la tristesse de notre sort.

Starlight nous avait accompagnés dans notre promenade. Il chevauchait aux côtés d'Eileen, souriant comme si rien au monde ne pouvait troubler sa sérénité, et ma sœur avait l'air de prendre plaisir à

sa compagnie.

— Si j'étais un homme, je voudrais aller partout, dit-elle soudain, les yeux brillants. Je ne suis jamais allée nulle part et n'ai jamais rien vu. Comme ce doit être merveilleux d'être riche et de pouvoir voyager sans avoir à se soucier de l'argent.

— Il faut aussi être libre et avoir l'esprit en paix, murmura Starlight comme s'il se parlait à lui même. Et pourtant, un seul acte suffit parfois à nous faire perdre cette liberté et cette paix, fous que nous sommes.

— Regardez le soleil qui descend derrière les roches, reprit Eileen comme si elle n'avait pas entendu sa réflexion. Les couleurs s'estompent peu à peu. La vie ressemble à cela : un peu de clarté, puis la grisaille du crépuscule et, tout de suite après, l'obscurité de la nuit.

— Il y a cependant parfois une étoile qui brille dans la pénombre, répondit Starlight qui semblait avoir retrouvé sa gaieté. Et il y a aussi la lune. Vous la verrez dans un instant, avant que nous rentrions.

Quand nous regagnâmes la caverne, le paternel était un peu grincheux, et il nous demanda quel plaisir nous pouvions bien trouver à courir à cheval tout l'après-midi, alors qu'il n'y avait, dans le cañon, rien à faire ni rien à voir. Mais, après tout, le vieux n'était pas tellement à plaindre, puisqu'il lui était maintenant permis de boire et de fumer à sa guise. Après avoir mangé, nous prîmes place autour du feu, bavardant et fumant comme au bon vieux temps.

*

* *

Cette période fut peut-être la plus heureuse de notre vie depuis que nous étions sortis de l'enfance.

— C'est étrange, remarqua un jour Eileen, on dirait que nous vivons sur une île. Quel dommage que nous ne puissions continuer ainsi !

— Pour ma part, répondit Starlight, je n'y verrais nul inconvénient. Mais ce pauvre Charley devient de jour en jour plus sombre.

— Bien sûr, il s'inquiète au sujet de Jeanie.

— Le mois prochain, je file ! déclara mon frère qui avait entendu. Et tant pis s'il y a une armée de flics à mes trousses.

— En un sens, tu ne pourrais agir mieux, dit Starlight. En un autre sens, ce serait pure folie. Mais, en attendant, pourquoi ne pas profiter de ce cadre merveilleux que la Nature nous offre ici ?

— Savez-vous, reprit Eileen, que parfois je me sens presque heureuse ? Et puis, l'instant d'après, je me dis que je dois être en train de vivre un rêve. Il y a tant de vilaines choses qui m'attendent, qui

nous attendent tous !

Et pourtant, elle ignorait encore la chose la plus terrible de toutes, et que nous lui avions soigneusement cachée.

Nous éprouvions l'impression que nous ne nous retrouverions jamais plus dans les mêmes circonstances et, en dépit des sombres perspectives qui se dressaient sur notre chemin, nous voulions essayer de profiter au maximum du temps présent.

Starlight, cependant, paraissait quelque peu changé. Il partait parfois à l'aube en compagnie de Two-Suns pour ne revenir qu'à la nuit tombée, et il restait ensuite des heures plongé dans ses pensées. Alors, Eileen l'observait sans mot dire, feignant de trouver naturel le long silence qu'il gardait. Incontestablement, elle s'était attachée à lui. Mais bien des femmes avant elle avaient réagi de la même façon, bien des femmes en étaient tombées amoureuses qui avaient ensuite dû déchanter. Il les traitait toutes de la même manière, avec autant de respect que de sollicitude, mais un peu comme des enfants. À quoi bon lui eût servi d'avoir une femme à lui ?

Eileen et lui semblaient se plaire et s'apprécier, certes, mais ni Charley ni moi ne croyions qu'il y eût entre eux un attachement sérieux, et nous les laissions bavarder ensemble, se promener ensemble autant qu'ils le désiraient. Eileen avait toujours un mot gentil pour Starlight, et elle semblait le plaindre d'avoir mené une telle vie dont il disait qu'il n'avait aucune chance de se libérer jamais. Et puis, un certain mystère l'entourait. Nul ne savait qui il était vraiment ni d'où il venait. Nul, non plus, ne pouvait regarder un instant son visage aux traits purs et fiers sans se rendre compte que c'était un homme hors du commun. En fait, nous ne pensions pas, Charley et moi, qu'il pût sortir rien de bon de cette amitié que nous ne pouvions que constater. À quoi cela pourrait-il les mener, même s'ils étaient amoureux l'un de l'autre et prenaient la résolution de se marier ? Mais tous deux étaient capables d'y voir clair, et il ne pouvait être question pour nous d'intervenir dans leurs relations. Ni l'un ni l'autre, d'ailleurs, ne l'eût accepté.

Pendant toute cette période, notre mère était chez les Storefield, et nous n'avions pas de souci à nous faire à son sujet. Nous pouvions donc rester encore tranquillement au Cañon des Aigles pendant un certain temps. Et la blessure du vieux avait eu cela de bon qu'elle nous mettait à l'abri pendant que la police, abandonnant un peu notre piste, se lançait à la poursuite de Moran, de Burke et des autres.

CHAPITRE XXV

Le vieux fut enfin complètement rétabli, et il déclara un jour qu'il ne voyait pas pourquoi Eileen s'attarderait plus longtemps au cañon, à moins qu'elle ne voulût désormais gagner sa vie en se transformant en bandit des grands chemins.

— Tu as été pour moi une bonne petite fille, lui dit-il, et ta mère a été une épouse parfaite. Dis-lui bien cela. Rien ne m'obligeait à me conduire comme je l'ai fait, lui causant ainsi du chagrin et à toi aussi. Si cela peut adoucir sa peine, dis-lui que je le regrette. Prends cet argent. Ce n'est pas une grosse somme, mais elle a été gagnée honnêtement, bien avant que ne commencent toutes ces aventures. Tu peux maintenant partir, mon enfant, embrasse ton vieux papa, car il se peut que tu ne le revoies jamais.

Nous allâmes chercher les chevaux, et j'aidai ma sœur à se mettre en selle. Tandis que mon père restait debout à l'entrée de la caverne, nous nous mîmes en route pour aller accompagner Eileen jusqu'à l'extrémité du cañon où nous devions la confier à la garde de Two-Suns qui la ramènerait chez nous.

La journée était magnifique, bien qu'une brume légère s'accrochât encore aux flancs des montagnes. Le calme était absolu, et il n'y avait pas un souffle de vent. Parvenus au bout de la piste, nous fîmes halte. La brume commençait à se lever, paraissant s'enrouler à la manière d'un immense rideau gris. La vallée verdoyante s'étendait devant nous, avec ses bouquets d'arbres d'un vert plus foncé, ses ruisseaux qui serpentaient, semblables à de longs fils d'argent.

Il nous restait encore une certaine distance à parcourir avant de rencontrer Two-Suns. Eileen et Starlight marchaient en tête. Au moment où nous allions atteindre le lieu de rendez-vous, ma jeune sœur ralentit l'allure de sa jument pour attendre Charley qui chevauchait à mes côtés et dont elle s'efforça de remonter le moral. Elle lui promit d'écrire à Jeanie pour lui donner des nouvelles et lui dire que son mari trouverait bientôt le moyen de la rejoindre.

— Si je suis encore vivant, murmura Charley, dis-lui que je serai auprès d'elle avant Noël. Si elle ne m'a pas vu à ce moment-là, c'est que je serai mort.

Eileen s'approcha ensuite de moi.

— Zip, tu es l'aîné, me dit-elle, et il faut que je te mette au courant.

Après un bref silence, elle m'avoua les sentiments qu'elle éprouvait à l'égard de Starlight. Tous deux avaient décidé que, s'il lui était possible d'émigrer dans un autre pays, elle l'y rejoindrait avec maman. Ils ne comptaient pas se marier avant d'avoir réalisé ce projet, mais elle me précisa qu'elle avait toujours aimé Starlight depuis qu'elle le connaissait.

— Quand je l'ai aperçu pour la première fois, j'ai eu l'impression de n'avoir jamais vu aucun homme auparavant. Aucun, en tout cas, que je puisse aimer et songer à épouser. Et maintenant, il m'a, lui aussi, avoué son amour. Je suis prête à le suivre jusqu'au bout du monde, ou à l'attendre toute ma vie s'il le faut. Je serais capable de mourir pour lui ou de passer chaque instant de mon existence à le rendre heureux. Et cependant...

Son beau visage se rembrunit, et une lueur de chagrin et de désespoir passa dans ses yeux.

— Et cependant, continua-t-elle, il me semble que cela ne se produira jamais, que quelque chose nous séparera. J'ai souvent l'impression que nous sommes voués au malheur et que rien ne saurait nous arracher à notre destin.

— Écoute, dis-je, tu es assez grande pour savoir ce que tu as à faire. Jusqu'à maintenant, je ne pensais pas que Starlight fût le genre d'homme que l'on épouse, mais il est certain que c'est le meilleur garçon du monde. Cependant, tu connais les risques. S'il parvient à quitter le pays, ce sera parfait. Mais, au point où en sont les choses, il y a neuf chances sur dix pour qu'il n'y réussisse pas.

— J'accepte tous les risques, et je mets dans la balance tout ce qui me reste de vie, tout ce que j'ai d'amour au fond du cœur. Les choses ne peuvent être pires qu'elles ne l'ont été jusqu'à présent.

— Je n'en suis pas certain. Eileen, j'aurais bien voulu ne pas avoir à te parler de cela, mais je crois qu'il est de mon devoir de te mettre au courant avant que tu ne partes. Il vaut mieux que tu l'apprennes de moi que de quelqu'un d'autre.

Et je lui racontai en quelques mots la mort des quatre chasseurs de primes. Elle se contenta de baisser la tête et ne prononça plus une parole jusqu'au moment de notre séparation.

*

* *

Eileen partie, la vie au cañon nous parut soudain insupportable. Nous étions tristes autant que désœuvrés, et nous n'avions même plus envie de bavarder comme nous le faisions par le passé.

Un soir, Starlight mit mon père au courant des projets qu'Eileen

et lui avaient formés.

— Vous êtes deux sacrés imbéciles, grogna le vieux. On n'a pas idée de songer à ce genre de sottises en de telles circonstances, alors que vous avez, tous les trois, beaucoup plus de chances d'avoir autour du cou une corde de chanvre que les bras d'une fille. Mais agis à ta guise. C'est d'ailleurs ce que tu as toujours fait depuis que je te connais. Après tout, tu t'en tireras peut-être, cette fois encore.

Le vieux rentra dans la caverne pour reparaître au bout d'un moment. Il sella sa jument, puis nous déclara :

— Il me semble que je n'ai pas quitté ce maudit trou depuis des années, et j'en ai assez de ne rien voir et de ne rien faire. Je vais jusque chez Dave Riker pour voir s'il est arrivé des lettres et aussi pour rapporter des journaux, car il y a longtemps que nous n'avons aucune nouvelle.

Le paternel était maintenant parfaitement remis, et il n'y avait pas de raison pour qu'il ne pût monter à cheval. D'ailleurs, nous n'étions pas autrement fâchés de le voir s'éloigner un peu, car il était parfois bougon et assez difficile à vivre. D'autre part, nous avions nous-mêmes besoin d'un peu d'action, et nous décidâmes de faire un saut jusque chez le père Barnes.

Nous partîmes le lendemain soir et arrivâmes à l'aube. Tous furent heureux de nous voir. Ils avaient évidemment entendu parler de la mort de ces quatre hommes, à proximité de chez nous, et les jeunes filles désapprouvaient la manière dont on les avait tués. Nous leur expliquâmes que nous n'étions pour rien dans cette affaire.

— Nous avons toujours pensé, Maddie et moi, que c'était l'œuvre de Moran, dit Belle.

— C'est vrai, confirma Maddie qui entraînait en portant un plateau de rafraîchissements.

Nous bavardâmes quelques instants de choses et d'autres, puis la jeune fille reprit :

— Il est regrettable que Charley ne puisse pas rester deux ou trois jours de plus. Je crois que nous aurions pu trouver un moyen de lui faire quitter la région.

— Comment cela ? demanda vivement mon frère, impatient de savoir tout ce qui serait susceptible de le rapprocher de Jeanie et de son bébé.

— Eh bien, expliqua la jeune fille, il y a un vieux monsieur qui se rend en voiture à Cheyenne, et il est conduit par un garçon qui s'occupe des chevaux et de tous les détails du voyage.

— Qui est ce garçon ? demandai-je.

— Un de mes amis, répondit Maddie. Il est un peu... amoureux de moi, et je pourrais m'employer à le persuader... enfin, je veux dire...

— Je n'ai pas le moindre doute à ce sujet, dis-je.

— Vous devez le connaître, car il m'a déclaré vous avoir vu à Alder Gulch où il travaillait avec des Anglais. Il s'appelle Joe Morton.

— Je me souviens de lui, en effet. Il portait la barbe, ce qui, d'ailleurs, le faisait ressembler quelque peu à Charley.

— Eh bien, comprenez-vous, maintenant, Zip ?

— C'est aussi clair que vos jolis yeux, intervint Starlight. Charley rase sa barbe, se met à parler avec l'accent anglais et prend la place de Morton. C'est bien cela ?

— Exactement.

— Mais le vieux monsieur s'apercevra de la substitution ! s'écria mon frère.

— Non, car il est presque aveugle.

Le projet était séduisant. Nous expliquâmes à Maddie qu'il ne fallait pas se préoccuper de la question argent, et qu'elle pouvait promettre à Joe Morton que la totalité de la somme qu'il devait recevoir de son employeur lui serait versée par nous le soir même. Joe devrait naturellement changer de vêtements avec Charley et lui transmettre ses instructions.

Nous restâmes donc chez les Barnes une journée supplémentaire, jusqu'à l'arrivée de Joe et du vieux monsieur qui, fatigué par le voyage, alla se coucher immédiatement après le repas, précisant au jeune homme qu'il désirait se mettre en route dès l'aube.

Lorsque Joe Morton se fut occupé des chevaux, Belle lui offrit à boire, puis Maddie l'entraîna jusqu'à l'autre extrémité de la vaste pièce pour avoir avec lui une conversation sérieuse. Elle revint bientôt dire à mon frère que tout était arrangé, et je vis le visage de Charley s'illuminer de joie.

Charley et Joe restèrent longtemps à discuter des détails du voyage, puis mon frère se rasa et changea de vêtements, pendant que les jeunes filles allaient nous préparer du café, car elles n'avaient pas voulu se coucher.

— Nous aurions bien le temps de dormir après votre départ, avait déclaré Maddie.

Et, s'approchant ensuite de Charley :

— Je vous souhaite bonne chance, ajouta-t-elle. Et quand vous aurez retrouvé votre femme et votre bébé, n'oubliez pas tout à fait Maddie Barnes.

Elle déposa timidement un baiser sur sa joue et quitta la pièce en courant.

Lorsque Charley amena son attelage devant la porte de la maison, nous ne pûmes nous empêcher de rire, tellement la ressemblance était frappante entre lui et Joe Morton. Puis le vieux monsieur apparut et monta en voiture.

Charley fit claquer les rênes sur la croupe des chevaux, et le lourd véhicule s'ébranla, tandis que Maddie, à sa fenêtre, agitait la main en signe d'adieu.

CHAPITRE XXVI

Nous étions de retour au Cañon des Aigles depuis un mois quand nous reçûmes une lettre de Charley nous annonçant qu'il avait pris à Cheyenne certains contacts qui pourraient nous permettre de nous embarquer à San Francisco à destination de l'Amérique du Sud. Nous nous mîmes aussitôt à faire des projets. Nous ne voulions pas abandonner maman et Eileen, aussi fut-il décidé que j'irais les voir afin de les persuader de gagner San Francisco pour y rejoindre Jeanie qui devait partir la première. Starlight et moi nous y rendrions aussi, mais séparément, ce qui serait plus prudent. Quant à mon père, il agirait à sa guise, naturellement, et il pourrait soit nous suivre soit rester. Mais j'étais à peu près certain qu'il se refuserait à quitter son cañon, car il se serait senti dépaysé dans toute autre région que la sienne.

Nous passâmes deux jours à mettre au point les détails de notre plan ainsi que notre itinéraire, à l'aide d'une carte que possédait Starlight. Puis, un beau matin, je me mis en route pour aller prévenir ma mère et ma sœur.

En atteignant le plateau de Rocky Fiat, je jetai un long regard autour de moi. Les environs étaient calmes et paisibles. Quand je fus convaincu qu'il n'y avait personne de suspect dans les parages, je m'approchai un peu plus et franchis le ruisseau. Je me dirigeais vers l'écurie lorsque je vis soudain deux cavaliers apparaître à l'angle de la maison. C'étaient Tom Worthington et un de ses adjoints. Par bonheur, ils regardaient dans une autre direction, et j'en profitai pour foncer vers l'écurie. Ils ne se retournèrent pas, trop occupés qu'ils étaient à examiner l'endroit où avaient été découverts les cadavres des quatre chasseurs de primes. Je n'eus que le temps d'entrer dans le bâtiment et d'ôter la bride et la selle de mon cheval pour les cacher sous un tas de foin. Déjà les deux hommes étaient à l'endroit que je venais de quitter quelques minutes auparavant.

Worthington n'avait pas abandonné l'espoir de nous voir revenir dans les parages un jour ou l'autre, et il continuait à faire quelques incursions autour de Rocky Flat. De temps à autre, il engageait même la conversation avec Eileen qui pensait sans doute qu'elle pourrait lui soutirer quelques renseignements susceptibles de nous aider. Mais je crus bien que, cette fois, elle allait être prise à son propre piège, car le

shérif s'approcha de la véranda où elle était en train de faire la lessive, et il se mit à bavarder.

Pendant ce temps, j'étais camouflé derrière le tas de foin, tandis que l'adjoint continuait à rôder autour du bâtiment. Il ne pouvait guère manquer de voir les traces laissées par mon cheval, et je me demandais comment j'allais me tirer de cette situation. Mais l'homme n'était probablement pas un traqueur de premier ordre, ou peut-être pensait-il à autre chose. Quoi qu'il en soit, il ne vit rien et, au bout d'un moment, il s'en alla en compagnie de Worthington. J'aperçus alors Eileen qui s'avançait vers l'écurie, et je me demandai quelle allait être sa réaction en voyant mon cheval. Mais elle n'avait pas plutôt franchi le seuil de la porte que j'entendis sa voix :

— Tu peux sortir maintenant, Zip. Je savais que tu étais là, je t'ai vu arriver.

— C'est donc pour cela que tu te montrais si aimable avec Worthington, dis-je en riant.

— Oui. Et j'ai réussi à savoir qu'il ne comptait pas revenir avant la semaine prochaine.

Nous nous dirigeâmes vers la maison. Le visage de ma mère s'éclaira en me voyant, et des larmes se mirent à couler de ses yeux, tandis que ses lèvres remuaient sans qu'elle parvînt à prononcer une parole. Je la trouvai vieillie, et elle n'était plus aussi alerte. J'exposai notre plan et précisai que nous souhaitions les emmener toutes les deux avec nous.

— Oh ! Zip, s'écria Eileen, j'ai tant prié pour que nous soyons enfin réunis !

Elle sécha les larmes qui humectaient ses yeux et s'en fut quelques instants dans sa chambre. Quand elle reparut, elle me déclara qu'elle voulait aller faire une promenade. Je l'accompagnai donc jusqu'à l'écurie pour seller les chevaux. Je me doutais qu'elle m'emmenait chez les Storefield. George avait renoncé à elle et était maintenant marié, mais ils étaient restés en bons termes. Et, naturellement, Eileen et Gracie étaient toujours les meilleurs amis du monde.

Nous chevauchâmes lentement en parlant de choses et d'autres jusqu'à la nouvelle maison que George avait construite et où il habitait avec sa femme. Il avait travaillé dur et était maintenant un des plus gros éleveurs de la région. Nous contournâmes la maison à une certaine distance pour nous diriger vers l'ancienne où Gracie vivait toujours avec ses parents.

— Veux-tu entrer un instant ? me demanda ma sœur.

J'avais envie de refuser, mais quelque chose m'attirait invinciblement. Mrs Storefield apparut à ce moment-là sous la véranda.

— Eileen ! s'écria-t-elle. Je suis si heureuse de te voir ! Mais... c'est Zip qui est avec toi ! Mes yeux ne sont plus aussi bons qu'autrefois. Entrez donc tous les deux.

Elle m'examina un instant et reprit :

— Mon Dieu ! Je te revois encore tout petit, aussi courageux qu'un lion. Qui aurait cru, alors, que tu t'engagerais sur un aussi mauvais chemin !

Elle toussota d'un air gêné avant d'ajouter :

— Gracie est à l'intérieur. Et elle est toujours aussi toquée de toi qu'autrefois.

La jeune fille était en train de coudre dans la cuisine. Elle leva la tête à notre entrée et blêmit en me voyant. Puis elle se leva d'un bond en laissant tomber son ouvrage à terre.

— Zip ! s'écria-t-elle. Mon Dieu ! ne sais-tu pas qu'il est dangereux de venir ici avec ce Worthington qui rôde dans les parages ?

— Il n'est pas là en ce moment.

Nous nous mîmes à parler des événements survenus depuis notre dernière rencontre, puis j'exposai à Gracie notre projet de fuite. Elle m'écouta gravement et me déclara qu'elle était prête à me rejoindre où que je puisse me trouver.

Il commençait à faire sombre lorsque je repartis en compagnie d'Eileen. Les Storefield auraient aimé nous voir rester un peu plus, mais je n'osai pas. Je ne me sentais pas déjà tellement en sécurité, et je ne désirais pas courir de risques supplémentaires.

Le lendemain matin, je repris le chemin du cañon. Il semblait, pour une fois, que la chance nous favorisât. Starlight fut heureux d'avoir des nouvelles d'Eileen. Il avait tout préparé en vue de notre départ, et mon père avait trouvé à Butte une personne qui était disposée à nous acheter notre or à des conditions avantageuses. Il y avait aussi, évidemment, les chevaux et les bêtes à cornes qui se trouvaient dans le cañon et que nous ne pouvions emmener, mais nous conclûmes un marché avec mon père qui nous avait déclaré qu'il ne nous suivrait pas : Starlight et moi lui laisserions notre part qu'il nous paierait en billets de banque.

Nous décidâmes de nous mettre en route le lundi suivant et de parcourir une aussi grande distance que possible les deux premiers jours. La veille, Starlight s'absenta sans préciser où il se rendait, mais je pensai qu'il allait dire au revoir à Eileen.

— Je serai de retour cette nuit, me dit-il, sauf imprévu naturellement. S'il m'arrivait quelque chose, je laisse ma part à Eileen si elle veut l'accepter. Sinon, je te charge de faire pour le mieux afin qu'elle puisse en profiter.

Il n'emmena pas Two-Suns, ce que je regrettai un peu, car le

métis et moi ne nous entendions pas très bien et, quand nous étions seuls, ce démon s'arrangeait toujours pour dire ou faire quelque chose qu'il savait devoir me déplaire. Je ne réagissais pas, à cause de Starlight, mais parfois les doigts me démangeaient et j'avais du mal à me retenir de lui cogner le crâne.

Ce jour-là, je n'étais pas particulièrement de bonne humeur, et c'est sans doute ce qui provoqua l'incident. Un des chevaux, qui avait été difficile à attraper, avait déclenché une certaine panique dans le corral. La plupart du temps, Two-Suns faisait preuve de patience, mais quand par hasard il sortait de ses gonds, il devenait d'une violence extrême. En cette occasion, il se mit à frapper la bête avec un bâton et, comme le corral était enclos de très hautes palissades, le cheval ne pouvait s'échapper et se trouvait à sa merci. La fureur du métis était telle qu'il faillit l'assommer et que je dus intervenir. Ce jeune morveux m'ayant alors répondu avec insolence, je lui dis que je me chargeais de le faire arrêter.

— Essaie donc ! me lança-t-il.

Je fonçai sur lui sans plus attendre, et je suis sûr qu'il m'aurait tué s'il l'avait pu, car il fit tourner le bâton en me visant à la tête, et je n'eus que le temps de faire un bond de côté. Il ne m'atteignit qu'à l'épaule. La seconde d'après, j'étais sur lui et lançai mon poing en direction de son visage. Mon direct l'envoya rouler au sol, mais il se releva aussitôt, plus furieux que jamais. Il n'était pas plutôt debout que mon poing s'écrasait à nouveau sur sa bouche. Il tomba encore au sol, hors de combat, cette fois.

Il me décocha un regard haineux tout en se relevant péniblement.

— Je te ferai payer ça ! dit-il. Et à ton frère aussi.

J'éprouvai un étrange sentiment d'inquiétude, tandis qu'il s'éloignait. Pourtant, je ne voyais pas comment ce damné métis pourrait bien nous porter tort, à mon frère et à moi, sans frapper en même temps Starlight. Et je savais qu'il se ferait couper la gorge plutôt que d'agir ainsi.

Au cours de la soirée, j'eus une longue conversation avec mon père tout en buvant quelques verres de whisky. Sans qu'il l'avouât expressément, je compris qu'il regrettait amèrement cette partie de sa vie qui avait eu pour résultat de nous faire mal tourner, Charley et moi, et de causer en même temps un immense chagrin à maman et à Eileen. Le vieux avait des défauts, certes, mais il n'était pas foncièrement mauvais, et je suis persuadé que s'il avait pu repartir à zéro en pensant au malheur qu'il risquait d'attirer sur nous, il aurait agi différemment.

Un peu avant l'aube, j'entendis grogner Crib, puis tout de suite après un bruit de sabots. Quelques instants plus tard, Starlight

s'approcha du feu, jeta son tapis de selle sur le sol et se coucha pour s'endormir aussitôt.

Le lendemain, il déclara à Two-Suns que, s'il avait le temps, il lui administrerait une rossée pour le punir de son attitude envers moi. Le métis, comme à l'ordinaire, encaissa la réprimande sans mot dire, puis il s'en alla.

— Je me demande, dit mon père, si nous le reverrons jamais. Moi, sûrement pas. Car j'ai l'impression que je n'en ai plus pour longtemps. Bah ! ça n'a pas grande importance, quand on a dépassé la soixantaine. Charley est déjà parti, et maintenant c'est toi qui t'en vas. Je vous revois encore, tout petits, venir à ma rencontre lorsque je rentrais à la maison, et il me semble que c'était hier. Vois-tu...

Il se détourna sans terminer sa phrase, puis me faisant face à nouveau :

— Eh bien, mon fils, qu'est-ce que tu attends ? Serre-moi la main, et quand tu verras Charley tu lui diras que le vieux ne l'a pas oublié.

Il y avait longtemps que je n'avais serré la main de mon père. C'était là une chose qu'il ne faisait pas habituellement. Je sentis ses doigts se refermer sur les miens et me les presser longuement. Puis il s'assit sur un billot, près du feu, et tira un cigare de sa poche.

— Adieu, Crib ! dis-je.

Le vieux chien me regarda un instant en remuant la queue, avant d'aller s'asseoir entre les genoux de mon père. Je montai à cheval et m'éloignai lentement. Quand j'eus parcouru une centaine de yards, je me retournai. Mon père était toujours à la même place, et ce fut la dernière fois que mes yeux se posèrent sur lui.

CHAPITRE XXVII

Le lendemain, j'étais à Cut Grass. J'aurais pu y arriver le soir même, mais je crus mieux de camper et de me présenter le matin à l'exploitation qui, d'après les renseignements fournis par Starlight, embauchait du personnel. Je fus engagé sans difficulté, mais je n'avais pas l'intention de dépasser Cheyenne où je prendrais Charley. Jeanie et le bébé étaient déjà partis pour San Francisco où maman et Eileen devaient les rejoindre sans tarder.

Au moment où nous quitions Cut Grass, mes yeux se portèrent par hasard sur un journal, et je faillis tomber à la renverse de saisissement. Starlight s'était encore livré à une de ses fantaisies. La feuille présentait en bonne place une grande annonce ainsi rédigée :

AVERTISSEMENT

À tous ceux qui pourraient être concernés.

Messieurs Hardy Frères & Cie étant sur le point de quitter la région, demandent que tous les relevés des dettes qu'ils auraient pu contracter soient envoyés au bureau du shérif, à Pinedale, au nom de Mr Tom Worthington.

Pour la Société,

STARLIGHT

Je ne l'aurais jamais cru assez fou pour agir ainsi. Mais, au bout d'un instant, je me rendis compte que, comme tous ses autres bluffs, celui-ci devait avoir un but. On allait évidemment penser qu'il s'agissait là d'une feinte destinée à détourner l'attention de la police, et que nous nous propositions au contraire d'entreprendre une action d'une certaine envergure dans les environs immédiats. Le shérif se dirait que si nous avions véritablement l'intention de quitter le pays, nous n'agirions pas de cette manière.

Je me mis à rire, car je me rappelais maintenant que Starlight avait convaincu Eileen de laisser échapper comme par inadvertance, si

on l'interrogeait, que nous projections d'arrêter à nouveau un convoi en provenance d'Alder Gulch. Et j'appris plus tard qu'il avait également chargé Billy Boy de répandre des rumeurs du même ordre.

Mon voyage jusqu'à Cheyenne avec le groupe de cow-boys se déroula sans incident, et je m'éclipsai dès mon arrivée dans cette ville. Je n'eus pas de mal à trouver l'adresse que Charley m'avait donnée et fus heureux de le revoir. Il était impatient de partir, car il ne pensait qu'à Jeanie et au bébé. Je lui appris que Starlight avait pris, par précaution, une route différente et devait nous rejoindre à Crow Crossing, qui se trouvait à une vingtaine de milles à l'ouest.

Nous quittâmes Cheyenne le lendemain matin à la première heure, Charley étant déjà prêt depuis longtemps et n'attendant que mon arrivée. Nous pensions rencontrer Starlight à Crow Crossing vers le soir, mais nous avons à peine atteint le corral qui longeait la voie de chemin de fer lorsque nous entendîmes le bruit des sabots d'un cheval qui arrivait au galop. Cela nous parut suspect, car il était à peine jour. Je tirais mon revolver et Charley s'emparait de sa carabine au moment où nous vîmes Starlight arriver à bride abattue. Il s'arrêta près de nous, et je vis s'allumer dans ses yeux un feu sombre qui me rappela le jour où je l'avais rencontré pour la première fois, alors qu'il arrivait au Cañon des Aigles, blessé et à moitié mort d'épuisement.

— Il faut filer aussi vite que possible, nous dit-il. Les flics sont ici. C'est ce damné Two-Suns qui les a prévenus.

— Où est-il en ce moment ? demandai-je.

— J'ai tiré une balle sur ce maudit fils de chienne, mais je ne suis pas sûr de l'avoir tué.

— Je croyais qu'il hésiterait à nous dénoncer à cause de toi.

— Il ne pensait pas que nous partions ensemble.

Je ne savais pas comment Starlight avait appris la trahison du métis, mais je ne pouvais m'empêcher d'admirer le courage et la loyauté de cet homme qui n'avait pas hésité à risquer sa vie pour venir nous avertir du danger.

Nous harcelâmes nos chevaux, afin de mettre une aussi grande distance que possible entre nous et les hommes de Worthington, et nous ne fîmes halte qu'en atteignant Crow Crossing. Il fallait bien laisser souffler nos chevaux quelques minutes. J'avais relâché un peu la sangle du mien et j'étais en train de la resserrer lorsque je vis Starlight lever la main en signe d'alerte. Nous tendîmes l'oreille. Il n'y avait pas de doute à avoir, une troupe de cavaliers arrivait au galop. Nous nous trouvions dans une sorte de cul-de-sac, et il n'y avait qu'une seule issue.

— Nous serons obligés de faire usage de nos armes si nous voulons sortir d'ici, déclara Starlight.

Il sauta à cheval et se saisit de la Winchester.

Déjà les hommes étaient en vue. Ils étaient environ une douzaine, et ils approchaient en tirant sans aucun discernement. Je compris que, cette fois, ils étaient décidés à nous avoir par tous les moyens.

Je vis Tom Worthington basculer le premier de son cheval. Puis, un autre – qui était, je crois, Johnny Ketchum – fut atteint en plein flanc. Mais il réussit à se maintenir en selle. Aussitôt après, le cheval de Starlight s'écroula, entraînant son cavalier. Je me sentis touché à mon tour et dégringolai comme une masse. Presque au même moment, je vis tomber Charley. Il resta étendu sans mouvement, le visage contre terre, les mains crispées dans l'herbe. Je compris ce que cela signifiait.

Quand je revins à moi, tous avaient mis pied à terre. Je parvins à me relever avec l'aide d'un des hommes de Worthington, et je m'avançai vers l'endroit où gisait Starlight. Il était étendu sur le dos, et je compris, en voyant du sang à ses lèvres et une tache sur sa poitrine, qu'il avait été touché au poumon. J'étais moi-même blessé, et la tête me tournait, mais j'entendis pourtant sa voix qui m'appelait faiblement.

— Ici. Je suis ici.

Je m'approchai et me penchai sur lui.

— Si tu revois jamais Eileen, murmura-t-il, dis-lui que son nom a été la dernière parole sortie de ma bouche. Eileen... Pauvre petite Eileen...

Sa tête retomba en arrière. Il était mort.

CHAPITRE XXVIII

Starlight avait à peine rendu le dernier souffle qu'un cavalier arriva au grand galop. Il vacillait sur sa selle, comme s'il était ivre ou blessé, et sa tête était entourée d'un linge crasseux et taché de sang. Sans même voir son visage, je le reconnus à sa silhouette. C'était Two-Suns.

Il arrêta son cheval et se laissa glisser à terre. Puis, s'approchant du corps de Starlight, il tomba à genoux et se mit à gémir et à sangloter comme je n'ai jamais vu aucun être humain le faire. Soulevant la tête inanimée, il essuya le sang qui maculait la bouche. Puis il se mit à parler sans que personne comprît ce qu'il disait, tout en entrecoupant ses paroles de cris et de plaintes. Finalement, il reposa doucement la tête du cadavre et recouvrit le visage d'un mouchoir. S'étant relevé, il se tourna vers moi, tira un revolver de sa chemise et me le tendit.

— Tue-moi ! s'écria-t-il. C'est moi qui suis cause de sa mort.

L'un des hommes m'avait arraché l'arme avant que le métis n'eût fini de parler, et deux autres s'étaient emparés de lui.

Je ne me rappelle pas autre chose, car je dus m'évanouir à ce moment-là. Plus tard, je crus me souvenir vaguement qu'on m'avait transporté à Cheyenne dans un fourgon, avec Starlight et Charley étendus à mes côtés. Tantôt il me semblait que nous étions tous les trois vivants, et tantôt je croyais que j'étais mort moi aussi et qu'on s'apprêtait à nous enterrer.

Bien souvent, depuis lors, j'ai revu par la pensée ce combat de Crow Crossing et ce qui a suivi. Et, tandis que j'étais là dans ma cellule, ce souvenir m'a longtemps hanté jour et nuit. Je revoyais le métis à genoux, tenant entre ses mains la tête de Starlight, et je l'entendais pleurer et gémir. Je revoyais Charley, couché le visage contre terre et les deux bras en croix. Pauvre Charley qui, la veille encore, pensait rejoindre sa femme et son enfant !

Quand on pensa que nous étions en état de voyager, on nous emmena jusqu'à Billings où devait se tenir notre procès. Nous parcourûmes la distance qui sépare ces deux villes par petites étapes, car nous étions encore faibles, et nous ne pouvions non plus aller très vite étant donné que nous étions attachés sur nos chevaux.

Un jour, au moment où nous traversions un cours d'eau, le cheval de Two-Suns s'arrêta pour boire. Il était au milieu de la rivière, et le shérif-adjoint – qui était nouveau dans le métier – lui lâcha un instant la longe. J'entendis soudain un bruit de remous et jetai un coup d'œil autour de moi. Le métis avait fait faire demi-tour à son cheval et, avant que le policier se fût rendu compte de ce qui se passait, il avait disparu. Deux hommes se lancèrent à sa poursuite, mais en vain.

Dès notre arrivée à Billings, on me jeta dans une cellule en attendant mon procès. On prit naturellement toutes les précautions nécessaires pour que je ne puisse m'échapper, mais je crois bien que je ne me serais pas enfui même si je l'avais pu. J'étais las de ma vie, et ma seule hâte était d'en avoir fini une fois pour toutes.

Le jour du procès, la salle du tribunal était pleine à craquer, chacun voulant jeter un coup d'œil sur Zip Hardy, le célèbre hors-la-loi. L'audition des témoins ne fut pas longue. Il fut seulement prouvé qu'on m'avait reconnu lors de l'attaque du convoi au cours de laquelle quatre gardes avaient été tués. On prétendit aussi que j'avais pris part au meurtre des quatre chasseurs de primes et, pour faire bonne mesure, on m'accusa encore d'une demi-douzaine d'autres délits. L'avocat qui me défendait fit de son mieux, faisant remarquer qu'il n'existait aucune preuve que j'eusse jamais tué quelqu'un. Il rappela aussi que Starlight et moi-même nous étions montrés fort respectueux envers les deux dames qui se trouvaient dans la diligence que nous avions attaquée. Il mit en lumière d'autres détails du même ordre, mais tout cela ne pesa pas lourd dans la balance et, au demeurant, je m'en souciais peu. Finalement, le juge me condamna à être « pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive. »

On me ramena dans ma cellule et on me mit les fers aux pieds. Ma carrière de hors-la-loi était terminée.

Je n'ai pratiquement aucun souvenir des deux semaines qui s'écoulèrent après cela. Il me semblait parfois que je rêvais tout éveillé et que cet homme, enfermé dans cette cellule, ne pouvait être Zip Hardy, le hors-la-loi le plus redouté de tout le pays. Et parfois, je me mettais à crier jusqu'à ce que le gardien vînt me faire taire.

Puis je me repris peu à peu, et je commençai à me rendre compte que, dans six semaines, je serais pendu. On m'avait prévenu que ma mère était morte peu après avoir appris la triste fin de Charley. Eileen continuait à s'occuper du ranch, et Gracie venait, de temps à autre, lui donner un coup de main, ainsi que George. Jeanie s'était fixée de nouveau à Cheyenne. Elle avait suffisamment d'argent pour vivre, et j'étais sûr que son petit garçon serait élevé dans de bons principes. Quant à Gracie, elle me fit parvenir une lettre dans laquelle elle me disait qu'elle ressemblait à ces oiseaux qui ne savent chanter

qu'un seul refrain, et qu'elle me resterait fidèle jusqu'à la mort.

Enfin arriva le jour qui devait pour moi être le dernier. Quelle étrange sensation j'éprouvai en m'allongeant la veille au soir sur ma couchette et en me disant que j'avais vu tomber la nuit pour la dernière fois. Je n'avais pas peur, cependant, et je finis par m'endormir. Quand je me réveillai, il était jour. Un shérif entra, accompagné du gardien.

— Ôtez-lui ces fers, dit-il. Il ne les portera plus désormais.

— Je suis heureux de constater que vous avez le sens de l'humour, répondis-je.

Il me considéra un instant en silence, puis dit d'une voix calme :

— George Storefield et un groupe d'élèves de Pitchfork ont signé une pétition en votre faveur, et votre peine a été commuée en quinze ans de prison.

Je ne pus en entendre davantage. Je m'évanouis.

CHAPITRE XXIX

Quand je revins à moi, je me trouvais dans une autre cellule, étendu sur mes couvertures. Les fers ne se mirent pas à tinter quand je remuai les pieds, et je fus surpris de constater qu'on me les avait enlevé. Puis la mémoire me revint. Je ne serais pas pendu. Grâce à George Storefield, j'avais la vie sauve, mais je ne savais même pas si j'en étais heureux ou non. Pendant une ou deux semaines, il me sembla qu'on aurait mieux fait d'en finir avec moi. Puis, peu à peu, j'éprouvai une opinion différente.

Un jour, Tom Worthington vint me voir.

— Écoute, Hardy, me dit-il, tu ferais mieux de réfléchir à ta situation plutôt que de continuer à broyer du noir. Réagis en homme, que diable ! Tu as peut-être encore des parents pour qui tu dois vivre, et tu as, en tout cas, une sœur exceptionnelle. Tu es jeune, et tu ne seras pas encore vieux à ta libération. Si ta conduite est bonne, tu peux obtenir une réduction de peine et t'en tirer avec douze ans. Réfléchis à tout cela et estime-toi heureux de t'en sortir à si bon compte.

Il me quitta sans attendre de voir l'effet que ses paroles avaient pu produire sur moi. Cependant, je suivis son conseil et réfléchis. Certes, douze ans, c'était long. Mais, après tout, je n'aurais pas plus de quarante ans à l'expiration de ma peine. Je songeai à Gracie qui avait promis de m'attendre, et cette pensée me donna du courage.

Au début, pourtant, je pouvais à peine manger et dormir, et je me réveillais la nuit, en sursaut, avec l'impression qu'on venait me chercher pour m'envoyer aux galères. D'autres fois, je rêvais que Starlight et Charley étaient encore en vie et que nous chevauchions ensemble dans la nuit en direction du Cañon des Aigles. Alors je me réveillais pour me rendre compte qu'ils étaient morts, et je me mettais à pleurer comme un enfant, épuisé par ces cauchemars horribles.

Cependant, les mois passaient. Depuis longtemps, j'étais sans nouvelles de mon père, et j'ignorais totalement ce qu'il était devenu lorsqu'un jour je lus dans un journal l'article suivant :

Une découverte extraordinaire vient d'être faite par des chercheurs d'or qui s'attaquaient à un nouveau filon non loin d'Alder Gulch, découverte qui pourrait expliquer la mystérieuse disparition périodique d'une fameuse bande de hors-la-loi maintenant décimée.

Deux prospecteurs ont trouvé accidentellement dans une falaise un passage difficile mais praticable qui les a conduits jusqu'à un cañon verdoyant et une vaste étendue où paissaient des chevaux et des bêtes à cornes.

Aucune habitation n'était visible, mais après de patientes recherches, une grande caverne fut découverte dans l'angle est du cañon. Des traces de feu existaient à l'entrée, près de laquelle deux selles et deux brides, manifestement abandonnées depuis longtemps, gisaient dans l'herbe. Non loin de là, se trouvait le corps d'un homme au teint bronzé. L'examen médical prouva que le crâne avait été fracturé à l'aide d'un instrument contondant. Un revolver, de marque Deane & Adams, gisait près du cadavre. À l'intérieur de la caverne, on trouva le corps d'un autre homme, assis et le dos appuyé au mur. Un de ses bras reposait sur un tonnelet de whisky vide, et à ses pieds était étendu le cadavre d'un chien. Tous paraissaient morts depuis longtemps.

D'autres recherches révélèrent l'existence dans la caverne de vêtements, de harnachements, d'armes et de munitions. Les corps ont été identifiés comme étant ceux de Ben Hardy, père des deux fameux hors-la-loi Zip et Charley, et d'un métis du nom de Two-Suns qui avait souvent été vu en compagnie du chef de bande Starlight.

On ne peut que se perdre en conjectures quant à la façon dont a péri le dernier membre de cette redoutable bande, mais en tenant compte des circonstances, il semble qu'on puisse s'arrêter à une hypothèse assez vraisemblable. On sait que le métis Two-Suns avait mis la police sur les traces de Zip Hardy dont il avait ainsi permis la capture, tandis que Starlight et Charley Hardy périssaient au cours du combat. Il est probable qu'après cela, Two-Suns, de retour dans la retraite secrète des hors-la-loi, a été pris à partie par Ben Hardy et tué avec la hache trouvée auprès de celui-ci, non sans avoir au préalable tiré sur le vieillard. Ce dernier, grièvement blessé et se rendant compte qu'il était perdu, aura probablement voulu abréger ses souffrances en mettant fin à ses jours à l'aide de son propre revolver...

Et l'article continuait, décrivant le cañon, et même le filon d'or dont – ironie du sort – nous n'avions jamais soupçonné l'existence.

Et maintenant, le vieux avait disparu, ainsi que son fidèle Crib qui s'était sans doute laissé mourir de faim aux pieds de son maître. Je me suis souvent demandé comment cette pauvre bête avait jamais pu montrer un tel attachement envers mon père. C'était, à n'en pas douter, la seule créature au monde qui l'eût aimé avec un tel dévouement, à l'exception de maman lorsqu'elle était jeune.

ÉPILOGUE

Un matin, douze années après avoir écrit les lignes qui précèdent, je vis entrer le gardien dans ma cellule.

— Vous êtes libre, Hardy, me dit-il.

Lorsque j'eus changé de vêtements et endossé le costume que je portais le jour de mon arrestation, on me conduisit dans une pièce où m'attendaient Eileen, Gracie et George.

Une semaine plus tard, Gracie et moi étions mariés. George aurait aimé me voir travailler auprès de lui, mais je refusai. Je voulais commencer une vie nouvelle dans une autre région. Et c'est ainsi que je partis avec ma femme pour la Californie où j'avais toujours souhaité me rendre.

Fin

4^{ème} de couverture

ZIP et Charley HARDY n'étaient pas foncièrement mauvais, mais quand ils comprirent dans quel genre d'activité ils s'étaient engagés à la suite de leur père, il était trop tard pour revenir en arrière.

Seul l'amour de GRACIE et de JEANIE aurait pu les ramener au bien, mais un mauvais sort semblait s'acharner sur eux...

1 Tribu d'Indiens qui vivait en Californie. (N. du T.)

2 Concessionnaires d'un « homestead » – concession statuaire de 160 acres accordée à tout colon pouvant justifier de cinq ans de séjour ininterrompu en un même endroit. (N. du T.)

3 Indiens algonquins de la tribu Siksika. (N. du T.)

4 Agence de police privée, fondée à Chicago il y a une centaine d'années par Allan Pinkerton. (N. du T.)

5 Environ 40 000 hectares. (N. du T.)

6 État de l'ouest des États-Unis, au nord du Colorado. –
Capitale : Cheyenne. (N. du T.)

